





LA MAITRESSE MASQUÉE

II

LIBRAIRIE DE E. DENTU, ÉDITEUR

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Collection grand in-18 jésus à 3 francs le volume

LE MARI DE MARGUERITE, 13e édition	3	vol.
LES TRAGÉDIES DE PARIS, 7e édition	4	—
LA VICOMTESSE GERMAINE, 7e édition	3	—
LE BIGAME, 6e édition	2	—
LA MAITRESSE DU MARI, 5e édition	1	—
LE SECRET DE LA COMTESSE, 4e édition	2	—
LA SORCIÈRE ROUGE, 4e édition	3	—
LE VENTRILOQUE, 4e édition	3	—
UNE PASSION, 4e édition	1	—
LA BATARDE, 3e édition	2	—
LA DÉBUTANTE, 3e édition	1	—
DEUX AMIES DE SAINT-DENIS, 4e édition	1	—
SA MAJESTÉ L'ARGENT, 5e édition	5	—
LES MARIS DE VALENTINE, 3e édition	2	—
LA VEUVE DU CAISSIER, 3e édition	2	—
LA MARQUISE CASTELLA, 3e édition	2	—
UNE DAME DE PIQUE, 3e édition	2	—
LE MÉDECIN DES FOLLES, 4e édition	5	—
LE CHALET DES LILAS, 3e édition	2	—
LE PARC AUX BICHES, 3e édition	2	—
LES FILLES DE BRONZE, 3e édition	5	—
LE FIACRE N° 13, 4e édition	4	—
JEAN-JEUDI, 3e édition	2	—
LA BALADINE, 3e édition	2	—
LES AMOURS D'OLIVIER, 3e édition	2	—
SON ALTESSE L'AMOUR, 3e édition	6	—
LA MAITRESSE MASQUÉE	2	—

SOUS PRESSE :

LA FILLE DE MARGUERITE.
LES FILLES DU SALTIMBANQUE.
MADEMOISELLE LOUIS XIV.

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

XAVIER DE MONTÉPIN

LA
MAITRESSE
MASQUÉE

TOME SECOND



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1881

LA MAITRESSE MASQUÉE

DEUXIÈME PARTIE

LA FÊTE DE JAGARNATH

I

OU LE LIEUTENANT MIDLEY RACONTE

Neuf heures du soir venaient de sonner à toutes les horloges de Bénarès, et la ville entière illuminait ses rues et ses maisons, comme pour apporter sa part de splendeur et d'éclat à la fête magnifique par laquelle lord Singleton réunissait les grands fonctionnaires de la Compagnie des Indes à l'aristocratie indoue, ainsi que nous le lui avons entendu dire à la princesse Djella elle-même.

Les splendides jardins du palais de la présidence offraient un coup d'œil véritablement féerique. Des feux colorés jaillissaient de tous les massifs, des guirlandes lumineuses reliaient les uns aux autres tous les grands arbres ; des lueurs fantastiques tremblaient sur toutes les pièces d'eau, et, dans le fond du décor, comme pour le compléter, se dressait le palais de marbre blanc, avec ses cent fenêtres éblouissantes.

Maintenant, si vous voulez achever le tableau par l'imagination, figurez-vous, au milieu de ce cadre merveilleux, sous les dômes de verdure des arbres séculaires, sur les tapis d'émeraude des pelouses, une foule bigarrée, dans les flots de laquelle l'uniforme rouge des officiers anglais apportait sa note éclatante parmi les somptueux costumes des rajahs et des dames indoues de haut parage.

La pureté transparente de la nuit et l'extrême douceur de la température engageaient les invités de lord Singleton à préférer le grand air et la voûte étoilée des cieux à l'atmosphère ardente des salons.

Deux orchestres, placés aux extrémités du jardin et cachés à tous les regards, répandaient dans l'espace des torrents d'harmonie.

Un grand nombre de valets de pieds portant la livrée du gouverneur circulaient incessamment parmi les invités avec des plateaux d'argent chargés de rafraîchissements de toutes sortes.

Non loin des premières marches du splendide escalier garni de fleurs qui mettait le palais en communication avec les jardins, stationnait un petit groupe, exclusivement anglais, composé de trois

ou quatre jeunes miss, et d'autant d'officiers au service de la Compagnie des Indes.

L'un de ces officiers, charmant garçon de vingt-cinq à vingt-six ans, dont la moustache blonde se relevait en crocs avec une grâce conquérante, semblait tenir le dé de la conversation, et sans doute il racontait des choses bien intéressantes, car ses auditeurs lui prêtaient une attention profonde.

Cet officier se nommait Midley.

Tout à coup une des jeunes miss, une adorable fille de vingt ans, jolie comme le sont les Anglaises quand elles s'en mêlent, c'est-à-dire rose et blanche, avec de grands yeux bleus et une profusion de cheveux blonds, fit un geste d'incrédulité et s'écria, en interrompant le narrateur par un joyeux éclat de rire :

— Allons, allons, monsieur Midley, qui veut trop prouver, ne prouve rien. Vous exagérez.

— Moi, miss Ellen ! — répliqua le lieutenant d'un air scandalisé, — j'exagère, dites-vous ?

— Oui ! oui ! oui ! — appuyèrent toutes les jeunes filles.

— Et pourquoi le ferais-je, grand Dieu ?

— Pour nous faire peur.

— Ah ! miss, vous me jugez bien mal.

— Après cela, lieutenant Midley, — reprit miss Ellen en souriant, — peut-être êtes-vous de bonne foi, et ce serait en votre faveur une circonstance atténuante ; mais dans ce cas vous regardez les périls de l'Inde avec une de ces lorgnettes à verres grossissants qui changent des taupinières en montagnes et des fourmis en éléphants !...

— Oui! oui! oui!... — appuyèrent de nouveau les jeunes filles qui semblaient prendre un malin plaisir à taquiner le lieutenant.

Ce dernier, du reste, supportait à merveille la contradiction; il salua en souriant les charmants lutins qui faisaient si ouvertement profession d'incrédulité, et il répondit :

— Non, en vérité, miss, je n'ai rien exagéré, absolument rien, et je ne me sers pas de lorgnette, par l'excellente raison que j'ai de bons yeux qui voient très juste!

— Prouvez-le donc, lieutenant Midley!

— C'est facile, et je vais le faire... Les dangers qui nous menacent ici, nous autres soldats anglais, sont immenses, je le soutiens, et sans cesse renaissants! Notre vie serait mille fois moins en péril sous les décharges d'artillerie et sous les feux de file d'une bataille rangée! Parlez-moi des batailles! au moins il fait grand jour, et l'on voit face à face un ennemi qui combat avec des armes loyales!

— Mais il me semble, — interrompit une autre jeune fille, miss Nancy, — qu'ici vous n'avez à combattre aucune armée...

— Eh! sans doute... et c'est de cela, justement, que je me plains! Ici, comme vous dites, miss, point d'armée, mais beaucoup d'ennemis...

— Où sont-ils donc?

— Bien habile et bien heureux celui qui pourrait répondre à cette question!

— Pourquoi?

— Parce que l'ennemi se cache. Il est partout,

mais il est invisible. La guerre qu'il nous fait est une guerre sourde et rampante, la guerre de l'assassinat! Chaque nuit nous perdons des hommes! chaque matin l'un des nôtres manque à l'appel, et l'on trouve quelque sentinelle morte à son poste, étranglée par le hideux lasso, ou portant en pleine poitrine la blessure triangulaire d'un poignard indou. Et sur toute la surface des Indes, le soleil en se levant radieux éclaire des victimes frappées lâchement et du sang répandu dans les ténèbres!

Les jeunes filles ne riaient plus.

— Mais c'est horrible, cela, lieutenant! — murmura miss Nancy.

— En vous écoutant, monsieur Midley, — ajouta miss Lovel, — je sens un petit frisson courir entre mes deux épaules.

— Voilà un petit frisson qui est bien heureux, — se dit à lui-même l'enseigne Scully, fort épris de la jolie miss Lovel, en glissant un regard amoureux sur les rondeurs blanches et satinées que dévoilait un corsage légèrement décolleté.

Midley reprit :

— Et ces tueurs mystérieux, ou plutôt ces démons, dont je ne sais quel fanatisme incompréhensible arme la main et que rien ne signale à notre vengeance, sont d'autant plus dangereux qu'ils sont insaisissables.

— Que deviennent-ils? — demanda miss Ellen.

— On n'en sait rien.

— Cependant, quand ils attaquent, on les voit, je suppose:

— Jamais!

— Comment?

— C'est pendant les nuits sombres, je vous l'ai dit, qu'ils accomplissent leur œuvre infernale, et, dès les premiers rayons de l'aube, ils disparaissent comme les fantômes de l'obscurité! — Complètement nus, le corps frotté d'huile, la tête rasée, pour n'offrir aucune prise aux mains crispées des agonisants, ils sortent de leurs repaires aussitôt que le crépuscule a fait place au jour, ils rampent comme des reptiles, ils bondissent comme des jaguars, et s'envolent à la moindre alerte, ainsi qu'un tourbillon de feuilles sèches fouettées par un vent d'orage.

— Ah! lieutenant, lieutenant, — s'écria miss Lovel, dont les joues roses avaient un peu pâli, — quelle effroyable chose! J'en aurai le cauchemar, c'est certain!

— Mais enfin, lieutenant, — demanda miss Nancy, — comment arrivez-vous à vous préserver de ces misérables?

— Nous n'y parvenons qu'à force de défiance, — répondit Midley, — en étant sans cesse sur nos gardes, l'œil ouvert et l'oreille au guet. Nous nous faisons sauvages pour déjouer ces sauvages! Le seul succès que nous ayons obtenu contre eux, nous le devons à l'emploi d'une ruse étrange.

— Une ruse? — s'écria miss Ellen.

— Oui, miss.

— Laquelle?

— Vous allez la connaître, mais je dois vous prévenir qu'elle serait comique si elle n'était effrayante à glacer le sang dans les veines.

— Ah! lieutenant, — fit miss Nancy, — comme vous possédez l'art de faire naître et grandir la curiosité. Parlez donc, je vous en supplie.

— Oh! voyons, lieutenant, voyons! — dirent toutes les jeunes filles.

— Je palpite d'avance, — ajouta miss Lovel, — j'adore les histoires effrayantes, et je ne suis jamais plus contente que lorsque je sens mes cheveux tout prêts à se dresser d'effroi sur ma tête.

— Ah! miss, — murmura l'enseigne Scully avec passion, — si jamais vous êtes ma femme, je ne reculerai devant rien pour vous rendre heureuse. Je vous ferai frissonner jour et nuit s'il le faut.

— La ruse! la ruse! racontez-nous la ruse! — reprirent en chœur les jeunes Anglaises.

Midley commença :

— On égorgeait presque chaque nuit les sentinelles anglaises sur la lisière d'un petit bois qui touche au fauboug sud de Bénarès. L'un de nos officiers eut l'idée de faire préparer des mannequins revêtus d'uniformes écarlates et coiffés du képi réglementaire, et de les placer le soir, aux postes périlleux, tandis que nous-mêmes, la tête cachée sous de larges feuilles de lotus, et le pistolet aux dents, nous nous enfonçions jusqu'au cou dans la vase infecte d'un marécage voisin du bois.

— Eh! mais, eh! mais, — interrompit miss Ellen, — savez-vous bien, lieutenant, que voilà une idée tout à fait ingénieuse.

— Je vous l'ai donnée pour telle, — répondit Midley en riant.

Puis il continua :

— Trois heures s'écoulèrent, et je vous assure que, dans la situation pittoresque mais peu confortable où nous nous trouvions, ces trois heures me parurent interminables.

» La nuit restait profondément calme. Le jour approchait; le froid de l'eau nous engourdissait, et déjà nous avions la crainte que notre habile stratagème n'eût été dépisté, quand soudain un sifflement léger, pareil à celui du serpent rouge, nous fit tressaillir, et un vol de démons, qui semblait sortir des entrailles de la terre, s'abattit sur les fausses sentinelles.

Midley, obéissant à cette coquetterie instinctive qui domine tous les conteurs, souvent à leur insu, s'interrompit pendant une ou deux secondes afin de jouir de l'effet qu'il produisait.

Cet effet dut le satisfaire. Les jeunes filles ne respiraient plus, et miss Nancy, se faisant l'interprète de l'impatience générale, s'écria :

— Continuez donc, lieutenant! continuez donc! Nous faire languir ainsi, c'est très mal! Aoh! schoking!

Midley reprit la parole en souriant.

— Une grêle de balles enveloppa les misérables, dit-il. Six d'entre eux tombèrent raides morts; le septième avait la jambe brisée. Il nous fut possible de nous emparer de lui, malgré sa résistance acharnée. Etendu sur le sol et baigné dans son sang, il n'avait pas lâché son couteau et il blessa grièvement deux de nos hommes. On finit par le désarmer et on l'envoya vivant à Bénarès. On espérait obtenir de lui des aveux, des révélations, mais chez ces

gens-là, le fanatisme est poussé jusqu'à la vertu, jusqu'à l'héroïsme ! ni la menace de la mort, ni l'espoir du pardon et de la liberté ne purent arracher un seul mot à ce misérable. Sir John Malcolm lui-même, le plus habile civilian de Bénarès, y perdit son latin, comme on dit vulgairement... l'Indou resta muet ; il refusa toute nourriture ; il arracha les appareils posés sur sa jambe brisée, et il succomba le troisième jour, emportant avec lui son secret dans la tombe. — Il y a de cela deux mois.

II

MENUS PROPOS

Un moment de stupeur et de silence général succéda aux dernières paroles du lieutenant Midley.

Miss Nancy fut la première à rompre le silence et s'écria :

— Ah! lieutenant, vous m'avez fait frissonner de la tête aux pieds? Savez-vous bien qu'à vous écouter, on croirait lire un chapitre de ces romans terribles inventés et écrits tout exprès pour procurer des insomnies aux personnes nerveuses.

Miss Ellen se mit à rire. Nous savons déjà qu'elle riait de tout, et à tout propos.

— Mais ne serait-ce point un roman, par hasard? — demanda-t-elle. — Personne n'ignore que le lieutenant Midley a beaucoup d'imagination. Certaines gens, qui se prétendent bien informés, affirment qu'il envoie des articles aux revues, et que le *Quarley Review* et l'*Edimburg Review* lui doivent une partie de leurs succès.

— Ceux qui disent cela, miss, — répliqua le jeune Anglais, — m'attribuent un talent qu'à mon grand regret je suis loin de posséder. Je ne vous ai dit tout à l'heure que la vérité la plus exacte, la plus littérale.

— Je m'en porte garant! — s'écria l'enseigne Scully. — Et d'ailleurs, — ajouta-t-il en désignant un nouveau personnage qui s'approchait du groupe, — interrogez le docteur Dieudonné. Il est Français, son témoignage ne vous semblera point suspect.

— De quoi s'agit-il, — demanda le médecin, en saluant les dames et en ajustant sur son nez un binocle en écaille.

— Il s'agit, docteur, de l'attaque du petit bois. Vous nous accompagniez cette nuit-là, et vous avez même fait preuve d'un courage exceptionnelle en garrottant solidement un tronc d'arbre que vous preniez pour un Indou.

Un rire général accueillit cette plaisanterie.

Le médecin français se joignit de bonne grâce à l'hilarité franche dont il faisait les frais, et répliqua :

— Exact! très exact! mais ce n'est point ma faute, vous savez bien que je suis myope.

Ensuite il confirma, presque dans les mêmes termes, les renseignements donnés par Midley.

— Et maintenant, — dit ensuite un troisième officier du nom de Steward, — nous nous mettons vraiment l'esprit à la torture, afin d'inventer de nouvelles ruses qui nous permettent de surprendre ces bandits.

— Vous verrez, — s'écria Dieudonné, — qu'il

faudra, quelque jour, nous déguiser en rochers, en rhinocéros ou en singes.

Miss Ellen eut un accès de rire éclatant.

— Eh ! eh ! docteur, — fit-elle ensuite, — un singe avec un lorgnon, je crois vraiment que vous ne seriez pas mal.

— En vérité, miss, vous me comblez ! — répondit le docteur.

En ce moment des valets de pied, portant des plateaux chargés, s'approchèrent du petit groupe.

Les jeunes Anglaises se précipitèrent aussitôt, avec un merveilleux ensemble, sur les comestibles et les rafraîchissements.

— Ah ! les sandwichs, je les adore ! — s'écria miss Nancy.

Et la blonde enfant le prouva bien en en prenant un de chaque main.

— Moi, — murmura miss Lovel, en saisissant un verre en mousseline rempli jusqu'au bord de sillery frappé, — j'adore le vin de champagne. Oh ! mon Dieu oui, et j'ai mes raisons ! D'abord, il est bon ; ensuite, des amis trop indulgents veulent bien affirmer qu'il me donne de l'esprit et me rend excessivement aimable. Ils se trompent peut-être, mais que voulez-vous, j'aime à les croire.

Miss Lovel vida son verre d'un seul trait, et ajouta en baissant les yeux d'une façon modeste et virginale :

— C'est pour le goûter.

Miss Ellen murmura en même temps :

— Voilà du rhum délicieux; je le garantis Jamaïque pur, et vingt ans de bouteille.

— Je le crois bon, ce champagne, reprit miss Lovel en faisant claquer sa langue contre son palais ; oui, sans aucun doute, je le crois bon, mais néanmoins je n'oserais me prononcer à la légère, je ne l'ai pas suffisamment goûté.

Et faisant un signe au valet de pied qui se rapprocha, elle prit sur le plateau d'argent un second verre de sillery frappé, et le vida comme elle avait vidé le premier.

— Chère miss Lovel, — dit alors le jeune Stewert, — croquez donc un ou deux sandwichs, le sillery vous semblera bien meilleur après.

— Vous devez avoir raison, — répliqua miss Lovel, — je vais suivre votre conseil à l'instant.

Et, s'adressant au valet de pied :

— Des sandwichs, s'il vous plaît.

— Et à moi, — fit miss Ellen, — deux ou trois gouttes de ce rhum ; il est vraiment exquis !

Depuis quelques instants, le docteur Dieudonné changeait de visage, et ses traits mobiles exprimaient une stupeur mêlée d'inquiétude et de mécontentement.

Soudain, il cessa d'être le maître de son agitation, et il s'écria, en levant les mains vers le ciel, et en les agitant comme le fait un tragédien de l'ancienne école qui va lancer une imprécation :

— Mais, malheureuses jeunes filles, que faites-vous ?

— Vous le voyez bien, docteur, — répondirent les petites Anglaises, — nous mangeons et nous buvons.

— Hélas! je ne le vois que trop! Mais vous n'avez donc pas réfléchi?

— A quoi, docteur?

— Aux effrayantes indigestions que vous allez vous donner infailliblement.

— N'ayez crainte, cher docteur, — répliqua miss Nancy, la bouche pleine, — n'ayez crainte, c'est léger.

— Oui, docteur, — appuya miss Lovel, — léger tout à fait.

— Léger, des sandwichs! — s'écria Dieudonné scandalisé.

— Certainement, docteur.

— Mais, jeunes insensées, c'est du plomb.

— Eh bien, — fit miss Nancy en riant, — ça passe plus vite.

— Hein? — murmura Dieudonné, complètement stupéfait en face de cette allégation au moins étrange.

— Sans doute, — continua miss Nancy, — le plomb, naturellement, ça descend!

— Rapportez-moi du vin de champagne? — dit miss Lovel au valet de pied.

— D'ailleurs on boit! — ajouta miss Ellen.

— On boit! — répéta Dieudonné, — ah! je le sais bien, je ne le vois que trop. Mais jamais, au grand jamais, vous ne viendrez à bout de contenir tout ce que vous absorbez. L'élasticité de l'estomac n'est que relative, songez-y!

Les jeunes Anglaises se mirent à rire de nouveau, mais sans répondre. Il leur paraissait infiniment

préférable d'enfoncer leurs dents blanches dans des sandwichs appétissants.

Ce fut le lieutenant Midley qui prit la parole.

— Cher docteur, — dit-il, — ne parlez pas ainsi pour mes gracieuses compatriotes. Lorsqu'un plus long séjour parmi nous vous aura mis mieux au fait des coutumes anglaises, vous saurez que chez nous les sandwichs sont apéritifs et que nos jeunes miss sablent le madère, le champagne et le rhum, comme on boit en France un verre d'orangeade ou de limonade glacée.

— Et les inflammations du diaphragme dont vous ne parlez pas, — s'écria Dieudonné, — c'est très grave, cela ; c'est horriblement grave. J'en ai soigné soixante en Russie.

— Eh bien ! docteur, — interrompit miss Ellen, — vous nous soignerez.

— Non ! non ! jeunes imprudentes, — répliqua vivement le médecin, — jamais ! jamais de la vie ! Vous n'auriez qu'à en mourir, on dirait que c'est ma faute ! Non ! non ! on ne m'y prendra plus. Que les malades se le tiennent pour dit et ne comptent pas sur moi.

— Mais alors, docteur, qui soignerez-vous donc ? — demanda miss Ellen en riant.

— Qui je soignerai ?

— Oui.

— Les gens raisonnables qui ne font point d'imprudence et se portent toujours bien.

— A merveille, docteur ; mais enfin, quand on a soif, que faut-il boire ?

— Buvez de la tisane.

— De la tisane, en voici, docteur, — riposta miss Nancy en prenant une bouteille sur le plateau de l'un des valets.

Et, montrant l'étiquette, elle ajouta :

— Lisez plutôt :

TISANE DE CHAMPAGNE

c'est imprimé. Je me conforme à votre ordonnance, docteur.

Et miss Nancy, remplissant son verre, le vida au milieu de l'hilarité générale.

Miss Lovel s'empressa d'imiter cet exemple en murmurant :

— C'est pour le goûter.

— Allons ! — s'écria Dieudonné, — elles sont incorrigibles, et très certainement elles mourront dans l'impénitence finale !

En ce moment, lord Singleton, donnant ses instructions à des valets, descendait le grand escalier.

— Dick, John, Tobby, — commandait-il, — passez à ces dames des sandwichs, des foies gras et du vin de Champagne, et faites apporter du claret tiède et du porto frappé.

Dieudonné se détacha du groupe et alla droit au gouverneur.

— Milord, milord, — lui dit-il d'une voix suppliante, — songez-vous bien à ce que vous faites ! au nom du ciel ne donnez pas de pareils ordres, vous allez tuer ces jeunes filles !...

— Soyez sans crainte, chez docteur, et laissez

faire! — répliqua lord Singleton en souriant. — Les teints de lis et de roses de mes belles compatriotes sont pétris de rostbeaf et de pudding, de vin de Porto et de vin de Champagne ! Rassurez-vous donc, et ne tremblez plus pour elles.

— Je le veux bien ! — murmura entre ses dents le docteur exaspéré, — mais impossible d'admettre pareille chose !... c'est illogique et c'est subversif !... je réclame et je proteste !...

Tandis que Dieudonné formulait à part lui cette muette protestation, lord Singleton s'adressait aux officiers anglais que nous avons vus causer avec les jeunes miss.

— Savez-vous, messieurs, — leur demanda-t-il, — si John Malcolm, notre ami à tous, est arrivé déjà au palais de la présidence ?...

— Nous ne l'avons pas encore vu... — répondit Midley.

Et je crois pouvoir affirmer à Votre Seigneurie qu'il n'est point ici... — ajouta Scully.

— Il se sera sans doute oublié, — reprit lord Singleton, — dans quelqu'une de ces mystérieuses informations judiciaires dont personne ne connaît exactement le but, et qui l'absorbent d'une façon si complète.

— Sans doute, milord... — appuya le lieutenant Midley.

En ce moment le plus jeune des fils de John Malcolm, accompagnant Héva Burtell, sa fiancée, et Mary, la fiancée de son frère Georges, parut sur la plus haute marche de l'escalier monumental.

Lord Singleton fut le premier à l'apercevoir.

— Ah! — dit-il, — voilà sir Edward avec les pupilles de sir John Malcolm, il va nous donner des nouvelles de son père...

Le gouverneur fit quelques pas au-devant d'Edward et des jeunes filles, qui tous les trois s'inclinèrent devant lui.

— Milord, — murmura sir Edward, — j'ai l'honneur de présenter mes respects à Votre Seigneurie...

— Merci, mon cher Edward... — répondit le gouverneur, puis, s'inclinant à son tour devant les pupilles du civilian, il ajouta : — Miss Mary, miss Héva, je savais bien que vous seriez ce soir les plus charmantes fleurs de mon bouquet de fête...

— Prenez garde, milord ! — répliqua Héva en souriant.

— A quoi donc, miss ?...

— Si nous allions vous croire !...

— Milord, — dit Mary de même, — ne craignez-vous pas de nous rendre vaines et coquettes, en nous faisant prendre ainsi le langage de la flatterie pour celui de la vérité ?...

— Ce que je vous ai dit, je le pense, miss, — répondit galamment lord Singleton, — et tous mes invités seront de mon avis !... je fais appel à sir Edward... Ai-je raison ?...

— Ah ! milord ! — s'écria Edward, — cent fois, pour une !...

Héva donna gracieusement un petit coup de son éventail sur les doigts de son fiancé, en répliquant :

— Oh ! vous, Edward, vous êtes suspect !... je vous récuse !...

— Nous amenez-vous votre père, Edward ? — demanda lord Singleton.

— Non, milord, — répondit le jeune homme, — et j'espérais le trouver ici.

— Nous l'attendons encore... — fit le gouverneur, — et nous nous étonnons de son absence.

Après un moment de silence, Edward murmura :

— Elle fait plus que m'étonner maintenant, elle m'inquiète !...

— Pourquoi donc ?

III

DOORGAL-SAHIB

— Pourquoi, milord ? — répéta sir Edward ; — vous allez me comprendre... Mon père n'a paru ni au déjeuner, ni au repas du soir...

— C'est singulier... — murmura lord Singleton.

— Mon tuteur avait quitté le bengalow avant le point du jour, — dit Héva, et personne ne l'avait vu sortir...

— Je suis entré dans son appartement, — reprit Edward, — son lit intact m'a fourni la preuve qu'il ne s'était pas couché la nuit dernière, ne fût-ce qu'un instant...

— En effet, — dit le gouverneur, — voilà qui ne me semble pas naturel...

— Une chose cependant nous rassure un peu, milord... — balbutia Mary timidement.

— Laquelle, chère miss ?...

— C'est que mon tuteur n'est pas sorti seul... son fils aîné, Georges Malcolm, l'accompagnait, ainsi

que Stop, un valet de chambre anglais très sûr et très dévoué...

— Certes, voilà qui doit éloigner toute idée de péril...

— Il faut dire aussi, — ajouta Edward,— que mon père a l'habitude de s'absenter de cette façon sans prévenir personne...

— Je le comprends, — fit lord Singleton ; — ses fonctions de civilian, et surtout la manière dont il les exerce, lui imposent parfois des voyages qui doivent rester secrets pour tout le monde, même pour les siens... C'est un motif de ce genre qui le retient aujourd'hui, j'en suis convaincu, et nous ne tarderons pas à lui serrer la main.

— Nous l'espérons comme vous, milord....

En ce moment un huissier à culottes courtes et à chaîne d'argent annonça d'une voix éclatante :

— Le rajah Doorgal-Sahib.

Un grand mouvement de curiosité eut lieu parmi ceux des hôtes de lord Singleton qui connaissaient de réputation le nouveau venu.

— Messieurs, — dit le gouverneur à ces derniers, — le rajah Doorgal est l'un des plus civilisés, et certainement le plus riche des princes indous, nos alliés...

Et il fit quelques pas à la rencontre du prince, qui, vêtu à l'orientale d'un splendide costume étincelant de pierreries, descendait les marches du grand escalier, entouré d'une suite nombreuse et brillante.

Mary saisit le bras d'Héva, et murmura tout bas à son oreille, avec un tremblement dans la voix :

— Regarde, ma sœur, regarde!... c'est cet homme que nous rencontrons sans cesse, cet homme dont le regard, quand il se fixe sur mon visage, brûle mes paupières comme un rayon de feu, et me fait rougir malgré moi... Héva ! Héva!... j'ai peur de lui!... il me semble que cet homme doit me porter malheur!...

Héva appuya ses lèvres sur le front de Mary, et lui répondit en souriant :

— Chère sœur, en vérité, je ne comprends rien à ton épouvante!... si le prince se trouve parfois sur notre passage, c'est que le hasard seul amène ces rencontres... S'il te regarde, c'est que tu es jolie comme un ange, et tu me permettras de ne point m'étonner d'une admiration que je partage... J'ajoute que le prince est charmant, et qu'il porte avec une grâce incomparable les plus somptueux costumes... D'ailleurs notre tuteur le connaît, et je crois qu'il en fait le plus grand cas... De quoi donc as-tu peur?...

—Je ne sais... —murmura Mary, —je frissonne, et c'est malgré moi... Je suis bien faible et bien folle peut-être, mais ce n'est pas ma faute... On ne peut commander à ses pressentiments.

Le rajah et lord Singleton venaient de franchir la distance qui les séparait, et s'étaient arrêtés en face l'un de l'autre.

— Doorgal-Sahib, — dit le gouverneur, — soyez le bienvenu dans ce palais qui est terre anglaise!... je suis heureux et je suis fier de vous compter parmi mes hôtes...

— Milord, — répondit le rajah, — je vous offre

ma main, et mon cœur suit ma main !... Nos patries ne sont pas les mêmes, nos dieux sont différents, et pourtant nous sommes frères...

— Il ne saurait en être autrement, — fit lord Singleton, — puisque les Indes et l'Angleterre sont sœurs...

Doorgal venait d'apercevoir le groupe charmant formé par les deux jeunes fille. Il se hâta de s'approcher d'elles, et Héva sentit la main de Mary trembler violemment dans la sienne.

— Miss Mary, miss Héva, — dit le prince avec les formes d'un respect profond, — laissez-moi ployer le genou devant vous comme devant les souriantes divinités de ce temple... Sir Edward, — ajouta-t-il en s'adressant au fiancé d'Héva, — je vous salue... Ne verrai-je pas, ce soir, sir John Malcolm, votre père?

— Vous le verrez, prince, car nous l'attendons... — répondit Edward.

— Miss, — reprit Doorgal, en revenant aux jeunes filles, — j'espérais la présence immédiate de celui qui est votre tuteur, presque votre père, car j'ai une grâce à solliciter de lui...

— Une grâce, prince? — demanda Héva. — Laquelle?

— Celle de me permettre d'offrir à chacune de vous, — répondit le rajah, — une de ces bagatelles qui plaisent aux jeune filles, et dont l'unique valeur à mes yeux sera de rehausser votre beauté...

— Je ne vous comprends pas, prince... — murmura Mary, tandis qu'Héva s'écriait curieusement :

— Qu'est-ce donc?...

Une magnifique ceinture de cachemire brodée d'or entourait la taille du rajah, et soutenait ses poignards aux manches d'argent tout constellés de pierres précieuses.

Doorgal plongea sa main droite dans les plis amples de cette ceinture et il en retira deux écrins de forme pareille, qu'il présenta aux jeunes filles, en ployant légèrement le genou devant elles selon la coutume orientale.

Mary, dont l'adorable visage devint pourpre de timidité et d'embarras, n'étendit la main qu'avec une hésitation visible pour recevoir l'écrin qui lui était destiné.

Héva, au contraire, ouvrit le sien à l'instant même, avec une naïveté et une promptitude enfantines et, faisant un geste d'étonnement et d'admiration, elle s'écria :

— Dieu, que c'est beau ! regardez, milord ! regardez, Edward !... regarde, ma sœur !... c'est merveilleux ! c'est splendide ! c'est éblouissant !...

— Permettez-moi de vous dire, miss Héva, que vous exagérez ! — répondit le prince, — il n'y à rien là qui mérite de semblables louanges... Ce sont d'humbles diamants tirés de mes mines de Golconde, entourés de perles cueillies par mes plongeurs dans mes pêcheries de Ceylan, et montés en colliers et en bracelets par un joaillier de Calcutta qui ne travaille que pour moi ! Ah ! c'est bien modeste, je le sais... Ce qu'il faudrait à vos épaules et à vos poignets, ce sont des étoiles et non des diamants, mais les étoiles brillent au ciel, comme vos yeux brillent sur la terre, et je n'ai pas trouvé le moyen d'esca-

lader le ciel pour les en détacher !... Sans cela... oh ! sans cela, miss Mary, miss Héva, croyez-le bien, ce sont des bracelets et des colliers d'étoiles que je voudrais mettre à vos pieds.

— En vérité, rajah, — dit lord Singleton en souriant et en prenant des mains d'Héva Burtell l'écrin tout ouvert, — vous pourriez donner des leçons de galanterie aux gentlemen les mieux accrédités des salons aristocratiques de Paris et de Londres !... Vous êtes à la fois prince, millionnaire et poète, et le prince artiste trouve moyen de faire oublier le nabab et son immense fortune !

— Milord, — répondit Doorgal, — vous êtes indulgent pour moi.

— Je nie le fait ! — répliqua vivement lord Singleton, — ce que vous appelez indulgence n'existe pas !... je ne suis que strictement juste.

— Eh bien ! milord, soyez bienveillant... comblez le plus cher de mes vœux.

— Je suis prêt, rajah, que faut-il faire ?...

— Vous êtes le suprême représentant de l'Angleterre, dans ce palais qui est terre anglaise, ainsi que vous-même l'avez dit tout à l'heure, et nul de vos compatriotes ne saurait y contester votre autorité...

Doorgal s'interrompit.

— Eh bien ? — demanda lord Singleton.

— Eh bien ! milord, je vous supplie d'autoriser miss Mary et mis Héva, ainsi que vous en avez le droit en l'absence de sir John Malcolm leur tuteur, à ne point repousser ma modeste offrande, et, si l'autorisation ne suffit pas, je vous supplie de le leur enjoindre.

— Prince... — balbutia Mary avec une inquiétude, nous pourrions même dire avec une angoisse qu'il lui fut impossible des dissimuler.

— Ces joyaux sont trop beaux pour nous !... — dit vivement Héva, — mille fois trop beaux ! ils ont été faits pour des reines.

— Eh ! — s'écria Doorgal avec une chaleur entraînante, — n'êtes-vous pas trois fois reines !... Ne portez-vous pas la triple couronne de la beauté, de la jeunesse et de grâce!... Combien de souveraines, en ce vaste monde, échangeraient joyeusement leur sceptre d'or contre le vôtre ! Vous le voyez, c'est tout au plus si ces écrins sont dignes de vous.

— Croyez bien, prince, — dit Héva, — que notre reconnaissance est grande, mais de tels présents, des bijoux d'une si grande valeur... nous ne pouvons pas accepter...

— Nous ne le devons pas !... — ajouta Mary.

— Demandez plutôt à sir Edward, — reprit Mary, — je suis certaine d'avance qu'il sera de notre avis.

Ainsi mis en demeure de manifester une opinion, Edward ne put que répondre, et non sans embarras :

— En effet, prince, je crois que miss Héva et miss Mary ont raison.

Doorgal se tourna vers lord Singleton.

— Milord gouverneur, — lui dit-il, — vous le voyez, je n'ai d'espoir qu'en vous!... Prononcez donc, je vous le demande de nouveau et, pour la seconde fois je vous en supplie, soyez-moi favorable!...

— Eh bien, soit ! — répondit lord Singleton ; — je

consens à me prononcer, mais avant de le faire je veux savoir si mon arbitrage est accepté par toutes les parties, et si ma décision, quelle qu'elle soit, ne soulèvera ni opposition, ni murmures... miss Héva, consentez-vous à vous en rapporter à moi ?

— Ah ! milord, vous n'en doutez pas !

— Et vous miss Mary ?

— Quelle que soit la décision de Votre Seigneurie, je l'accepte d'avance.

— Et vous, Edward ?

— Vous ne pouvez rien décider, milord, qui ne soit convenable et qui ne soit juste. Ma confiance est donc absolue.

Lord Singleton eut un sourire aux lèvres.

— Cette flatteuse unanimité, — dit-il, — me confère un pouvoir dont je vais user sans scrupule.

— Nous attendons, milord.

— Voici mon arrêt : Moi, gouverneur de Bénarès, en l'absence de sir John Malcolm, tuteur légal de miss Mary et de miss Héva, et me portant fort pour lui, j'enjoins à ses charmantes pupilles d'accepter les joyaux si courtoisement offerts par le rajah Doorgal-Sahib, et qui sont un gage de plus de sympathique et cordiale alliance entre les Indes et l'Angleterre.

Un éclair de joie brilla dans les prunelles de miss Héva, tandis qu'une larme se suspendait aux longs cils de Mary.

— Merci, milord ! — s'écria Doorgal radieux, — je n'attendais pas moins de vous !

Puis, se tournant vers les jeunes filles, il ajouta :

— L'arbitre suprême vient de prononcer, miss, vous n'avez plus le droit de refus.

Héva, franchement joyeuse, se hâta d'attacher le collier à son cou et le bracelet à son poignet, en se disant à elle-même :

— Eh bien ! j'en suis ravie ! Oh ! les admirables parures, et que ce prince couleur de bronze est un vrai gentleman !

— Vous permettez, miss ? — murmura Doorgal en agrafant lui-même le bracelet au poignet que Mary, péniblement émue, ne put éviter de lui tendre.

En même temps il lui dit tout bas, et d'une voix très agitée :

— Ah ! que ne puis-je ainsi mettre mon cœur dans vos mains, et vous contraindre à l'accepter.

Et, se penchant vers Mary Burtell, il effleura de sa lèvre ardente le bout des doigts de la jeune fille, qui, sous cette caresse inattendue, se sentit défaillir et recula d'un pas.

— Ces bijoux me brûlent, — pensa-t-elle, — sa lèvre m'a touchée comme un fer rouge. Je tremble, il me semble que je vais mourir...

En ce moment retentirent au dehors des fanfares bruyantes et d'un étrange caractère.

Un grand mouvement se fit parmi la foule qui remplissait les jardins illuminés, et presque tous les hôtes de lord Singleton se portèrent à la fois vers un même point.

Une ou deux secondes s'écoulèrent, puis la voix éclatante de l'huissier annonça :

— La princesse Djella !

IV

JALOUSIE

En entendant la voix de l'huissier, Mary tressaillit, elle devint très pâle, et ses lèvres répétèrent à son insu ces trois mots :

— La princesse Djella.

— Mary, qu'avez-vous donc? — demanda vivement Edward.

— Moi? — balbutia la jeune fille avec un trouble involontaire. — Pourquoi me faites-vous cette question? Je n'ai rien. Que pourrais-je avoir?

— Je ne sais, — reprit le fiancé d'Héva, — mais au moment où le nom de la princesse a retenti, j'ai senti votre bras tressaillir sous le mien, vous avez chancelé, j'en suis sûr.

— Mais non, Edward, vous vous trompez.

Le second fils de John Malcolm regarda fixement la fiancée de son frère, et reprit :

— Non, non, je ne me trompe pas, et la preuve c'est que vous êtes pâle.

— C'est une illusion, — répliqua Mary, — c'est une erreur, je vous l'affirme.

Et, tout en disant ce qui précède, la jeune fille, agitée d'une sorte de tremblement, chancelait.

Edward s'en aperçut.

— Venez, chère Mary, — lui dit-il en lui reprenant le bras.

— Où me conduisez-vous? — demanda la fiancée de Georges.

— Dans les salons du palais.

— Pourquoi ne pas rester ici ?

— Je crains pour vous la fraîcheur nocturne.

— La fraîcheur? elle est délicieuse.

— Délicieuse, oui; mais dangereuse.

— Allons donc! oubliez-vous que chaque soir nous passons des heures entières dans les jardins du bengalow de mon tuteur.

— Vous n'êtes pas comme aujourd'hui, en toilette de bal, les épaules et les bras découverts.

— Qu'importe?

— Mary, je vous en prie, rentrons.

— Eh bien, soit, puisque vous le désirez si fort, mais dans un instant.

— Pourquoi pas tout de suite?

— Parce que je veux voir la princesse.

— Puisque vous le voulez, restons, — murmura Edward, — et il ajouta mentalement :

— Elle est jalouse de la princesse! pourquoi donc? c'est bien étrange !

En ce moment Djella faisait son entrée dans les jardins, au milieu du cortège le plus éblouissant.

Des esclaves noirs, coiffés de turbans rouges,

vêtus de courtes tuniques de drap d'argent, et portant des anneaux d'or massif rivés aux poignets et aux chevilles, soutenaient sur leurs épaules son palanquin, chef-d'œuvre de ciselure, incrusté de pierres précieuses comme un bijou de femme.

Un détachement de sa garde féminine précédait le palanquin. Un autre le suivait.

En voyant lord Singleton se diriger de son côté, Djella fit un geste. Les esclaves nègres mirent aussitôt tous à la fois un genou en terre de façon que le palanquin se trouvât au niveau du sol, et la princesse descendit.

Selon sa coutume invariable, elle était vêtue à l'européenne. Sa robe blanche entièrement recouverte de dentelles d'Angleterre d'une grande valeur laissait ses bras nus et dévoilait les contours irréprochables et dignes de la statuaire antique de ses épaules et de sa poitrine.

Un diadème d'émail noir, enchâssant des diamants d'une grosseur invraisemblable, étincelait dans ses cheveux sombres.

— Bonsoir, milord, — dit-elle au gouverneur de Bénarès, en lui tendant sa main à l'anglaise. — J'avais promis... et me voici...

— En vous voyant entrer, princesse, — répondit lord Singleton, — on quitte le domaine de la réalité pour entrer dans celui de la féerie !... C'est l'Orient tout entier qui se révèle... l'Orient des conteurs inspirés, avec les sultanes belles comme le jour et plus éblouissantes que le soleil...

— Ceci, milord, veut dire sans doute que je suis une de ces sultanes? — demanda Djella en souriant.

— Vous en êtes, madame, la plus belle et la plus séduisante... — répondit le gouverneur.

La princesse eut un éclat de rire frais et argentin, un véritable rire de jeune fille.

— Qui donc oserait encore accuser la nation anglaise de manquer d'imagination? — s'écria-t-elle.

— Eh ! madame, — s'écria lord Singleton, — ce que l'imagination des poètes inventerait à peine, vous le réalisez.

— Encore ! ah ! milord gouverneur, prenez garde ! les dieux eux-mêmes se lassent, dit-on, de respirer les vapeurs de l'encens.

— Je vous l'ai dit avant-hier, madame, la fête de cette nuit avait besoin d'une reine... vous voilà... je remets le sceptre entre vos mains.

— Je l'accepte milord... je l'accepte de vous et jusqu'au matin je le garderai.

Le gouverneur s'inclina devant la princesse et appuya ses lèvres sur sa main en murmurant :

— Merci, madame.

Tandis que s'échangeaient les paroles que nous venons de reproduire, Mary et Héva, cachées à demi par les groupes des gardes féminines et des esclaves noirs, attachaient leurs regards sur Djella et l'étudiaient (Mary surtout) avec une dévorante curiosité.

Au bout de quelques instants d'examen, Mary se pencha vers sa sœur et lui demanda d'une voix basse :

— Comment la trouves-tu, cette princesse ?

— Très belle... et toi?

— Eblouissante... et cependant, non seulement

elle ne me plaît pas, mais encore elle me fait presque peur.

— Pourquoi donc?

— Elle a les yeux méchants et le sourire cruel.

— Ses yeux et son sourire me semblent, à moi, très doux, répondit Héva.

— Regarde-la mieux, — fit Mary avec une sorte d'impatience, — et tu verras que j'ai raison!

La princesse aperçut Doorgal-Sahib, immobile à quelques pas de l'endroit où elle se trouvait.

Elle lui fit signe d'approcher. Il s'empressa d'obéir.

— Eh bien, rajah, — lui dit-elle en souriant, — vous semblez ignorer que, de par lord Singleton, je suis reine pour toute la nuit! Pourquoi ne venez-vous point apporter vos hommages aux pieds de votre souveraine?

— J'attendais que la reine daignât me le permettre, — répondit Doorgal-Sahib en baisant la main de Djella.

La princesse se pencha vers lui, et lui dit vivement, d'une voix assez basse pour n'être entendue que de lui seul :

— Y a-t-il du nouveau ici?

— Rien encore, — répondit Doorgal de même.

Edward s'était rapproché des deux sœurs.

— Maintenant que votre curiosité est satisfaite. — murmura-t-il à leur oreille, — venez, chères miss,

— Edward, — dit Mary tout à coup, — je ne sais quel étrange pressentiment parle à mon âme, mais, quand je regarde cette femme, mon cœur se serre... il me semble qu'elle me sera funeste.

— Eh bien, quand vous serez dans les salons, vous ne la verrez plus... Vous voulez bien me suivre, n'est-ce pas ?

— Oui, je le veux.

— Venez donc! venez vite !

Edward, donnant le bras à Mary, et accompagné d'Héva, fit quelques pas à travers la foule qui devenait d'instant en instant plus compacte autour de la princesse.

Mais Djella, dont le coup d'œil d'aigle ne perdait aucun des mouvements du jeune Anglais et des deux sœurs, ne leur laissa pas le temps de battre en retraite.

— Milord gouverneur, — dit-elle d'une voix très haute, — rappelez donc, je vous en prie, notre ami sir Edward Malcolm qui s'éloigne sans m'avoir vue.

Le second fils du civilian avait entendu, ceci ne pouvait faire l'ombre d'un doute. Cependant le gouverneur crut devoir répéter :

— Sir Edward...

— Milord ? — demanda le jeune homme en s'arrêtant et en se retournant.

— La princesse vous fait l'honneur de vous appeler auprès d'elle.

Edward revint aussitôt sur ses pas.

Djella le salua de la main et lui dit avec un sourire :

— Sir Edward, votre frère m'avait promis de me présenter ce soir miss Mary, sa fiancée. Sir Georges est absent et ne peut tenir sa parole, mais je vous prie de le remplacer.

Mary, tremblante, se sentait près de défaillir. Elle ne se soutenait qu'en s'appuyant de toutes ses forces sur le bras d'Edward.

— Princesse, — dit ce dernier, en s'inclinant, — j'ai l'honneur de vous présenter miss Mary et miss Héva Burtell, les pupilles de mon père.

Les deux sœurs saluèrent la princesse.

— Sir Edward, — reprit Djella, — dites à ces belles jeunes filles, je vous prie, que je suis l'amie de sir John Malcolm, que je suis aussi la vôtre, et que j'espère bien devenir la leur.

— Elles vous entendent, madame... — murmura Edward.

La princesse continua, en donnant à sa voix les intonations les plus douces, les plus veloutées, les plus caressantes :

— Héva... Mary... ce sont des noms charmants... doux et purs comme ces radieux visages! je félicite bien sincèrement votre frère de son choix, et vous aussi, sir Edward! Miss Mary, je vous prédis un heureux avenir! vous avez la jeunesse, la grâce et la beauté! De tous les trésors de ce monde, ce sont ceux qu'un mari doit priser le plus haut.

— Madame... — balbutia Mary; — oh! madame...

En même temps Edward se disait à lui-même...

— On croirait, à l'entendre, qu'il y a de l'ironie dans sa voix.

Djella reprit :

— Je vous le répète, miss Mary, miss Héva... sir John Malcolm et son fils Edward sont depuis longtemps mes amis... Voulez-vous de mon amitié? Je

vous l'offre à toutes deux... vous l'acceptez, n'est-ce pas ? dites-moi bien vite que vous l'acceptez.

— Je n'ose, madame... — murmura Mary avec un extrême embarras.

— Excusez sa timidité, madame... — dit Héva vivement. — Nous étions si loin de nous attendre... un tel honneur... à nous...

— Oubliez que je suis princesse, chère enfant... — répliqua Djella, — et ne voyez en moi qu'une femme.

Puis, s'adressant plus particulièrement à Mary, elle ajouta :

— Une femme qui se réjouit de votre bonheur ! Je vous réponds de sir Georges, miss ! c'est un vrai gentleman ! une âme franche et loyale ! son cœur ne pourrait changer, j'en suis sûr ; sa bouche ne saurait pas mentir.

— Pourquoi mentirait-il, madame ? — interrompit Mary, — je suis orpheline et presque pauvre... il est riche... il m'a dit qu'il m'aimait... je l'ai cru... et j'ai été bien joyeuse de le croire... bien joyeuse et bien fière...

La princesse souriait toujours.

— Heureuse... oh ! bienheureuse enfant ! — reprit-elle, — le cœur de sir Georges, ce cœur qu'il vous donnait, battait pour la première fois ! ces serments d'éternelle tendresse qu'il a murmurés doucement à votre oreille, ce sont vos yeux qui les lui dictaient, et ses lèvres ne les avaient jamais prononcés auparavant ! Pour inspirer un tel amour, que ne donnerais-je pas ? je donnerais ma fortune !... je donnerais ma vie !

Doorgal se pencha vers Mary, en balbutiant avec une passion concentrée :

— Je sais quelqu'un qui vous aime ainsi.

Mary fit un mouvement d'effroi, et devint successivement pourpre comme une grenade en fleur, et pâle comme une morte.

— Oui, — continua la princesse, — sir Georges est un heureux fiancé, et John Malcolm est un heureux père! Le jour où il bénira votre union sera pour lui un jour de bonheur.

— Je l'espère, madame, — répondit Mary.

— Et moi, — fit Djella, — je n'en doute pas. Donnez-moi la main, miss Mary, donnez-moi cette jolie main blanche, si fine et si patricienne, et croyez bien que je suis votre amie. Vous le croyez, n'est-pas?

La fiancé de Georges fit timidement ce que lui demandait la princesse : elle mit sa main tremblante dans celle qu'elle lui tendait, et elle murmura :

— Je le crois, madame.

— A la bonne heure! — s'écria Djella, dont le visage devint radieux. — C'est ainsi, chère enfant, qu'il faut être toujours. Ne doutez jamais de ceux qui vous aiment. La fête commence à peine; nous nous reverrons cette nuit. Donnez-moi votre bras, Doorgal, et faites-moi visiter les merveilles des jardins de lord Singleton.

La princesse s'appuya sur le bras du rajah, et tout en envoyant un dernier sourire aux deux sœurs, elle se dit tout bas :

— Comme je la hais, cette enfant modeste!

Mary, le regard fixe et le sourcil froncé, se taisait.

— Mary, qu'avez-vous donc? — lui demanda Edward de nouveau avec inquiétude.

La jeune fille cacha son visage dans ses mains et répondit d'une voix sourde :

— Edward, je suis jalouse de cette femme !

— Jalouse ! — s'écria Edward, — mais c'est de la démence...

— Il a raison, ma sœur, c'est de la démence ! — fit Héva.

— Et bien ! si je suis folle, est-ce ma faute? Je souffre et je voudrais pleurer! J'étouffe et je voudrais mourir!

V

COUP DE TONNERRE

La musique que les deux orchestres jetaient aux échos du palais, avait changé de caractère.

Ses notes entraînantes et vivement rythmées n'excitaient plus les invités du gouverneur à se livrer aux danses européennes. Elle affectait maintenant une forme alanguie, voluptueuse, enivrante.

Djella se tourna vers lord Singleton.

— Quelles harmonies féeriques, milord ! — lui dit-elle.

— Cette musique, princesse, — répondit le gouverneur, — m'annonce l'arrivée des bayadères que j'ai fait venir de la pagode de Nellore pour donner à mes hôtes le séduisant spectacle de vos danses nationales.

— Ceci, milord, — fit Djella avec un sourire, — est une galanterie vraiment princière ! Ah! vous autres Européens, vous êtes bien les rois du monde!

— En vérité, princesse, vous me comblez. Je ne

fais que suivre de mon mieux, mais de bien loin, les exemples que vous nous donnez par votre hospitalité grandiose et magnifique.

— C'est nous, milord, qui nous efforçons, sinon d'atteindre votre niveau, du moins de ne pas trop nous laisser distancer. Nous nous piquons d'honneur. La fête de cette nuit, le peuple de Bénarès vous la rendra demain.

— Où donc, princesse ?

— Dans les rues de la ville.

— Ah ! oui, la fête de Jagarnath, la fameuse procession du char et de l'idole.

— La plus grande solennité religieuse des Indes.

— J'ai assisté à cette fête bien souvent déjà, et j'en ai toujours admiré les étranges magnificences.

— Eh bien ! milord, vous les admirerez plus encore, car je sais que, pour le cortège de demain, nos brahmines préparent des merveilles.

La conversation de la princesse et du gouverneur fut interrompue par des voix nombreuses qui répétaient :

— Les bayadères ! les bayadères !

Et, en effet, les groupes des danseuses indoues se dirigeaient, en tournant en cadence, vers cette partie du jardin où se trouvaient lord Singleton et Djella.

Au théâtre et dans le roman, on a fait bien souvent de la fantaisie pittoresque à propos de l'ajustement des bayadères. Nous allons rétablir ici la vérité, et décrire leurs costumes avec l'exactitude la plus littérale.

Ces costumes étaient de deux sortes.

Les unes avaient pour habillement une pièce d'étoffe de gaze pourpre, terminée par une frange d'or. Cette pièce d'étoffe tournait plusieurs fois autour des hanches et revenait ensuite tomber sur une épaule et sur la poitrine.

Un petit gilet de brocart d'or serrait le sein, en laissant nus les épaules, les bras et la partie inférieure du buste.

Elles portaient en outre des pantalons lilas très clairs, larges d'en haut et serrés d'en bas. Les mains, les bras, le cou et même le nez étaient chargés de bijoux.

De doubles anneaux d'or entouraient les chevilles et produisaient à chaque mouvement un bruit métallique.

Les vêtements des autres consistaient en un pantalon de gaze claire, orné de bordures et de broderies d'argent, et assez long pour ne laisser voir qu'à demi les riches anneaux à grelots ajustés autour des chevilles.

Les orteils étaient couverts de bagues : une chaîne d'argent large et plate se croisait sur le cou-de-pied; par-dessus le pantalon elles portaient une jupe d'étoffe précieuse ayant au moins douze largeurs, garnie de larges bordures d'or et d'argent, et terminée par des franges épaisses de même matière.

Une petite veste de drap cramoisi, serrant la poitrine, était presque entièrement cachée sous un immense voile de gaze d'argent faisant plusieurs tours et retombant devant et derrière en larges pointes.

Les mains, les bras et le cou étaient couverts de joyaux, la plupart d'un grand prix, et les cheveux relevés avec des rubans d'argent étaient attachés par des aiguilles du plus beau travail.

Le bord des oreilles était garni d'une multitude d'anneaux formant une sorte de frange d'or ; un fil d'or mince formait l'anneau du nez ; une grosse perle s'y suspendait et s'agitait devant la bouche d'une façon sinon gracieuse, du moins originale.

Telles étaient ces bayadères qui, dès qu'elles se trouvèrent en présence de lord Singleton et de la princesse Djella, interrompirent leur marche tournoyante et commencèrent une de ces danses orientales, lentes et voluptueuses, presque lascives, mais si connues par les récits des nombreux voyageurs que nous en croyons la description tout à fait inutile.

Ces danses s'achevaient à peine, au milieu des applaudissements enthousiastes des invités du gouverneur, lorsque la voix de l'huissier s'éleva de nouveau et prononça ce nom qui fit tressaillir violemment Djella et Doorgal-Sahib :

— Sir Georges Malcolm...

— Enfin, c'est lui ! — s'écria sir Edward, — et sans doute il va nous donner des nouvelles de mon père.

— Cela est probable, en effet, — murmura lord Singleton.

Héva se pencha vers Mary.

— Pourquoi donc vient-il seul ? — lui demanda-t-elle à voix basse.

— Est-ce que l'absence de notre tuteur t'inquiète encore ? — fit Mary.

— Oui, plus que jamais.

— Par quelle raison ?

— Je ne sais, mais j'ai peur.

Tandis que les jeunes filles échangeaient ces rapides paroles, la foule des invités s'écartait pour laisser le passage libre à Georges Malcolm.

Il parut enfin, et à sa vue une profonde surprise se peignit sur tous les visages, et une sorte de terreur se joignit à cette surprise.

En effet l'apparence de Georges était effrayante, Ses vêtements en désordre (les mêmes qu'il portait la veille au soir pour son excursion) formaient un étrange contraste avec les costumes de fête des hôtes du gouverneur.

Une pâleur livide couvrait son visage, dont les lignes bouleversées exprimaient toutes les angoisses de la plus poignante douleur. — Ses yeux étincelaient d'un feu sombre sous ses paupières rougies.

Lord Singleton fit un geste de stupeur.

Edward sentit un frisson passer sur sa chair et son cœur se serrer. Le pressentiment qu'un grand malheur venait d'arriver envahit à l'instant son âme tout entière. Il s'élança vers Georges en s'écriant :

— Mon frère !

A cet instant précis, Djella saisissait la main de Doorgal et, la serrant avec une violence convulsive, elle murmurait à son oreille :

— Regardez cet homme, Doorgal ! regardez-le ! Que sait-il donc ?

— Silence, princesse! silence! — répliqua vivement le rajah, — contenez-vous! vous allez vous trahir!

— Mon frère!... mon frère?... — répéta sir Edward, — que vas-tu nous apprendre et pourquoi donc es-tu si pâle?...

Mary, tremblante, s'était jetée dans les bras d'Héva.

Georges ne répondit point à Edward et marcha droit à lord Singleton.

— Pardonnez-moi, milord gouverneur, — lui dit-il d'une voix sourde et changée, — pardonnez-moi, si je viens ainsi troubler votre fête... si j'apporte le deuil au milieu du plaisir.

— Le deuil?... — répéta lord Singleton.

Edward, suppliant, balbutia :

Georges prit les deux mains d'Edward.

— Mon frère que veux-tu dire?

— Mon enfant, — s'écria-t-il, — souviens-toi que tu es un homme! sois fort! fais un appel à tout ton courage!... il en faudra beaucoup.

— Georges, tu m'épouvantes! Georges, qu'y a-t-il donc?... quelle chose terrible vas-tu nous apprendre?

Le fils aîné de John Malcolm se tourna vers lord Singleton.

— Gouverneur de Bénarès, — lui dit-il, — je viens vous demander justice et vengeance!

— Mon Dieu ! — balbutièrent Héva et Mary.

La princesse Djella resta silencieuse, mais elle lança à Doorgal-Sahib un regard qui signifiait clairement.

— Il sait tout!

— Justice?... vengeance?... — répéta le gouverneur atterré.

— Oui, milord.

— Justice, pour qui?

— Pour mon père.

— Vengeance contre qui?

— Contre ses assassins.

Une grande rumeur courut dans la foule. Toutes les voix disaient sourdement :

— Sir John Malcolm!... assassiné!...

Edward, en proie à une sorte de délire, saisit son frère par les deux bras, et le forçant à se tourner vers lui, il prononça d'une façon presque indistincte ces paroles entrecoupées :

— Georges, j'ai mal entendu... j'ai mal compris, n'est-ce pas? ce n'est point de notre père que tu parles? il est vivant, nous allons le revoir! Dieu n'aurait pu permettre un crime si monstrueux! je rêve, n'est-il pas vrai, mon frère? oui, je rêve, ou je deviens fou.

En même temps Héva balbutiait, avec des sanglots :

— Notre protecteur... notre ami.... lui, mort...

Et Mary s'écriait :

— Non! non! c'est impossible!

Pour toute réponse Georges ne dit que ce seul mot :

— Regardez!

Et, se tournant vers le côté par lequel il était venu, il accompagna ce mot d'un geste si terrible, si énergique, que la foule s'entrouvrit, comme sous

l'action d'un courant impétueux, irrésistible, et se rangeant à droite et à gauche laissa vide un large espace dans lequel les regards plongèrent aussitôt.

Les invités de lord Singleton virent alors un palanquin fermé auprès duquel Stop et Kazil, presque aussi pâles que Georges lui-même, se tenaient debout et immobiles.

Georges franchit lentement la distance qui le séparait de ce palanquin.

Toutes les poitrines étaient haletantes et tous les regards étaient fixes.

Georges posa la main sur les rideaux et, d'un mouvement brusque, les écarta.

Une forme humaine, raidie par la mort, dessinait ses lignes rigides sous un lambeau d'étoffe blanche, largement taché de sang.

De même que Georges avait écarté les rideaux, il souleva l'étoffe, et le visage du civilian apparut, semblable à un masque de cire vierge que rendaient effrayant et sinistre les yeux ouverts et la bouche contractée.

— Regardez! — répéta Georges. — Regardez! Ce cadavre est celui d'un juste! voilà ce qui reste de sir John Malcolm!

Un cri d'horreur s'échappa de toutes les bouches.

Héva et Mary tombèrent à genoux à côté du palanquin, et les sanglots déchirant leurs poitrines étouffèrent leurs voix.

Edward, affolé par la douleur, s'agenouilla près des jeunes filles et, saisissant une des mains glacées du mort, il la couvrit de ses baisers, il la couvrit de ses pleurs, et on l'entendit répéter :

— Mon pauvre père ! mon pauvre père !

Muet témoin de cette scène déchirante, lord Singleton essuyait de grosses larmes qui coulaient sur ses joues.

Enfin, Edward se releva, et, marchant droit à Georges, il lui dit d'une voix ferme :

— Et tu connais le meurtrier?

— Si je le connaissais, justice serait faite ! — répondit le gentleman en levant vers le ciel ses yeux et ses deux mains.

— Qui soupçonnes-tu?

— Personne encore.

— Que vas-tu faire?

— Je vais chercher !

Puis Georges, s'adressant à lord Singleton, ajouta :

— Milord gouverneur, au nom de la patrie anglaise qui vous faisait frère de mon père, unissez-vous à nous pour trouver l'assassin !

Lord Singleton étendit la main sur le cadavre.

— Nous trouverons les misérables ! — répondit-il. — Devant Dieu qui m'entend, je le jure, et John Malcolm sera vengé !

— Merci, milord... — dirent à la fois Georges et Edward.

Puis, commandant à la foule, de la voix et du geste, Georges ajouta :

— A genoux, tous ! et priez ! priez pour un martyr !

A cet ordre donné par un fils en face du cadavre de son père assassiné, la foule silencieuse et re-

cueillie obéit aussitôt. On vit tous les genoux se ployer, et toutes les têtes s'incliner.

Djella et Doorgal suivirent l'exemple général, tandis que la princesse murmurait à l'oreille attentive du rajah :

— L'assassin, je l'ai trouvé, moi, Doorgal, et nous le leur livrerons demain !

VI

AU NOM DE BOWHANIE

La sinistre apparition de Georges Malcolm accompagnant le cadavre de son père et venant demander justice avait mis brusquement fin à la fête.

Le gouverneur de la présidence de Bénarès ne pouvait laisser continuer dans son palais les danses joyeuses, lorsque le meurtre infâme d'un Anglais tel que John Malcolm venait d'apporter le deuil dans l'âme de tous ses compatriotes.

Le bruit cessa; les lumières s'éteignirent et les invités de lord Singleton se retirèrent mornes et silencieux.

— Doorgal, — dit alors la princesse au rajah, — nous devons avoir ensemble cette nuit même un long entretien. Accompagnez-moi je vous prie.

— A vos ordres, princesse.

Et ils quittèrent ensemble le palais de la présidence.

Djella, nous croyons l'avoir précédemment ap-

pris à nos lecteurs, possédait à Bénarès un palais que les Européens citaient à bon droit comme une merveille.

Ce splendide édifice, construit en granit rose et en marbre blanc, dans le plus pur style oriental, étageait sa façade monumentale sur la grande place de la ville.

Ses balcons dominaient le pont du Gange ; d'immenses jardins s'étendaient derrière lui.

Djella introduisit Doorgal dans un gracieux boudoir dont l'ameublement venait de Paris, et le laissa seul en lui disant :

— Dans quelques minutes, je suis à vous.

En effet, au bout de moins d'un quart d'heure la princesse reparut.

Elle avait remplacé sa robe de bal par un peignoir de mousseline blanche orné de broderies miraculeuses, et sa splendide chevelure noire, délivrée du poids du diadème, flottait sur ses épaules en longues nattes parfumées.

Deux serviteurs accompagnaient Djella. Ils portaient une petite table toute servie qu'ils placèrent au milieu du boudoir.

— Eh ! quoi princesse, — s'écria Doorgal, — vous avez faim ?

— Mon Dieu oui, — répondit Djella. — Nous devions souper chez le gouverneur. Sir Georges Malcolm, avec sa scène de mélodrame, est venu troubler la fête fort mal à propos. Mais l'appétit ne perd jamais ses droits. Je vais donc attaquer de très bon cœur ces volailles froides et ces fruits, et boire un ou deux doigts de ce xérès couleur d'ambre, et je vous

engage à en faire autant. Tout en soupant, nous causerons, car j'ai bien des choses à vous dire. Allons Doorgal, suivez l'exemple que je vous donne, et mettez-vous à table, là, en face de moi.

Le rajah prit le siège que la princesse lui indiquait du geste, mais son visage exprimait l'étonnement.

— Doorgal, qu'avez-vous donc? — lui demanda Djella.

— Savez-vous bien princesse, — répliqua-t-il, — que vous êtes une femme étrange, unique peut-être au monde.

— Oui certes, je le sais et j'en suis fière, — répliqua la princesse. — Si j'étais une médaille à l'empreinte effacée, si je ressemblais à toutes les femmes, je ne m'en consolerais jamais. Mais à quel propos cette remarque?

— Il se joue autour de nous un drame terrible, un drame sanglant, dont nous sommes, vous et moi, le mystérieux pivot, et vous êtes calme et souriante comme si la tempête qui se prépare n'allait pas éclater bientôt.

Djella eut aux lèvres un de ces sourires éblouissants qui doublaient l'éclat de sa beauté.

— Doorgal, — répliqua-t-elle, — qu'importe la tempête, quand on est sûr de diriger la foudre?

— Qui peut avoir cette certitude?

— Moi.

— Prenez garde, princesse!

— A quoi donc?

— Votre aveugle confiance m'inquiète.

La jeune femme attacha sur le rajah un regard

ironique et curieux et, après avoir fouillé pour ainsi dire jusqu'au fond de son âme, elle s'écria :

— Dorgal je lis dans votre pensée.

— Qu'y voyez-vous?

— Vous avez peur.

— C'est vrai.

— Est-ce d'une chose? est-ce d'un homme?

— C'est d'un homme.

— Son nom?

— Georges Malcolm.

— Pourquoi le craignez-vous?

— Parce que je vois en lui tout ce qui constitue l'ennemi redoutable! Il a l'intelligence, il a l'audace, et, pour venger son père mort, il ne reculera devant rien, même devant l'impossible. — Ai-je tort ou raison de le juger ainsi?

— Vous avez raison, Doorgal, seulement vous oubliez une chose.

— Laquelle?

— C'est que c'est moi qui suis l'adversaire de Georges Malcolm.

— Je sais combien vous êtes habile et puissante. Mais cet Anglais est sur ses gardes. Que pourrez-vous contre lui?

— Je pourrai tout.

— Songez que le temps presse.

— Demain Georges Malcolm ne sera plus à craindre.

— Demain! — répéta Doorgal-Sahib.

— Oui, ou plutôt aujourd'hui, car il est deux heures du matin.

— Avez-vous donc préparé le plan qui doit amener sa perte?

— Oui.

— Dans ce plan, dois-je jouer un rôle?

— Sans doute, et le rôle principal.

— Je demande à le connaître. Est-ce indiscret?

— Pas le moins du monde, et cette curiosité me semble si parfaitement légitime, que c'est exprès pour la satisfaire que j'ai voulu vous amener ici cette nuit.

— J'écoute, princesse.

— Et moi, je commence.

Nous ne déroulerons pas sous les yeux de nos lecteurs le plan de Djella; ils ne tarderont guère à le connaître par ses résultats.

Il leur suffira de savoir que lorsque la jeune femme eut fini de parler, Doorgal, transporté d'un enthousiasme sincère, s'écria :

— Princesse, vous êtes une femme de génie!

— Je n'en ai jamais douté, — répondit Djella en riant.

Puis elle ajouta :

— Ainsi, vous m'avez bien compris?

— Parfaitement.

— Vous m'approuvez?

— Je fais plus que vous approuver, puisque je vous admire!

— Alors, je puis compter sur vous?

— Comme sur vous-même.

— Vous suivrez mes instructions?

— De point en point.

— Puisqu'il en est ainsi, tout va bien, et maintenant, plus que jamais, je réponds du succès.

L'entretien de la princesse et du rajah avait été long. Le jour allait paraître. Le moment de la séparation était venu pour les deux complices.

Doorgal baisa la main de Djella et quitta le palais.

Aussitôt que la princesse se retrouva seule elle frappa sur un timbre.

Saugor parut.

— Eh ! bien? — lui demanda-t-elle.

— J'ai obéi, — répondit-il.

— Tu as cherché?

— Et j'ai trouvé.

— Alors, tu sais tout?

— Oui.

— J'écoute.

Saugor prit la parole et raconta brièvement les particularités que nos lecteurs connaissent déjà, c'est-à-dire l'excursion de Georges Malcolm, la nuit précédente, et le hasard étrange et terrible qui soudainement avait mis le fils en présence du cadavre du père.

— Qui t'a révélé ces choses? — fit Djella lorsque Saugor eut achevé.

— Les deux Indous recrutés par Kazil.

— Appartiennent-ils à l'œuvre sacrée?

— Oui, maîtresse.

— Sont-ils là?

— Ils sont là.

— C'est bien... qu'ils entrent.

Saugor ouvrit la porte et fit un signe. Deux

fellahs basanés franchirent le seuil aussitôt et se prosternèrent devant la princesse avec toutes les marques d'un respect profond et mêlé d'effroi.

— Enfants de Bowhanie, — leur dit Djella d'une voix sombre, — relevez-vous et soyez attentifs, car je vais vous parler au nom de la déesse.

L'entretien de la princesse et des Indous dura plus d'une heure. Au bout de ce temps, elle les congédia par ces mots :

— Allez, et souvenez-vous !

Les fellahs sortirent à reculons.

— Tout est prévu, — murmura la princesse. — J'ai bien gagné deux heures de sommeil. Il est grand jour, je vais dormir.

Et la jeune femme entra dans sa chambre à coucher.

A la nuit dont nous venons de raconter les péripéties terribles, une matinée radieuse avait succédé.

Bénarès s'apprêtait à célébrer avec une pompe inouïe la grande fête du dieu Jagarnath, et la ville entière se remplissait de vie et de mouvement, mais mouvement et bruit étaient joyeux plutôt que sinistres.

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien pénétrer avec nous dans le palais de la présidence, au moment où l'horloge de ce palais venait de sonner les douze coups de midi.

Franchissons ensemble le seuil d'une vaste pièce servant de cabinet de travail à lord Singleton.

Cette pièce, tendue de nattes chinoises aux nuances vives, avait pour ameublement une biblio-

thèque amplement garnie de livres richement reliés, un bureau-ministre, un portrait de la reine, et, enfin une douzaine de fauteuils.

Une porte s'ouvrit, et un personnage revêtu du costume des serviteurs indous entra et déposa sur le bureau une liasse de papiers.

Ce personnage, nous le connaissons déjà.

Nous l'avons vu arriver, deux jours auparavant, chez la princesse Djella, le visage couvert d'un voile épais, en compagnie du fakir Souniacy, d'Holcar et d'Akbar.

Nous l'avons revu, pendant la nuit du meurtre, au cimetière des Eléphants.

Il se nommait Djaal et tenait un rang parmi les chefs de l'œuvre terrible.

Sa présence, sous un costume d'emprunt, chez le gouverneur de Bénarès, est une énigme qui nous sera bientôt expliquée.

Tout en plaçant sur le bureau de lord Singleton la liasse de papiers dont nous avons parlé, il murmurait d'une voix sourde et gutturale avec une expression de sauvage ironie :

— Cherchez! cherchez! nous vous défions! quand il plaît à l'Indou de cacher une trace, l'œil de l'Européen ne saurait la découvrir!... Anglais maudits, cherchez!... vous ne trouverez rien!... John Malcolm ne sera pas vengé!

En ce moment on frappa à la porte, lentement, doucement, timidement.

Djaal alla ouvrir et se trouva en face de Kazil.

L'enfant et l'homme ne purent réprimer, en se voyant, un geste de surprise.

— Djaal ! — s'écria Kazil, — Djaal dans ce palais et ainsi vêtu !

— Oui, — répondit l'Indou. — Notre maîtresse à tous, la princesse Djella, m'a placé chez le gouverneur.

— Ah ! — murmura Kazil, dont l'étonnement parut changer de nature.

— Mais, toi-même, enfant, — reprit Djaal, — que viens-tu faire ici ? qui t'amène ?...

— Un ordre de lord Singleton.

— Le gouverneur t'a fait appeler ? — Que te veut-il ?

— Je l'ignore... Cependant...

Kazil s'interrompit.

— eAchèv, — dit Djaal.

— Je pense, — poursuivit l'enfant, — qu'il a l'intention de m'interroger à-propos du meurtre de sir John Malcolm.

— Le meurtre de sir John Malcolm ! — répéta Djaal.

— Oui.

— Pourquoi t'interrogerait-il ? — Que sais-tu donc ?

— Rien de plus que sir Georges lui-même, mais enfin, pendant la nuit du meurtre, je servais de guide au fils de la victime. J'ai pénétré avec lui dans le cimetière des Eléphants, et c'est moi qui le premier ai découvert le cadavre couché sous les hautes herbes.

— Ce que tu viens de m'apprendre, — demanda Djaal, — l'as-tu dit à quelqu'un déjà ?

— A personne, car personne ne m'a questionné.

— Bien vrai?

— Je le jure !... Pourquoi me demandes-tu cela?

Djaal, au lieu de répondre, saisit la main gauche de l'enfant qui frissonna involontairement sous son étreinte et, relevant sa manche jusqu'au-dessus de la saignée, il appuya le bras sur une marque bleue, sorte de tatouage parfaitement distinct.

— Sais-tu, — fit-il d'un ton brusque, — sais-tu ce que c'est que ceci?

— C'est la marque de la déesse, — murmura Kazil.

— Oui, la marque de la déesse, empreinte dans ta chair depuis ton enfance! tu es un fils de Bowhanie, tu es un frère de l'œuvre sacrée, tu dois obéir à ceux qui te transmettent les ordres de la déesse... obéir, ou mourir!... — le sais-tu?

— Je le sais, — balbutia l'enfant, en courbant la tête tandis qu'une livide pâleur envahissait son visage.

— Eh bien, — reprit Djaal, — eh bien, moi, le chef et le maître, j'ordonne au nom de la déesse.

Les genoux de Kazil ployèrent sous lui, et ce fut d'une voix à peine distincte qu'il demanda :

— Que faut-il faire?

— Garder le silence.

— Je ne te comprends pas... Que dois-je taire?

— Ce que tu me racontais, il n'y a qu'un instant, à propos de la nuit du meurtre!... Le cadavre de John Malcolm, ce n'est pas toi qui l'as découvert.

— Mais...

— Je te dis que ce n'est pas toi! — répéta Djaal

avec force, — et si l'on invoque ton témoignage, que ce soit lord Singleton ou que ce soit Georges Malcolm, quoi qu'on te dise et quoi qu'on te demande, tu n'as rien vu... tu ne sais rien! comprends-tu?

— J'ai compris.

— Obéiras-tu?

— J'obéirai.

— C'est bien!... et souviens-toi que la déesse veille, et que quiconque transgresse ses ordres tombe foudroyé de sa main puissante!

— J'obéirai... — répéta Kazil, et tout bas il ajouta:

— Ils ont tué lâchement celui qui m'avait sauvé la vie... celui que j'aimais comme un père!... mon esprit se révolte et mon cœur se brise, mais la déesse commande... je dois me taire... je me tairai.

— Rien à craindre, de cet enfant, — se disait Djaal à lui-même, — nous le tenons... il ne parlera pas!... Il était temps, voici qu'on vient.

On entendait au dehors une voix grondeuse formuler des imprécations et des plaintes, sur un diapason très élevé.

La porte s'ouvrit et Stop, le valet de Georges Malcolm, entra dans le cabinet de travail.

Son front et ses joues étaient d'une pâleur étrange, et il appuyait de toutes ses forces son mouchoir de poche sur son nez.

VII

LES MÉSAVENTURES D'UN NEZ

— Mon Dieu, monsieur Stop, — demanda Kazil, — qu'avez-vous donc?

Le valet de chambre poussa un profond gémissement, en écartant le mouchoir qui lui cachait une partie du visage.

Son nez, depuis la veille, avait au moins doublé de volume, et il affectait une nuance d'un rouge vif dont l'effet était le plus singulier du monde au milieu de sa figure incolore comme le masque classique du pierrot des Funambules.

En même temps Stop s'écria :

— Bonjour, petit Indou... je suis bien aise de te voir, petit Indou, parce que tu es une bonne créature ; mais, quant à ton pays, je le donne au diable, et je crois que je lui fais un fort triste cadeau.

— Eh! quoi, monsieur Stop, — répliqua l'enfant, — toujours en colère contre les Indes!

— Toujours, et plus que jamais.

— Parce que vous n'en avez pas l'habitude.

Stop fit un brusque soubresaut et répéta d'un ton indigné :

— L'habitude! ah! elle est jolie, l'habitude! parlons-en! plus le temps se passe, plus les catastrophes s'accumulent! On assassine le père de mon maître, et nous allons nous voir, Dieu sait pour combien de temps, plongés jusqu'au cou dans toutes les formalités et tous les interrogatoires d'un procès criminel! Nous n'aurons seulement plus le temps de prendre notre thé, de manger notre rostbeaf et de boire tranquillement notre demi-pinte de pale ale ou de porter!... Et ce n'est pas tout! Savez-vous, petit Indou, savez-vous ce que j'ai trouvé ce matin dans mon lit, en me couchant, après deux longues nuits sans sommeil!...

— Qu'avez-vous donc trouvé, monsieur Stop?

— Un serpent gros comme mon bras et plus long qu'une anguille, qu'il m'a fallu couper en quatre et jeter par la fenêtre! Cette exécution faite, j'espérais dormir!... Ah! bien oui! Dès la première clarté de l'aube, d'affreuses petites bêtes ailées, qui sonnent de la trompette comme les clairons des horse-guards, ont fait le siège de mon nez et l'ont mis dans l'état lamentable où le voilà! Que dites-vous de ces horribles bêtes malfaisantes, qui n'ont pas seulement le moindre respect pour le nez d'un sujet anglais!...

— Ah! le fait est, monsieur Stop, que vous êtes bien mal arrangé... mais heureusement voici le docteur, il va vous guérir

En effet, Anatole Dieudonné, le médecin fran-

çais que nous connaissons déjà, entrait en ce moment dans le cabinet de travail.

— Ah! oui... oui... — s'écria Stop, — qu'il soit le bienvenu, le docteur!

— De quoi s'agit-il? — demanda vivement Dieudonné, — expliquez-vous sans perdre de temps! Le cas est-il pressé?

— Très pressé, docteur, — répliqua le valet de chambre.

— Nous aviserons au plus vite! Où est le patient?

— C'est moi, docteur...

— Vous! Et qu'avez-vous donc? vous me semblez frais et gaillard...

— Ah! docteur, — murmura Stop avec les intonations les plus lamentables, — vous ne répéterez pas cela quand vous aurez regardé mon nez!... les mouches l'ont mis dans un bel état!

Dieudonné ajusta son binocle, s'approcha de Stop et examina avec la plus grande attention la partie lésée.

— Ah! diable! — fit-il, après cette étude approfondie, — en effet, mon pauvre garçon, je vous trouve piteusement accommodé! vous faites partie, pour le quart d'heure, du genre des proboscidiens!... Ce que vous avez là, au milieu du visage, ce n'est plus un nez, c'est une trompe!...

— Hélas! — soupira Stop.

Dieudonné reprit :

— Et vous dites que ce sont des mouches qui vous ont ainsi traité?

— Oui, docteur.

— Vous en êtes bien sûr?

— Ah! que trop! elles sonnaient la charge, les scélérates, en perçant mon pauvre nez de leurs aiguillons!...

— C'est à merveille.

— Mais non, docteur! — fit Stop scandalisé, en se récriant: — mais non, ce n'est point à merveille...

— Je veux dire que la chose est toute simple.

— Alors le cas n'a rien de grave?...

— Je n'oserais l'affirmer...

— Comment?

— Nous possédons céans, sous ce climat des Indes tout à la fois chaud et humide, un assortiment très varié de mouches de toutes les grosseurs et plus venimeuses les unes que les autres.

— Venimeuses! — balbutia Stop effaré, — miséricorde!

— Eh! mon Dieu, oui, mon brave garçon! c'est malheureusement incontestable. J'ajouterai, pour votre instruction particulière, — (car il est bon d'avoir un aperçu de toutes choses), — que la piqûre de la plupart d'entre elles est mortelle...

Stop était livide, nous l'avons dit, il le devint davantage encore et le sang parut se retirer même de ses lèvres.

— Ainsi donc, — demanda-t-il avec un tremblement dans la voix, qui se communiqua bien vite à toute sa personne, — ainsi donc, je suis en danger de mort parce que mon nez a été piqué?

— C'est bien possible!... Je n'affirme rien.

— Affirmez quelque chose, docteur, je vous en supplie!... l'incertitude est un mal effroyable.

— Eh ! bien, nous allons diagnostiquer cela d'après les symptômes.

— Oh ! oui, docteur ! diagnostiquez ! apprenez-moi quels sont les symptômes... apprenez-le-moi bien vite ! je tiens énormément à l'existence, voyez vous ! je ne veux pas m'éteindre dans la fleur de mon adolescence.

Il ajouta plus bas, avec une nuance de pudeur :

— Dans l'âge des amours...

— Premier symptôme : Vives démangeaisons, — dit le docteur.

— Ah ! pauvre malheureux infortuné que je suis ! — s'écria Stop, — impossible de me faire la moindre illusion... Je possède en plein le premier symptôme ! Continuez, docteur ! continuez !

— Deuxième symptôme, — reprit Dieudonné,— la partie lésée devient rouge d'abord ! Puis violette, troisième symptôme! Puis bleue, puis noire, quatrième et cinquième symptômes ! et le sujet succombe enfin dans d'horribles souffrances, ce qui constitue le sixième et dernier symptôme, et vous comprenez à merveille qu'à celui-là il est impossible de se méprendre.

Stop, complètement affolé, paraissait plus mort que vif.

Il tournait sur lui-même, il trébuchait à chaque pas, il battait l'air de ses deux mains.

— Une glace ! un miroir ! — s'écria-t-il enfin d'une voix rauque et pour ainsi dire étranglée,— je veux un miroir ! je veux me mirer, je veux savoir si mon nez est rouge, violet, jaune, bleu ou noir ! Je veux connaître ma couleur ! Je le veux ! Je le veux !

— Une glace, monsieur Stop, en voilà une, — dit Kazil, — en désignant un miroir de Venise suspendu à la muraille.

Le valet de chambre y courut, et, après avoir jeté un coup d'œil anxieux sur son image reflétée, il poussa un soupir de soulagement et se laissa tomber sur un siège en balbutiant :

— Ah! docteur, il est violet! C'est seulement le troisième symptôme, toute espérance n'est pas perdue!

— Soyez calme, mon brave garçon, — répondit magistralement Dieudonné, — même lorsque le bleu arrive, il est parfois possible de sauver le sujet.

— Ah! docteur, docteur, sauvez-moi!

— Je ne demande pas mieux.

— Comment s'y prend-on pour cette cure?

— On parvient assez souvent à arrêter les progrès du mal, en sacrifiant le membre blessé!

— Docteur, au nom du ciel, expliquez-vous mieux!... De quel sacrifice parlez-vous?

— D'un sacrifice de peu d'importance.

— Lequel?

— J'ai sur moi ma trousse, qui, par parenthèse, ne me quitte jamais... Nous allons, si vous le désirez, pratiquer l'amputation séance tenante.

Stop s'était dressé d'un bond. Il recula comme un homme à qui la tête de Méduse apparaîtrait, et on l'entendit râler :

— Me couper le nez! jamais!...

— Bah! — demanda Dieudonné d'un ton léger, — est-ce que par hasard vous y tenez beaucoup?

— Si j'y tiens ! — hurla l'Anglais.

— C'est pour guérir ! — dit Kazil en riant.

— Petit Indou, — commanda Stop, — je vous ordonne de vous taire !

Puis s'adressant au médecin français, il continua :

— Prenez mon existence, docteur !... je m'y soumets... je m'y résigne. Mais je tiens à conserver mon nez... j'y tiens comme à la prunelle de mes yeux...

— Il n'est pas beau, — répliqua Dieudonné.

— Ah ! je sais bien qu'il n'est pas beau, mais qu'est-ce que ça fait ! J'ai un faible pour lui... Nous n'avons jamais été séparés... Il faut me le laisser... Il le faut absolument...

— Puisque vous y tenez si fort, gardez-le donc, mais prenez garde...

Stop allait répondre sans doute, mais il n'en eut pas le temps. Un valet annonça : *Milord Gouverneur*... et lord Singleton entra dans le cabinet, suivi de Georges et d'Eward Malcolm.

Sur un signe de Djaal, Stop et Kazil se retirèrent, en attendant que lord Singleton les fît appeler de nouveau.

Dieudonné salua le gouverneur.

— Ah ! vous voilà, docteur, — lui dit ce dernier, — j'allais vous envoyer chercher.

— A vos ordres, milord.

— Avez-vous terminé l'enquête avec l'assistance du coroner ? — reprit lord Singleton.

— Oui, milord.

Le gouverneur se tourna vers Georges Malcolm.

— Vous n'assistiez point à cette enquête, sir Georges? — lui demanda-t-il.

— Non, milord, — répondit le fils aîné de John Malcolm, — je n'en ai pas eu le courage. La réaction se faisait en moi... J'étais plus faible et plus anéanti qu'un enfant... les sanglots m'étouffaient... je sentais la folie envahir mon cerveau.

Lord Singleton prit la main de Georges et la serra.

Le malheureux jeune homme était méconnaissable. Une blancheur de cire avait remplacé le brillant coloris de ses joues, et sur cette blancheur tranchait violemment le cercle bleuâtre tracé par les angoisses et le désespoir autour de ses yeux.

— Du courage, sir Georges, — murmura le gouverneur d'une voix affectueuse et sympathique. — Du courage!

— J'en aurai, milord, — répliqua notre héros en relevant la tête. Grâce à Dieu, la force m'est revenue, et l'énergie, quoi qu'il arrive, ne me fera plus défaut! Si lourde et si difficile que soit la tâche, elle me trouvera prêt.

Lord Singleton revint à Dieudonné.

— Docteur, — lui demanda-t-il, — quel a été le résultat de vos constatations?

— Notre malheureux ami sir John Malcolm, — répondit le médecin français, — a dû tomber comme foudroyé, car le cœur est atteint.

— Croyez-vous, docteur, qu'une lutte ait précédé l'assassinat?

— Rien ne l'annonce. Le corps de la victime n'offre aucune trace de violence. L'arme meur-

trière est entrée dans la poitrine jusqu'à la garde.

— Quelle était cette arme ?

— Un poignard indien ; du moins j'ai tout lieu de le supposer.

— Et vous ne vous trompez pas, docteur, — dit Georges en tendant à Dieudonné un stylet qu'il portait caché sous son vêtement. — Voici le poignard qui a tué mon père.

Le docteur le prit, il en examina la pointe avec une loupe, puis il s'écria :

— C'est bien cela et, pour frapper des coups plus sûrs, la lame était empoisonnée.

Edward leva les bras vers le ciel en balbutiant :

— Ah ! les infâmes !

Georges ne prononça pas une parole, mais ses ongles crispés déchiraient sa poitrine.

Lord Singleton prit le poignard à son tour et l'examina.

— Il y a des caractères indous gravés sur cette lame, — dit-il au bout d'un instant ; — ces caractères me sont connus.

Puis, après un silence, il ajouta :

— Ah ! j'y suis ! c'est le nom de la déesse Bowhanie.

VIII

LA COMÉDIE DANS LE DRAME

— La déesse Bowhanie ! — répéta Georges, — la déesse du meurtre et de l'extermination !

— Oui, — répondit lord Singleton.

— Mais alors, — reprit avec impétuosité le fils aîné du civilian, — il est impossible de conserver l'ombre d'un doute, ce sont les Indous qui ont frappé ! N'est-ce pas votre certitude, milord gouverneur, comme c'est déjà la mienne ?

— Sir Georges, — répondit lord Singleton, — prenez garde. En ce moment, vous allez trop vite et vous allez trop loin.

— Milord, milord, croyez-vous donc que je m'abuse ?

— Je ne dis pas cela.

— Eh bien !

— Mais ce que j'affirme, c'est que votre déduction n'est point absolument et rigoureusement logique.

— Comment ?

— Un poignard au nom de Bowhanie a frappé votre père, mais une arme indoue peut se trouver dans la main d'un Européen.

Edward Malcolm ne laissa point à son frère aîné le temps de répondre :

— Un Européen, un Anglais, — s'écria-t-il, — aurait commis ce crime ? Ah ! milord, ce serait monstrueux ! vous ne le croyez pas !

— Je ne crois rien, — répliqua lord Singleton, — je suis comme vous, je doute et je cherche.

— Vous me l'avez dit vous-même, milord, — fit Georges à son tour, — mon père était aimé et estimé de tous.

— Oui, — reprit Edward, — aimé et estimé, et non seulement dans le rayon de la présidence de Bénarès, mais dans toutes les parties de l'Inde où l'on connaissait, où l'on prononçait son nom.

— Milord, — demanda Georges, — mon père avait-il des ennemis ?

— Il est bien difficile, il est presque impossible de répondre à une telle question, — répondit lord Singleton, — mais ce que je puis affirmer, c'est que je ne lui en connaissais aucun.

— Le cadavre n'a point été dépouillé, — dit Georges, — on a retrouvé dans les vêtements de mon père sa bourse et sa montre. Donc ce n'est pas l'instinct du vol qui a poussé au meurtre.

— C'est évident, — murmura lord Singleton, — et je me perds en conjectures sur le motif étrange, inexplicable, qui a poussé le bras de l'assassin.

Après un court instant de silence, Georges fit à lord Singleton cette question :

— Vous saviez sans doute, milord, que mon père consacrait sa vie à des recherches mystérieuses.

— Oui, — répondit le gouverneur, — oui, je savais cela. Mais j'ignorais, comme tout le monde, le but de ces recherches.

— N'aviez-vous donc jamais questionné mon père à ce sujet ?

— Si, plus d'une fois.

— Quelle avait été sa réponse ?

— Toujours la même. Celle-ci : — « L'absolu secret est pour moi une garantie de réussite, et je ne parlerai qu'après le succès. » — Vous devez comprendre que vis-à-vis d'un homme de la valeur de John Malcolm, il m'était impossible d'insister.

— Eh bien, ce but que vous ignoriez, moi, milord, je le connaissais.

— Vous, sir Georges !

— Oui, milord. Depuis plus d'une année, mon père m'en avait entretenu dans ses lettres : il tenait pour certaine l'existence d'une immense association d'assassins fanatiques, rayonnant sur l'Inde entière, et préparant dans l'ombre la destruction du pouvoir anglais ! Il attribuait à cette association les crimes isolés qui se commettent chaque jour contre nos concitoyens, et, dédaignant la main obscure qui frappe, il espérait découvrir bientôt la tête formidable qui pense, et la volonté souveraine qui dirige ! Eh bien ! milord, j'ai la conviction qu'il a péri martyr de son dévouement ! On l'a tué parce

qu'il en savait trop long déjà ! On l'a tué pour l'empêcher d'aller plus avant !

— Oui, oui, frère, — s'écria Edward, — tu as raison ! ça doit être cela !

Lord Singleton frappa sur un timbre.

Le visage sombre de Djaal apparut entre deux portières, dont l'une de ses mains soulevait l'étoffe.

— Kazil est-il là ? — demanda lord Singleton.

— Oui, milord gouverneur.

— Qu'il vienne.

Kazil entra. — Djaal, au lieu de quitter le cabinet, se plaça dans l'embrasure d'une fenêtre, de manière à se trouver en vue du jeune Indou, et à pouvoir attacher sur lui son regard étincelant, comme l'est dit-on celui du serpent qui fascine un oiseau et le force à tomber dans sa gueule entr'ouverte.

Lord Singleton fit signe à l'enfant d'approcher et lui dit d'une voix très lente, en appuyent sur chacune de ses paroles :

— Kazil, écoute-moi... Sir John Malcolm était ton bienfaiteur... tu l'aimais... il t'avait sauvé la vie au péril de la sienne, il y a deux ans, comme son fils l'a fait il y a deux jours... Si tu devines quels peuvent être ses assassins, si tu soupçonnes seulement l'effroyable mobile qui les a fait agir, la reconnaissance te défend de garder un silence qui deviendrait une complicité... tu parleras... tu nous aideras à venger sir John Malcolm...

Avant de répondre Kazil hésita visiblement. Il paraissait très ému. Quand il levait les yeux, il rencontrait le regard de Djaal attaché sur lui, et la

fixité de ce regard ajoutait encore à son émotion.

Enfin il balbutia :

— Milord gouverneur, je ne suis point un enfant ingrat... J'aimais John Malcolm de toute mon âme ! En voyant, étendu sur la terre sanglante, le cadavre de celui à qui je devais la vie, j'ai pleuré ! Son souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire... son image ne disparaîtra jamais de mon cœur ! En songeant à l'homme si bon, si généreux, qui avait risqué sa vie pour sauver la mienne, mes larmes coulent encore...

En effet, des pleurs abondants ruisselaient sur le visage de Kazil.

L'enfant reprit :

— S'il me fallait mourir à l'instant pour ressusciter sir John Malcolm, je n'hésiterais pas... je mourrais sans regrets... je mourrais avec joie, j'en fais le serment sur nos divinités saintes...

Les sanglots qui montaient de son cœur à ses lèvres se firent jour en ce moment et étouffèrent sa voix. Cependant on entendit vaguement ces derniers mots :

— Mais je ne puis rien dire, puisque je ne sais rien.

— Heureusement, j'étais là ! — murmura Djaal, en laissant retomber sur lui le rideau qui le masquait à demi. — Sans ma présence, il aurait parlé peut-être, malgré les ordres de Bowhanie.

Georges prit dans ses mains les deux mains de Kazil et les serra.

— Mon père t'aimait, mon enfant, — lui dit-il, — je le remplacerai près de toi !

— Merci, maître, merci, — balbutia Kazil.

Et, tout bas, il ajouta :

— Se taire ! oh ! c'est affreux !

— Sir Georges — fit lord Singleton, — les ténèbres les plus profondes se dissipent quand Dieu le veut ! Une nuit épaisse, une nuit presque impénétrable enveloppe en ce moment le meurtre de votre père, de notre ami à jamais regretté !... Mais la lumière se fera tôt ou tard, j'en ai la ferme confiance, et la justice céleste deviendra l'auxiliaire de la justice humaine ! Fût-ce dans un an, fût-ce dans deux, fût-ce dans dix, le crime ne restera point impuni et John Malcolm sera vengé !

— Fût-ce dans un an ! fût-ce dans deux ! fût-ce dans dix ! avez-vous dit, milord, — répliqua notre héros, — je n'attendrai pas si longtemps, je le jure !... je frapperai plus tôt !

— Dieu le veuille ! — murmura le gouverneur.

— Il le voudra, milord, n'en doutez pas, car il est juste ! il daignera protéger les fils qui crient vengeance pour leur père assassiné !

En ce moment Djaal reparut.

— Milord gouverneur... — dit-il.

— Que voulez-vous ?

— La princesse Djella sollicite une entrevue de milord gouverneur.

— La princesse ! — répéta lord Singleton. — Viendrait-elle nous apporter le fil conducteur ? Sir Georges, sir Edward, voulez-vous passer dans le salon voisin avec le docteur ? il rédigera sous vos yeux son procès-verbal...

— Oui, milord, — répondit Georges, — et puisse,

comme vous l'espérez, la princesse nous apporter la lumière. Viens, mon frère... venez, docteur...

Il sortit accompagné d'Edward et de Dieudonné, et, aussitôt que la porte se fut refermée derrière eux, lord Singleton donna l'ordre d'introduire la princesse Djella.

La jeune femme entra. Elle semblait profondément calme. Les deux nuits d'insomnie qui venaient de se succéder n'avaient laissé sur son visage aucune trace de fatigue. Son teint, d'une pâleur mate comme toujours, était uni et reposé, ses grands yeux noirs offraient leur éclat habituel.

Lord Singleton alla vivement au-devant d'elle, et, lui baisant la main avec une galanterie empressée, il lui dit :

— Soyez la bienvenue, princesse... m'apportez-vous des nouvelles ?

— Des nouvelles ? — répéta Djella avec une expression de surprise, — relatives à quoi ?

— A l'affaire qui cause dans la ville entière une si profonde et si douloureuse préoccupation.

— Vous voulez parler, je suppose, de l'assassinat de sir John Malcolm ?

— Vous ne vous trompez pas, princesse. Savez-vous quelque chose à ce sujet ?

— Je ne sais rien, milord, — malheureusement, et l'un des buts de ma visite était de vous demander si vous étiez sur la trace des meurtriers ?

— Hélas ! non, princesse.

— Ainsi, votre police est en défaut ?

— Je suis bien forcé d'en convenir. Aucun in-

dice ne vient nous guider; l'information commencée s'arrête dès les premiers pas.

— En vérité, — répliqua la princesse, — c'est désespérant ! ma haute estime pour sir John Malcolm me fait prendre à cet événement terrible un intérêt facile à comprendre. Pauvre sir John ! sa mort causera bien des deuils.

— Les regrets sont unanimes ! — fit lord Singleton. — Ah ! si du moins nous pouvions le venger...

— Je le souhaite avec autant d'ardeur que vous-même ! J'ai quelque influence dans le pays. Si cette influence peut vous être utile, disposez de moi, milord.

— Merci, princesse.

— Vous savez, milord, que pour toutes choses et en toute occasion, vous pouvez compter sur moi.

— Je n'en ai jamais douté. Aidez-nous, princesse, à punir un crime infâme, et vous aurez noblement agi.

— Ah ! — s'écria Djella, — je donnerais la moitié de ma fortune pour assister au châtiment des coupables, car ceux qui frappent ainsi dans les ténèbres sont bien misérables et bien lâches !

Djaal entra.

— Milord, — dit-il, — le rajah Doorgal-Sahib prie Votre Seigneurie de lui accorder audience.

— Le rajah ! — s'écrièrent à la fois la princesse et lord Singleton.

— Ne le faites point attendre, — dit vivement le gouverneur.

Djella s'était levée : elle commençait un mouvement de retraite.

— Princesse, — demanda le gouverneur, — que faites-vous donc ?

— Je vous quitte, milord.

— Eh quoi ! si vite !

— Le rajah peut avoir à vous faire des communications secrètes... je gênerais votre entretien.

Tandis que s'échangeaient ces paroles, Doorgal parut :

— Restez, princesse, — dit-il, — restez, je vous en prie. Milord gouverneur, je vous salue. La princesse Djella peut et doit entendre ce que je viens vous dire, car ma communication intéresse au plus haut point tous les vrais amis de la Compagnie des Indes, et je place la princesse au premier rang parmi ces derniers.

En disant ce qui précède, le rajah semblait singulièrement agité ; on eût dit qu'une fièvre intérieure le dévorait. Il y avait en lui quelque chose de l'inquiétude morale et de l'énervement physique d'un acteur se débattant contre un rôle qui l'écrase. Ses yeux brillaient d'une flamme phosphorescente, sorte de réverbération étrange d'une fournaise intérieure. Sa voix était changée, ses narines tremblaient.

— Qu'avez-vous, Doorgal? — s'écria Djella. — Votre attitude m'épouvante! que venez-vous faire ici? Qu'avez-vous à dire devant moi?

— Qu'allez-vous nous apprendre ? — demanda lord Singleton à son tour ; — il s'agit donc d'une révélation terrible ?

— Terrible, oui, milord.

— Laquelle?

— Le nom de l'assassin de sir John Malcolm.

Tandis que Doorgal prononçait ces derniers mots, un sourire de triomphe, aussitôt dissimulé, se dessinait sur les lèvres de Djella.

En même temps la tenture masquant la porte qui communiquait avec le salon voisin se soulevait, et les deux frères, suivis du médecin français, s'arrêtaient sur le seuil à la vue de la princesse et du rajah, qui ne les voyaient pas.

— L'assassin de sir John Malcolm ! — répéta lord Singleton, — vous le connaissez?

Georges et Edward firent un geste de surprise.

— Vous l'avez découvert, Doorgal ? — demanda Djella, qu'une violente curiosité semblait étreindre.

— Oui.

— Parlez donc alors ! parlez vite !

— Cet assassin, — s'écria lord Singleton, — quel est-il?

Doorgal baissa les yeux et répondit :

— C'est le fils de la victime ! c'est Georges Malcolm !

IX

LA COMÉDIE DANS LE DRAME (*suite*)

Un double cri de Georges et d'Edward répondit à cette accusation si prodigieusement inattendue.

Djella se retourna brusquement, de l'air d'une femme qui vient de sentir sur sa chair la morsure d'un serpent; une ride profonde se creusa sur son front et elle murmura :

— Ah ! il était là !

Mais la ride s'effaça presque aussitôt; ses traits reprirent leur expression habituelle; elle se disait :

— Qu'importe, après tout ?

Le rajah, la tête haute et dans une attitude de défi, attachait son regard sur Georges Malcolm.

Edward, incapable de contenir son indignation, fit deux pas vers Doorgal, en s'écriant :

— Qu'osez-vous prétendre ?

— C'est insensé ! — balbutia le gouverneur.

— C'est absurde ! — appuya le médecin français.

Djella prit aussitôt la parole.

— Doorgal, — dit-elle, — pour formuler une si effrayante accusation il faut une certitude absolue! Songez-vous bien à ce que vous faites?

Les lèvres de rajah s'entr'ouvraient; Georges ne leur laissa pas le temps de formuler un son.

— Pardon, milord gouverneur, pardon, princesse! — fit-il en imposant silence à tous par un geste impérieux. — C'est moi seul que le prince accuse, c'est donc à moi seul de répondre. Vous permettez, milord?

Le gouverneur s'inclina.

Georges reprit:

— Prince, veuillez vous asseoir — (et, tout en parlant, il lui avançait un fauteuil), — c'est à l'accusé seul qu'il convient de rester debout.

Irrité sans doute par ces paroles où la plus violente ironie se devinait sous la politesse la plus exquise, Doorgal, hautain et méprisant, passa devant Georges Malcolm et vint s'asseoir dans le fauteuil que ce dernier venait d'avancer.

— L'accusé! — s'écria Edward, — tu as dit : L'ACCUSÉ!

Georges regarda fixement Doorgal, et répondit:

— Je l'ai dit et je le répète, et c'est la vérité, puisque le rajah m'accuse!

Djella jugea convenable d'intervenir, et le fit en ces termes:

— Cette accusation folle, pourquoi la discuter? pourquoi vous en souvenir? Vous n'êtes pas et vous ne pouvez pas être coupable!

Georges salua Djella.

— Merci, madame, — dit-il, — mais je vous ai déjà témoigné le désir d'être mon unique avocat.

Puis à Doorgal :

— Vous êtes haut placé, monsieur, et votre race est la race antique des maîtres de l'Asie. Votre front ne se courberait point sous le poids du lourd diadème que portaient vos ancêtres ! Je ne suis, moi, qu'un obscur sujet anglais. Mon père n'était qu'un humble gentleman, ayant consacré sa vie entière à de grands devoirs qu'il accomplissait avec une ardente conviction. Entre vous et lui, prince, la différence des castes et l'inégalité des fortunes semblaient créer un abîme ! Vous l'avez donc connu beaucoup, vous l'avez donc beaucoup aimé, pour avoir pris à cœur ainsi sa vengeance et pour avoir si vite découvert un coupable?

— Oui, — répliqua Doorgal d'un ton ferme. — Oui, j'ai connu John Malcolm, je l'aimais, je l'estimais, et je veux le venger.

— Et c'est là votre seul mobile?

— Non, ce n'est pas le seul. Je veux prouver en outre, par un nouveau et irrécusable témoignage, que je suis le sincère et loyal allié de la Compagnie des Indes.

— Et vous le prouvez en m'accusant?

— Je le prouve en livrant à la justice anglaise l'assassin d'un Anglais !

— Et cet assassin, c'est moi? C'est moi, Georges Malcolm?

— C'est vous !

— Vous en avez la certitude ?

— J'en ai la preuve !

— La preuve! — firent à la fois Edward, lord Singleton, Dieudonné et Djella.

— Mon frère ! mon frère! défends-toi, — s'écria Edward.

Georges lui prit la main en lui disant :

— Au nom de mon père, je t'ordonne le silence.

Puis à Doorgal :

— Prince, vous prétendez avoir la preuve de mon crime ?

— Lumineuse, terrible, écrasante!

— Des témoins, peut-être ?

— Oui, des témoins.

Malgré la prière instante et plusieurs fois répétée de Georges Malcolm, Djella intervint de nouveau.

— Prenez garde, Doorgal! — fit-elle presque suppliante. — Ne craignez-vous pas que ces témoins si vite évoqués se trompent ou vous abusent! Défiez-vous du mensonge!

Le rajah regarda fixement la princesse qui ne baissa pas les yeux, puis il répéta :

— Le mensonge ? Pourquoi mentiraient-ils? ils ne peuvent haïr Georges Malcolm ; ils le connaissent à peine.

— Mais, — interrompit Georges, — il peut se trouver quelqu'un dont l'intérêt serait de les faire mentir.

Involontairement le rajah tressaillit, mais il se remit aussitôt, et vivement, avec hauteur, il demanda :

— Qui donc?

En voyant tressaillir Doorgal, Georges avait souri.

Il salua le rajah avec la plus sanglante ironie, et il répondit :

— Prince, rassurez-vous, je n'accuse personne! Je demande seulement à connaître les charges qui, s'il faut vous en croire, pèsent sur moi et vont m'écraser.

— Et vous avez raison, sir Georges, — s'écria la princesse Djella, — car sans doute il vous suffira d'un seul mot pour réduire à néant cette accusation monstrueuse !

— Eh ! princesse ! — fit Doorgal-Sahib avec le ton d'une irritation sourde.

Georges salua Djella comme il avait salué Doorgal.

— Madame, — lui demanda-t-il, — pourquoi donc me défendez-vous?

— Pourquoi? — répliqua la princesse avec feu, — parce que John Malcolm était l'honneur, la vertu, la loyauté même, et que je ne puis croire que l'un de ses fils soit un misérable assassin... un par. ricide infâme!

Georges regarda la princesse avec une défiance involontaire; il avait beau combattre le soupçon qui se présentait à lui, ce soupçon grandissait et prenait dans son esprit toutes les apparences d'une certitude.

Il répondit au bout d'un instant :

— Merci, madame... vous me jugez bien ! Le crime que l'on m'impute est un de ceux qui, grâce au ciel, souillent rarement l'humanité.

Des larmes involontaires vinrent le suffoquer, il cacha son visage dans ses deux mains, et il balbutia :

— Parricide! Moi! Oh! mon Dieu!

Cette violente émotion, ce complet bouleversement de son être, furent de courte durée, il reconquit son sang-froid tout entier et, se tournant vers Doorgal-Sahib, il demanda :

— Quel motif impie m'aurait poussé, selon vous, à commettre cette action exécrable ?

— Ce motif, monsieur, je ne le connais pas, je n'ai pas à le connaître ; je pourrais vous répondre que les abîmes du cœur humain sont impénétrables... que l'ambition fait commettre les plus lâches attentats, et que l'assassin de John Malcolm pouvait avoir hâte d'hériter de sa charge et de ses biens. Mais à quoi bon? Je ne suis pas un magistrat, je suis un accusateur! Je vois le crime et je ne vois que lui, et je considère mon devoir comme accompli, mon œuvre comme terminée, lorsque j'ai livré le coupable.

Georges s'inclina.

— Rien de plus juste, — dit-il, — seulement, permettez-moi de vous demander si c'est une dénonciation fortuite qui vous a livré le secret de ce crime, ou si des recherches actives, ordonnées et dirigées par vous, vous ont conduit à la certitude inébranlable que vous affirmez ?

— Je suis le rajah Doorgal-Sahib ! — répliqua le prince avec hauteur. — J'administre mes domaines et j'y rends la justice ! J'ai le droit et le devoir de connaître des crimes commis dans ma principauté, et c'est dans ses limites qu'a coulé le sang de sir John Malcolm !

— Prince, — dit Georges avec une raillerie mé-

prisante qu'il ne se donnait plus la peine de dissimuler, — la police de la Compagnie des Indes serait assurément sans rivale, [si le rajah Doorgal-Sahïb daignait lui faire l'honneur de se mettre à sa tête!

Le coup était rude, Doorgal ne le reçut point sans sourciller, il se leva, pâle et menaçant, et s'écria :

— Vous oubliez à qui vous parlez.

Georges répondit en souriant :

— Au contraire, je me souviens et j'admire !

Puis, changeant de ton, il poursuivit :

— Mon père s'était imposé une mission à la fois bien grande et bien dangereuse, celle de découvrir par tous les moyens les mystérieuses ramifications d'une horde d'assassins. Vous a-t-il jamais, à vous, son ami, parlé de cette mission ?

— Jamais.

— La pensée, par conséquent, n'a pas dû vous venir d'attribuer la mort de mon père à la vengeance ou à la terreur, et d'accuser du meurtre ces démons inconnus qui frappent les Anglais dans l'ombre ?

— Non, puisque je vous accuse !

— Et vous niez peut-être même l'existence de cette association?

Doorgal qui s'était laissé retomber sur son fauteuil se leva de nouveau, et dit d'un ton hautain :

— Je crois vraiment, monsieur, que vous m'interrogez ?

Georges frappa de son poing fermé le bureau près duquel il se trouvait debout.

— Eh! oui, mordieu! monsieur, je vous interroge! — s'écria-t-il. — Que voulez-vous? ma tête et mon honneur sont en péril. Je défends l'une et je veux sauver l'autre!

— Essayez! — répliqua Doorgal-Sahib.

X

LES TÉMOINS

Le visage de la princesse prit une expression de stupeur douloureuse.

— Eh quoi! — s'écria-t-elle, — des deux côtés une telle assurance? C'est horrible, c'est effrayant! où est le mensonge? où est l'erreur? Ma tête s'égare! — Il faut en finir, prince, — ajouta-t-elle en s'adressant à Doorgal, — vous avez parlé de témoins?...

— Oui... — répondit le rajah.

— Où sont-ils?

— Ils sont là.

— Ah! ils sont là, — dit Georges d'un ton presque farouche. — Eh bien, je les évoque; qu'ils viennent, je les attends.

— Et vous avez raison, sir Georges, — reprit Djella, — leur voix sera votre justification, j'en a le pressentiment! il nous faut la vérité! je la veux, je l'exige, car moi aussi je suis princesse, moi aussi j'ai dans ce pays des droits souverains! Si l'accu-

sation est calomnieuse, je serai la première à demander justice contre quiconque s'en est fait l'écho.

Doorgal se tourna vers lord Singleton :

— Milord, vous permettez? — lui demanda-t-il.

— Faites, — répondit le gouverneur en s'inclinant.

Doorgal quitta son fauteuil, traversa le cabinet de travail dans toute sa largeur et, soulevant une portière, fit un signe à Djaal, en murmurant :

— Qu'ils entrent!

Puis il revint reprendre sa place.

Georges attacha successivement sur le rajah et sur la princesse un regard investigateur, et se posa tout bas cette question :

— Pourquoi m'accuse-t-il? pourquoi me défend-elle?

Edward saisit la main de Dieudonné et se pencha vers lui, en balbutiant à son oreille :

— Docteur! docteur! j'ai le vertige.

— Et moi, — répliqua le médecin français, — je suis comme un homme ivre... ma tête bout...

Cependant Djaal avait introduit deux Indous qui s'avancèrent jusqu'auprès de lord Singleton, et s'arrêtèrent devant lui, dans une attitude d'humilité profonde, les mains jointes sur la poitrine et la tête inclinée.

Georges les reconnut aussitôt.

C'étaient les serviteurs de louage amenés par Kazil pour l'excursion nocturne au cimetière des Eléphants.

—Oui, — dit-il, — ce sont bien eux. Dans la nuit

d'avant-hier ils ont quitté Bénarès avec moi, et nous ne nous sommes plus séparés jusqu'à l'heure de mon retour ! Ecoutez-moi, mes amis, et répondez ensuite selon vos consciences. On m'accuse d'un crime infâme, dont la seule pensée fait horreur !... On m'accuse d'avoir assassiné John Malcolm, mon père, dans le cimetière des Eléphants ! Dites comment vous avez pénétré avec moi dans cet endroit sinistre, et comment nous avons trouvé le cadavre de mon malheureux père.

Djella prit vivement la parole, et s'écria avec une intonation étrange.

— Dites cela, mes amis, et vos paroles suffiront pour faire éclater à tous les regards l'innocence de sir Georges Malcolm et la fausseté insigne des accusations du rajah Doorgal-Sahib !

— Oui, parlez, — fit à son tour lord Singleton. — Mais d'abord, sur le plus vénéré de vos dieux, faites le serment de dire la vérité, rien que la vérité !

— Sur le nom de Siva et sur le voile de Bowhanie, je le jure, — murmura le premier Indou.

— Et vous ? — demanda lord Singleton au second.

— Sur les incarnations de Wichnou, et sur l'anneau de la Déesse, je le jure ! — répondit-il.

— Et maintenant, — reprit le gouverneur, — j'attends votre témoignage. Vous qui avez juré le premier, parlez le premier.

L'un des fellahs prit la parole, et d'une voix lente et gutturale il dit ce qui suit :

— Pendant la nuit du meurtre, l'homme que

voilà, et qui se nomme Georges Malcolm, a voulu pénétrer dans l'enceinte sacrée du cimetière des Eléphants malgré notre résistance et malgré nos supplications...

— Mensonge ! — s'écria Georges indigné.

— Nous avons refusé de suivre l'étranger, — fit le second Indou, — car l'idole du Dieu Siva nous inspirait une insurmontable terreur.

— Milord, milord, — dit notre héros qui sentait ses tempes battre à se crever et un voile opaque s'étendre devant ses yeux, — au nom du ciel, n'écoutez pas ces hommes ! ne les croyez pas, ils mentent !

— Laissez-les parler, sir Georges, votre tour viendra ! — répliqua lord Singleton.

Et, s'adressant aux Indous, il leur fit signe de continuer.

— L'étranger a franchi seul l'entrée du cimetière, — fit l'un d'eux. — Au bout d'un instant nous avons entendu pousser un cri d'agonie.

Georges se tordait les mains, en balbutiant :

— Oh ! les infâmes !

— Alors la curiosité est devenue plus forte que l'épouvante ! — continua le fellah avec une assurance hypocrite. — Nous avons voulu voir et, pénétrant à notre tour dans le vallon sacré, nous avons trouvé sir Georges penché sur un cadavre encore palpitant, et retirant de la blessure mortelle un poignard ensanglanté.

Edward cacha son visage dans ses deux mains.

— C'est horrible ! — pensait-il, — c'est horrible !

Mais ses lèvres crispées ne pouvaient articuler aucun son.

Georges, pâle comme un linceul, se tourna vers les Indous.

— Le poignard qui a frappé mon père, — leur dit-il d'une voix étranglée, — était un poignard indien, vous le savez bien.

— Les poignards indiens ne sont pas rares à Bénarès, — répliqua le témoin accusateur, — et nous avons remarqué celui-là, pendant la route, à la ceinture de l'étranger.

Un accès de rage indicible s'empara de Georges.

— Ce n'est pas vrai ! — s'écria-t-il. — Vous êtes des lâches et vous êtes des menteurs !

— Pourquoi ces hommes mentiraient-ils ? — demanda Doorgal, en croisant de nouveau son regard avec celui de Georges, et en soutenant sans baisser les yeux le poids écrasant de ce regard.

— Milord gouverneur, — dit la princesse Djella, — le mensonge ne peut prévaloir. Récusez le témoignage de ces fellahs, quoiqu'ils aient fait un serment qu'un Indou ne viole jamais. Interrogez Kazil... Kazil, l'enfant deux fois sauvé par John Malcolm et par Georges Malcolm ! il dira la vérité, lui !

— Oui, oui, — répondit vivement l'accusé, — milord, interrogez Kazil ; j'ai confiance en lui ; il dira que ni pendant une minute, ni pendant une seconde, il ne s'est éloigné de moi, et que lui, le premier, il a vu le cadavre.

Lord Singleton donna l'ordre d'amener Kazil.

— Le voici, milord, — fit Djaal en introduisant l'enfant, auquel il répéta tout bas :

— Bowhanie commande, souviens-toi ! le silence ou la mort !

— Quelle torture, — se disait Edward, — elle est au-dessus des forces humaines !

— Kazil, mon enfant, — demanda Georges avec une intonation presque suppliante, — parle et défends-moi. Lorsque j'ai pénétré dans le cimetière des Eléphants, n'y as-tu pas pénétré en même temps que moi ?

Kazil avait la tête baissée. Uu souffle à peine distinct s'échappa de ses lèvres. Ce souffle voulait dire :

— Non !

— Eh ! quoi ! — fit la princesse avec un cri de surprise, — quoi, lui aussi l'accuse !

Edward paraissait changé en statue. Le visage du médecin français exprimait la consternation. Lord Singleton seul restait impassible, du moins en apparence.

Georges essuya sur son front quelques gouttes de sueur froide qui perlaient à la racine de ses cheveux, et reprit :

— Enfant, n'as-tu donc pas compris ma question ?... Ne te souviens-tu plus ? Tu marchais en avant... je ne t'ai pas quitté...

Deux grosses larmes se suspendirent aux paupières de Kazil et roulèrent sur ses joues. Il fit sur lui-même un visible et violent effort, et il répondit d'une voix sourde :

— Le maître était seul dans le cimetière !

En ce moment l'usage de la parole revint à Edward. Il balbutia :

— Mon frère, que dit-il ? Tous ! Ils t'accusent tous !...

Djella eut un geste d'indignation.

— Mais c'est infâme ! — s'écria-t-elle.

Notre héros attacha sur la princesse un regard froid et incisif comme une lame d'épée, et répondit :

— N'est-ce pas, madame ?

— Georges Malcolm, — demanda lord Singleton, — qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

Une ou deux secondes de silence succédèrent à cette question, puis Georges, d'une voix qui soudainement était redevenue parfaitement calme, répliqua :

— En ce moment, milord, pas un mot !

Avant que la surprise causée par ces paroles se fût dissipée, lord Singleton frappa sur le timbre pour appeler Djaal, qui parut aussitôt.

— Ordre au lieutenant Midley de se rendre ici sur-le-champ, avec une escorte de cipayes pour le prisonnier ! — commanda-t-il.

Djaal sortit.

Edward s'élança vers le gouverneur et lui dit avec égarement :

— Midley ! les cipayes ! Le prisonnier ! Milord, milord, vous croyez-donc mon frère coupable ?

D'un geste impérieux et éloquent, le gouverneur imposa silence au jeune homme.

Ensuite il se tourna vers le rajah, et lui dit :

— Merci de vos révélations, prince ! Vous nous avez dénoncé un grand coupable ! Il me reste maintenant à le livrer à la justice de l'Angleterre !

— La justice de l'Angleterre ! — murmura la princesse, tandis qu'un sourire ironique venait plisser ses lèvres. — Vous vous trompez, milord ! c'est à la mienne que je le livrerai !

— Milord gouverneur, — reprit Doorgal en s'adressant à lord Singleton, — quand la justice de l'Angleterre aura besoin de mon témoignage, elle me trouvera prêt !

— Merci, prince. Je n'attendais pas moins de vous.

— Ah ! sir Georges, sir Georges, — fit Djella avec une intonation déchirante, — moi qui croyais en vous ! comme vous m'avez trompée !

Un regard chargé de mépris fut la seule réponse du fils aîné de John Malcolm.

En ce moment la porte du fond s'ouvrit à deux battants, et Midley parut avec un détachement de cipayes.

— A vos ordres, milord, — dit-il en faisant le salut militaire.

— Lieutenant Midley, sir Georges Malcolm est votre prisonnier.

Une inexprimable surprise se peignit sur le visage du jeune officier, mais la discipline lui commandait le silence.

Lord Singleton poursuivit :

— Vous allez conduire sir Georges Malcolm à la forteresse, où vous le ferez écrouer.

— Oui, milord.

— Sur votre tête vous me répondez de lui.

— Oui, milord.

— Votre bras, Doorgal, — dit la princesse au

rajah, — je compte sur vous pour me conduire jusqu'à mon palais.

— C'est un bonheur pour moi, princesse.

Georges salua le gouverneur, passa fièrement devant Djella et devant Doorgal, et se plaçant au milieu des cipayes il leur dit, du ton d'un chef qui commande une escorte d'honneur :

— Marchons, messieurs !

Les soldats de la Compagnie des Indes se massèrent autour du prisonnier. La petite troupe s'ébranla et quitta le palais de la présidence.

Edward et Dieudonné se préparaient à suivre Georges Malcolm, mais lord Singleton les retint.

— Restez, messieurs, je vous en prie, — leur dit-il, — il faut que je vous parle.

XI

COMPLOT

Sur le degré le plus bas de l'escalier monumental qui conduisait à l'entrée d'honneur du palais de la présidence, trois hommes attendaient.

Ces trois hommes étaient Saugor, Holcar et le fakir Souniacy.

Djella et Doorgal s'approchèrent d'eux. La princesse dit à Saugor quelques mots tout bas et donna à Holcar et au fakir des instructions mystérieuses.

Une joie farouche se peignit sur le visage des trois Indous qui s'éloignèrent, prenant chacun une direction différente, tandis que la princesse et le rajah montaient ensemble dans le carrosse qui les attendait.

Les premières paroles de Djella lorsqu'elle se trouva seule avec le prince furent celles-ci :

— Recevez tous mes compliments, Doorgal ! Vous vous êtes surpassé ! Je n'attendais pas mieux! Je n'espérais pas tant !

— Ainsi, vous êtes contente de moi?

— Contente jusqu'à l'admiration.

— Vous trouvez que j'ai bien joué mon rôle.

— C'est-à-dire que les comédiens les plus vantés des grands théâtres de Paris et de Londres ne vous iraient pas à la cheville. Vous étiez splendide d'assurance, et vos affirmations s'imposaient avec une autorité si grande que par moments j'arrivais à me demander si véritablement Georges Malcolm n'était pas coupable.

— Et cependant, princesse, je vous jure que mon rôle était difficile à jouer! Lorsque les yeux de Georges Malcolm rencontraient mes yeux, il me semblait sentir son regard descendre jusqu'au fond de mon âme! il me fallait faire sur moi-même des efforts surhumains pour ne point détourner la tête, et j'aurais préféré mille fois me trouver face à face avec cet homme la carabine ou le poignard à la main.

— Contre un ennemi tout est légitime, et Georges Malcolm est notre ennemi, puisque Georges Malcolm est Anglais... — répliqua Djella.

— Ce n'est pas à ce titre seulement que je le hais! — murmura Doorgal-Sahib.

La princesse le regarda avec étonnement et lui demanda :

— Vous avez contre lui une haine personnelle?

— Oui.

— Que vous a-t-il donc fait?

— La fatalité l'a jeté sur ma route comme un obstacle...

— Je ne vous comprends pas! entre le rajah Doorgal-Sahib et Georges Malcolm, que peut-il y

avoir de commun, et comment l'obscur étranger peut-il être un obstacle pour le prince?

— Georges Malcolm est le fiancé de Mary Burtell.

— Eh bien? que vous importe?

— J'aime cette jeune fille.

Un nuage pourpre vint colorer les joues pâles de la princesse, et ses yeux noirs étincelèrent.

— Ah! — s'écria-t-elle, — vous l'aimez!

— Avec ardeur! avec frénésie! Jugez-en! Si, pour posséder Mary Burtell, il n'existait d'autre moyen que de l'élever au rang de femme légitime, je n'hésiterais pas.

— C'est de la folie!

— Je le sais bien... Mais quand on aime à quoi sert la raison!... Avant d'avoir rencontré Mary Burtell, je connaissais la volupté, mais j'ignorais l'amour... Aujourd'hui, pour un seul baiser de cette jeune fille, je sacrifierais sans un regret toutes les femmes de mon harem!...

Djella, les yeux noyés, le regard perdu dans le vague, laissait parler Doorgal et, tout en l'écoutant, elle se disait à elle-même :

— Et c'est Mary Burtell qui m'a volé le cœur de Georges! C'est parce qu'il aimait cette jeune fille qu'il m'a repoussée, moi, la princesse Djella, qui lui daignais offrir un trône avec mon cœur! Allons, Kâli et Bowhanie me protègent! Ma vengeance pourra devenir plus belle et plus complète encore que je ne l'avais rêvée!

Puis, tout haut :

— Je vous comprends, Doorgal; et, puisqu'il en

est ainsi, vous devez, en effet, haïr profondément Georges Malcolm...

Le visage du rajah prit une expression presque féroce.

— Oui, je le hais! — s'écria-t-il, — je le hais de toutes mes forces, de toutes les puissances de mon âme! Je ne retrouverai le repos, le sommeil et le sourire que lorsqu'il aura cessé de vivre!

— Alors, soyez heureux, Doorgal! — répondit froidement Djella, — soyez heureux, car Georges Malcolm va mourir!...

Le rajah secoua la tête.

— Je doute... — murmura-t-il.

— Pourquoi? N'avons-nous donc pas réussi?

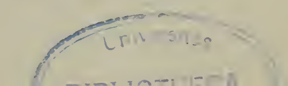
— Oui, d'abord, mais l'œuvre s'achèvera-t-elle? Georges Malcolm est aux mains des Anglais, et la justice de l'Angleterre va prononcer sur lui, a dit lord Singleton! L'accusation portée par moi, tombant comme un coup de foudre, a produit son effet, mais pourra-t-elle soutenir un examen sérieux? Georges Malcolm discutera nos preuves devant un jury composé de ses compatriotes. Il se défendra... Il puisera dans son innocence des paroles éloquentes, il aura des accents irrésistibles, et l'édifice si laborieusement construit par nous, s'écroulera sur nos têtes.

— Vous croyez cela, Doorgal?

— Oui, je le crois, et je le redoute...

Djella eut un accès de rire éclatant, nerveux, diabolique.

Le rajah la regardait avec stupeur, se demandant



si une folie d'une nature étrange ne venait pas de s'emparer d'elle.

La princesse devina ce qui se passait dans son esprit. Elle secoua la tête, et lui répondit :

— Non, Doorgal, je ne suis pas folle. C'est vous qui ne comprenez pas...

— Quoi donc?

— Que mes plans sont infaillibles et que je commande même au hasard! Vos appréhensions seraient légitimes, et ce que vous redoutez se réaliserait, je le crois comme vous, si je n'avais prévu le cas et pris mes précautions. Les Anglais ne jugeront pas Georges Malcolm, car Georges Malcolm est condamné déjà! Condamné par moi, Doorgal, et mon arrêt est sans appel! Avant une heure, le fiancé de Mary Burtell sera mort!

— Mort! — répéta Doorgal.

— Oui.

— Songez donc qu'il est au milieu des cipayes, sous la garde d'un officier anglais qui répond de lui au gouverneur!

— Qu'importe, j'ai dit qu'il mourrait et il mourra.

— Qui se dévouera pour le frapper?

— Personne... et tout le monde.

— Que veut dire ceci?

— C'est le peuple de Bénarès qui fera justice.

— Comment?

— On célèbre aujourd'hui la fête de Jagarnath! — Dans un instant, l'escorte du prisonnier passera sur la grande place et sur le pont du Gange. Elle y croisera l'escorte de notre dieu. — Saugor, Holcar et le fakir ont reçu mes ordres, et dans ce mo-

ment ils les exécutent... Comprenez-vous, maintenant, Doorgal ?

— Je commence.

— Des fenêtres de mon palais nous verrons ce spectacle, et votre cœur battra d'ivresse, car Mary Burtell sera veuve avant d'avoir été épouse.

Un sourire de joie cruelle vint aux lèvres du rajah.

En ce moment, la voiture de la princesse entrait dans la cour du palais, et la lourde porte d'honneur se refermait derrière elle.

Lorsque Stop, qui se trouvait sous le vestibule du palais de la présidence, vit passer son maître au milieu d'une escorte de cipayes l'arme au bras, précédé du lieutenant Midley l'épée nue à la main, il ne put d'abord ajouter foi au témoignage de ses sens ; ses yeux s'arrondirent démesurément dans leurs orbites, la parole expira sur ses lèvres, puis, lorsqu'il eut la conviction qu'il ne se trompait pas, il poussa un cri rauque, et balbutia :

— Sir Georges prisonnier !

Et enfin il fit un mouvement pour s'élancer vers lui. Mais Georges, d'un air impérieux, appuya l'un de ses doigts sur sa bouche, et ce geste équivalait à un ordre si explicite de garder le silence que Stop s'y conforma, et, le cœur gros et la tête basse, il suivit à distance le détachement des cipayes.

Quelques secondes plus tard avait lieu, au bas du grand escalier, le mystérieux entretien de la princesse Djella avec Holkar, Saugor et le fakir.

Kazil, caché derrière une colonne, Kazil, écrasé de douleur et de remords, assistait, invisible, à cet

entretien qui lui parut suspect, quoiqu'il lui fût impossible d'en entendre un seul mot.

Lorsque la princesse et le rajah furent montés ensemble en carrosse, le jeune Indou quitta sa cachette et se mit en route à son tour, décidé à ne point perdre de vue les trois Indous qui s'éloignaient rapidement, dans la direction du pont du Gange.

Le Gange (autrement dit le fleuve sacré) coupe en deux parties presque égales la ville de Bénarès. — Le palais de la présidence et la forteresse sont situés aux deux extrémités de la ville ; par conséquent, pour aller de l'une à l'autre, il est indispensable de traverser le fleuve.

L'escorte du prisonnier s'engagea dans le dédale de rues étroites et tortueuses qui conduisent à la grande place. — Une foule nombreuse marchait dans la même direction, attirée, comme par un aimant irrésistible, vers l'un des points où devait passer la splendide procession de Jagarnath.

Cette foule joyeuse et bruyante regardait le prisonnier avec une curiosité qui n'avait rien d'hostile.

Quelques hommes du peuple échangeaient de rapides paroles en langue indoue avec les cipayes qui sont, comme chacun le sait, des soldats indigènes ; puis, complètement insouciants, — au moins en apparence, — ils passaient.

Après avoir franchi la moitié de la distance qui séparait du pont du Gange le palais de la présidence, le lieutenant Midley fit un signe à l'un des hommes de l'escorte. Le cipaye s'écarta aussitôt, et le lieutenant vint se placer à côté de son prisonnier.

Ce dernier le regarda avec un sourire triste, mais fier.

— Sir Georges, — murmura le jeune officier, — je regrette profondément, croyez-le bien, d'avoir été choisi pour la mission pénible dont je m'acquitte en ce moment.

— Ne regrettez rien, lieutenant, — répondit le fils du civilian, — vous faites votre devoir, et vous faites avec la courtoisie d'un vrai gentleman.

— Me permettez-vous, sir Georges, de vous adresser une question?

— Oui certes, lieutenant, et quelle que soit cette question, je prends d'avance l'engagement d'y répondre.

— Eh bien! sir Georges, pourquoi lord Singleton vous a-t-il déclaré en état d'arrestation, et m'a-t-il donné l'ordre de vous conduire à la forteresse?

— Parce que le rajah Doorgal-Sahib fait peser sur ma tête une accusation effroyable.

— Et cette accusation, puis-je la connaître?

— Pourquoi non! Je vais vous l'apprendre et vous pourrez ensuite vous éloigner de moi avec épouvante et avec horreur! — Le rajah Doorgal-Sahib me dénonce à la justice de mon pays comme étant l'assassin de mon père.

— Parricide, vous! — s'écria Midley avec indignation, — le misérable en a menti! Voici ma main, sir Georges, permettez-lui de serrer la vôtre, et puissé-je vous prouver ainsi qu'une odieuse et infâme calomnie ne saurait vous atteindre, et qu'elle n'altère en rien la haute estime que vous m'inspirez!

Georges prit la main du jeune officier, la serra avec effusion et répondit simplement :

— Merci, lieutenant! merci de toute mon âme!

— Comment est-il possible, — reprit Midley, — que lord Singleton, qui n'en est pas à faire ses preuves d'intelligence et de perspicacité, ait ajouté foi à cette accusation monstrueuse et insensée?

— Ou je me trompe fort, ou lord Singleton est aussi parfaitement certain de mon innocence qu'il l'est de la sienne?

— Mais alors, pourquoi?

Midley hésita.

— Pourquoi m'avoir fait arrêter, n'est-ce pas? — acheva Georges.

— Oui.

— Lui seul serait en mesure de répondre catégoriquement à cette question, mais ce que je puis vous affirmer, c'est que s'il n'avait point ordonné de lui-même mon arrestation, j'allais lui demander de le faire.

Le lieutenant regarda Georges Malcolm avec une surprise profonde, mais comme il devina clairement que quelque chose de mystérieux se cachait sous les dernières paroles du prisonnier, il ne crut pas devoir insister.

Son attention fut d'ailleurs absorbée tout entière presque aussitôt par les faits que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs dans le chapitre suivant.

XII

LA PROCESSION DE JAGARNATH

Depuis quelques minutes l'escorte, au lieu de se maintenir au pas militaire, net et cadencé, n'avançait plus qu'avec une extrême lenteur, et tout à coup elle s'arrêta complètement.

Midley quitta Georges Malcolm et prit la tête de la colonne afin de se rendre compte des motifs de ce temps d'arrêt. Ils étaient des plus simples.

Pendant la conversation du lieutenant avec le prisonnier, la foule était devenue de plus en plus compacte, et maintenant elle obstruait la rue de telle sorte qu'aller en avant semblait difficile, sinon tout à fait impossible.

Chose bizare, cette foule avait cessé de se diriger vers la grande place, où cependant la curiosité devait la pousser; elle restait stationnaire, et les individus qui la composaient se parlaient tout bas les uns aux autres et semblaient se désigner Georges Malcolm.

Du reste, ni clameurs, ni menaces; la multitude

paraissait calme, mais c'était un de ces calmes sinistres qui précèdent les orages.

Midley s'adressa au sous-officier des cipayes qui se trouvait à côté de lui, et lui donna l'ordre de diviser avec douceur, mais avec persistance, la cohue entassée dans la ruelle, et de rendre le passage libre.

Le sous-officier obéit. Il prononça d'une voix sourde et gutturale une espèce de harangue inintelligible pour les deux Européens, et la foule s'écarta de manière à former à droite et à gauche deux murailles vivantes entre lesquelles l'escorte s'engagea.

Au bout de vingt-cinq ou trente pas, le défilé s'obstruant de nouveau, il fallut faire halte pour la seconde fois.

Midley s'impatientait fort et commençait à s'inquiéter quelque peu de ces lenteurs; il lui semblait vaguement que l'attitude des Indous, d'abord indifférente, devenait hostile par gradations insensibles, et que les yeux fixés sur le prisonnier étaient plus sombres et plus brillants.

Il eût donné beaucoup pour se trouver avec Georges Malcolm derrière les portes solidement verrouillées de la forteresse.

— Heureusement, se disait-il, il pouvait compter sur ses hommes.

En conséquence il donna de nouveaux ordres au sous-officier qui recommença sa harangue, et la cohue livra passage, comme elle l'avait déjà fait, pour se refermer l'instant d'après.

On eût dit que tous ces hommes obéissaient à une

consigne, et que cette consigne était de retarder l'arrivée de l'escorte sur la grande place, jusqu'à un moment donné, jusqu'à un signal convenu.

Georges, lui, n'accordait aucune attention à ce qui se passait autour de lui.

Il songeait à son père assassiné, et à la vengeance qu'il tirerait des assassins.

Tandis que ceci se faisait dans la ruelle, la grande place et le pont du Gange, avons-nous besoin de le dire, étaient envahis par une multitude immense et bariolée, où les uniformes européens, en petit nombre, tranchaient parmi les costumes aux vives couleurs de toutes les castes indoues.

Soudainement un coup de canon retentit au loin, et les cent mille voix de la foule poussèrent une clameur gigantesque.

Ce coup de canon, tiré au moment où le cortège de Jagarnath quittait la pagode de Kali et se mettait en marche, annonçait le commencement de la fête.

Un des balcons du palais de Djella, splendidement tendu de soie pourpre brodée d'or, et chargé de coussins pareils, attirait tous les regards.

Le coup de canon venait à peine de se faire entendre, quand la princesse et le rajah parurent sur le balcon.

— Le moment approche ! — murmura Djella.

— Les minutes me semblent des heures !... — répondit Doorgal.

Cependant, sur la place, Kazil, perdu dans la foule, s'attachait aux pas des âmes damnées de la princesse. Il ne perdait de vue Saugor que pour se

rapprocher d'Holcar... Ses soupçons et ses terreurs augmentaient; mais il n'avait pu, jusqu'à cette minute, acquérir aucune certitude, ni rejoindre le fakir Souniacy.

— J'ai vu Saugor parler tout bas à un grand nombre de frères de l'œuvre, — se disait l'enfant. — J'ai entendu Holcar prononcer le nom de Georges Malcolm ! Que complotent-ils ? Comment le savoir ?...

Kazil achevait à peine de se poser cette question, lorsqu'il fut heurté par un Indou vêtu de haillons. Il se retourna et reconnut le fakir accostant un fellah de haute taille.

Souniacy n'avait point remarqué l'enfant qui, blotti derrière lui, entendit ce terrible dialogue.

— Eh bien ?... — demanda le fakir.

— C'est fait... — répondit le fellah.

— Nos frères ont-ils rendu le passage impraticable?

— Oui.

— Ils n'ont point oublié le signal?

— Non.

— C'est bien! l'escorte et les prisonniers arriveront sur cette place quand il le faudra et n'auront pas le temps de s'engager sur le pont du Gange.

— C'est donc ici que l'Anglais doit mourir?...

— Oui. Sous les regards de ceux qui ont ordonné sa mort!

— Ah ! — murmura Kazil en tremblant de tous ses membres.

Le fellah reprit :

— Si les cipayes résistent?

— Ils ne résisteront que pour la forme... — répondit le fakir.

— Alors, ils sont prévenus ?

— Oui... Au mot de : *[illegible]*, prononcé tout bas à leur oreille, ils mettront bas leurs armes et laisseront passer la justice du peuple.

— Mais, l'officier ? Il voudra lutter, lui, peut-être !

— L'officier ? Eh bien ! s'il résiste, on le tuera.

— C'est bien.

— Je donnerai le signal par un mot :

— Lequel ?

— SIVA... et maintenant, allez ! parcourez la foule et répétez les ordres.

Le fellah fit un geste de soumission et disparut au plus épais des groupes.

— Non ! non ! — se dit Kazil, — je ne veux pas qu'il meure ! Mais que faire ? Comment arriver jusqu'à lui ? Comment prévenir l'officier ? Et, d'ailleurs les cipayes trahissent ! il faut que je le sauve cependant après l'avoir perdu ! il le faut ! Je veux le sauver ou mourir !

Il essaya de se glisser dans la direction de la ruelle où l'escorte du prisonnier se trouvait arrêtée, mais il fut aussitôt repoussé violemment en arrière car les coups de canons se succédaient, les fanfares bruyantes éclataient comme un tonnerre de plus en plus proche, et la foule affluait sur la place déjà trop remplie.

— Le cortège ! le cortège du Dieu ! — hurlèrent toutes les voix. — Jagarnath ! Jagarnath.

Saugor, Holcar, le fakir et les initiés passaient et repassaient dans les groupes, en disant :

— Les mains sur vos poignards, et soyez prêts!

En ce moment les fanfares redoublèrent de sonorité, le bruit de tambours et des décharges de mousqueterie s'y mêla, et le cortège, venant du pont, commença à défiler sur la place, au milieu des fanatiques acclamations de la multitude.

Rien au monde ne se pourrait imaginer de plus splendide, de plus féerique, que ce cortège, digne des solennités fabuleuses des Mille et une Nuits.

C'étaient d'abord des bataillons de soldats indous, puis des rajahs, vêtus à l'orientale ainsi que les gens de leur suite, et tous montés sur des chevaux magnifiques, équipés avec une richesse inouïe et dont les longues crinières se soulevaient au souffle du vent comme des chevelures de femmes.

La musique suivait, avec tous ses cuivres, toutes ses cymbales, tous ses tambours.

Après la musique venaient les *derviches tourneurs*, ainsi nommés parce qu'ils avançaient lentement en tournant sur eux-mêmes, avec une rapidité incompréhensible et vertigineuse.

Les prêtresses de Jagarnath, celles de Bowhanie, celles de Siva, celles de Kâli, occupaient dans le cortège une place d'honneur entre les derviches et la garde féminine de la princesse Djella.

Des officiers et des fakirs marchaient derrière la garde et précédaient une troupe d'éléphants gigantesques portant des idoles à cent bras, peintes de pourpre et d'or.

Après les éléphants, et traîné par douze chevaux

blancs aux harnais rouges brodés d'argent, venait le char sur lequel reposait la figure monumentale de Jagarnath.

D'instant en instant des fanatiques, croyant gagner par le suicide religieux une éternité de bonheur, se précipitaient sous les roues du char qui les écrasait en passant, et l'on entendait craquer leurs membres, et leur sang jaillissait sur la foule enivrée, qui criait avec toutes ses voix :

— Gloire à Jagarnath le Dieu puissant!...

Autour du char dansaient, ou plutôt s'enlaçaient comme des couleuvres, dans des poses voluptueuses, toute une théorie de *Naugts-Girls*, bizarrement vêtues, des anneaux d'or aux oreilles et aux narines.

Les brahmines escortaient le char ; un régiment de soldats indigènes fermait la marche. Le canon grondait, les cuivres sonnaient et les décharges de mousqueterie, exécutées en l'honneur du Dieu, crépitaient sans relâche comme un jour de bataille.

Djella et Doorgal, accoudés sur la tenture de velours du balcon, regardaient.

Le rajah se tourna vers la princesse.

— Qu'attendent-ils donc ? — lui demanda-t-il.

— Je ne sais, — répondit Djella, — car le moment est favorable.

Elle achevait à peine de prononcer ces mots lorsqu'un sifflement aigu retentit et domina les tapages de toute nature dont nous avons essayé de donner une idée à nos lecteurs.

Ce sifflement était le premier des deux signaux convenus.

Une sorte de remous se fit dans la foule, à l'entrée de la ruelle où nous avons laissé le lieutenant Midley et l'escorte du prisonnier.

— Regardez, Doorgal, — dit la princesse, — les voici...

En effet, les uniformes rouges débouchaient sur la place, et la marée humaine les enveloppait dans ses flots agités.

— Les cipayes! les cipayes! — murmurait la foule.

La voix de Saugor s'éleva.

— Les cipayes mènent un prisonnier à la forteresse... — dit cette voix.

— C'est un Anglais, — ajouta le fakir.

— Un misérable assassin... — continua Holcar.

— C'est un parricide! — reprit Saugor. — Entendez-vous, c'est un parricide ! A mort l'infâme qui a tué son père !

Un mouvement d'horreur se fit au sein de la multitude ; une immense clameur s'éleva, et dans cette clameur on distinguait ces mots :

— A mort, le parricide ! à mort ! à mort !...

Kazil entendait tout.

— Oh! malheureux sir Georges! — balbutia-t-il.

Et il se mit à se couler comme un serpent du côté de l'escorte.

Pour la vingtième fois depuis une heure la foule se changeait en muraille et rendait impossible le passage des cipayes et du prisonnier.

— Place! — cria le lieutenant Midley, — place! place !

Personne ne bougea et Saugor répéta d'une voix de plus en plus retentissante :

— C'est un assassin ! c'est un parricide ! à mort !

— A mort ! — reprit la foule.

Tous les regards étincelaient, tous les visages étaient farouches, toutes les mains pressaient la garde des poignards.

La situation devenait terrible.

Le lieutenant Midley ne se faisait aucune illusion.

— Sir Georges est perdu... — pensait-il, — mais je réponds de lui, et je me ferai tuer s'il le faut pour le défendre jusqu'au dernier moment !...

Puis, d'un ton impérieux, il commanda :

— Place ! ou malheur à vous !

Une sorte de ricanement sourd et gros de menaces fut la seule réponse qu'il obtint.

Le moment de recourir aux grands moyens était arrivé.

— Soldats, — ordonna le lieutenant, — croisez la baïonnette ! de gré ou de force il faut passer !

Il y eut dans les rangs des cipayes un moment d'hésitation ; cependant l'instinct de la discipline l'emporta, et ils firent le mouvement commandé.

— Siva ! Siva ! — cria Saugor.

— Siva ! — répétèrent à la fois Holcar et le fakir.

C'était le second signal.

Les Indous se précipitèrent sur les soldats en murmurant à leur oreille : *Bowhanie! Bowhanie!*

Le nom de la déesse, ainsi prononcé, produisit à l'instant son effet.

Les cipayes, sans faire un simulacre de résistance, remirent l'arme au bras et se débandèrent, abandonnant aux fureurs de la foule le prisonnier qu'ils étaient chargés d'escorter.

— Ah ! les lâches ! les misérables lâches ! — balbutia Midley, d'une voix presque éteinte par la fureur.

Et, l'épée à la main, il se jeta devant Georges Malcolm, pour le défendre jusqu'à la mort ainsi qu'il se l'était juré à lui-même...

Mais que pouvait un homme contre une multitude ? Son épée, brisée d'un coup de bâton, lui échappa ; il fut saisi par-derrière, soulevé passé de main en main et emporté bien loin, sans qu'il lui fût possible de se débattre.

— Allons, — se dit Georges tout bas, — je vais rejoindre là-haut mon père ! je ne l'ai pas vengé, mais il faudra bien qu'il me pardonne.

Puis, tout haut, il ajouta :

— Mourir ainsi, sans même se défendre, c'est horrible ! Une arme ! je veux une arme ! Ah ! qui va donc me donner une arme ?

— Moi, — répondit tout bas une voix bien connue, et Kazil, se dressant à côté de lui, lui tendit un poignard.

— Merci, enfant ! merci ! — cria Georges en saisissant l'arme, — au moins je ne mourrai pas seul !

Kazil reprit :

— La lutte est impossible ! Vous auriez beau tuer jusqu'au soir, vous seriez toujours vaincu ! le Gange est là !... fuyez.

— A mort! à mort! — répéta la foule, en se rapprochant de plus en plus de notre héros.

— Ah! bandits! — répliqua-t-il en brandissant son poignard, — bandits! vous ne m'aurez pas vivant!... je vous forcerai bien à reculer! et, tenez, vous lâchez pied déjà! vous avez peur!

En effet, tout en redoublant leurs clameurs, les Indous avaient reculé devant ce poignard menaçant dans cette main terrible.

Une profonde angoisse s'empara de la princesse Djella qui regardait, haletante, ce spectacle, et qui, tout admirant malgré elle l'héroïsme de Georges Malcolm, sentait grandir encore sa haine à la pensée que cet homme avait dédaigné son amour et refusé sa main!

— Va-t-il nous échapper? — demanda-t-elle à Doorgal.

— Allons donc! est-ce que c'est possible? — répondit le rajah en prenant à sa ceinture un long pistolet à crosse de corail incrustée d'argent et en en faisant jouer la batterie.

Mais déjà, sur la place, l'aspect du combat s'était modifié.

Georges avait derrière lui le parapet qui bordait le fleuve, et en face de lui la multitude hurlante.

Le premier rang des agresseurs avait reculé, nous l'avons dit, mais une pression terrible le poussa de nouveau et irrésistiblement en avant. Georges se vit débordé; les Indous le touchaient presque, il sentait déjà sur son visage les souffles brûlants de ces bêtes fauves...

Kazil avait eu raison, il pouvait en tuer deux, en

tuer dix, en tuer vingt peut-être, et il lui faudrait toujours, fatalement, mourir après, écrasé par le nombre.

Or, Georges voulait vivre ! vivre pour la vengeance !

Au lieu de continuer à tenir tête aux assaillants il fit un appel à toute sa souplesse, il tendit ses nerfs d'acier, il s'élança sur le parapet du pont, et de là, dominant la foule, il cria d'une voix de tonnerre :

— Suivez-moi si vous l'osez !

Puis, la tête en avant, il bondit dans le fleuve dont les eaux profondes coulaient à vingt pieds au-dessous de lui...

Les Indous poussèrent un hurlement de rage.

Djella toucha le bras de Doorgal.

— Feu ! — lui dit-elle, — tirez donc !

Le rajah pressa la détente.

La détonation se fit entendre au moment où Georges Malcolm allait disparaître dans les eaux du Gange.

— Eh bien ! — demanda la princesse.

Doorgal se tourna vers elle en souriant.

— Je ne manque jamais une hirondelle au vol ! — lui dit-il, — soyez tranquille, princesse, il est mort !

Il ajouta tout bas :

— Je n'ai plus de rival auprès de Mary Burtell.

— Je suis vengé de Georges Malcolm ! — pensa Djella, — mais ce n'est pas tout ! à celle qui m'a pris son cœur, maintenant ! à Mary Burtell !

A la même minute, à la même seconde, l'image

de l'innocente enfant traversait la pensées de ces deux êtres sinistres dont l'un allait la poursuivre de son amour, et l'autre de sa haine.

Que deviendrait cet ange entre ces deux démons ?...

Stop, nous le savons, süivait depuis le palais de la présidence le détachement de cipayes emmenant son maître à la forteresse.

A diverses reprises les flux et les reflux de la foule l'éloignèrent de l'escorte, qu'il ne parvint point à rejoindre...

Il arrivait sur la place à son tour, au moment précis ou Georges Malcolm, debout sur le parapet qu'il venait d'escalader, défiait les assassins de le suivre...

Il entendit le coup de feu tiré par le rajah. Il se dit que le crime était accompli ; il tomba à genoux, en élevant vers le ciel ses deux mains jointes, et il balbutia :

— Mon maître est mort ! mon maître est mort !

Une main lui toucha l'épaule, c'était celle de Kazil.

— Relevez-vous ! — lui dit l'enfant tout bas, — si l'on vous reconnaît pour le valet de sir Georges, vous êtes perdu !

Stop ne se le fit pas répéter deux fois et se dressa comme s'il était mû par un ressort.

— Hélas ! — murmura-t-il, — c'est bien assez qu'ils aient assassiné mon maître, mon cher maître, sans qu'ils me tuent aussi, les brigands !

— Tenez, — reprit Kazil, — voilà sir Edward et le médecin français qui cherchent à percer la

foule... ils arrivent sur la place et ne savent rien encore... allez les rejoindre et apprenez-leur ce qui vient de se passer.

— Ne m'accompagnez-vous pas, petit Indou? bon petit Indou? — demanda Stop.

— Non... Ceux qui peut-être ont tué sir Georges, vont attaquer ceux qu'il aimait... Je tâcherai de les défendre... et, pour les défendre, il faut que je sache... il faut que j'épie...

Kazil n'ajouta rien à ces paroles énigmatiques. Il quitta Stop et se dirigea du côté du palais de la princesse.

Djella et Doorgal n'étaient plus sur le balcon.

Le canon grondait toujours au loin, les fanfares retentissaient, et le cortège de Jagarnath continuait à travers la ville sa promenade triomphale.

XIII

UNE VISITE INATTENDUE

Deux heures environ après les événements que nous venons de raconter, voici ce qui se passait dans le bengalow de sir John Malcolm, dont nous avons, plus d'une fois déjà, fait franchir le seuil à nos lecteurs.

Miss Mary et miss Héva, les pupilles du civilian, étaient seules au premier étage, dans une vaste pièce servant de salon et dont les larges fenêtres ouvertes prenaient jour sur la vérandah et sur le jardin.

Les deux sœurs, vêtues de blanc l'une comme l'autre, avaient devant elles, sur une petite table, une pièce d'étoffe noire dans laquelle elles se taillaient des vêtements de deuil, mais leur besogne ne marchait qu'avec lenteur, car il leur fallait s'interrompre à chaque instant pour essuyer leurs yeux rougis d'où s'échappaient de grosses larmes.

Elles restaient silencieuses.

Leurs cœurs gonflés par le chagrin se compre-

naient sans qu'il fût besoin entre elles d'un échange de paroles.

Héva, que les sanglots suffoquaient, quitta son ouvrage tout à coup, se leva, s'approcha de la fenêtre, et tint ses yeux fixés sur les masses verdoyantes qu'elle regardait sans les voir.

— Eh bien ! ma sœur? — demanda Mary au bout de quelques minutes, pendant lesquelles elle avait respecté la rêveuse mélancolie d'Héva.

La jeune fille tressaillit, comme quelqu'un qu'on éveille en sursaut et se retourna.

— Que veux-tu, chère Mary ? — demanda-t-elle.

— Ne vois-tu rien venir?

Héva abaissa ses regards vers l'allée sinueuse, qui, à travers des pelouses vertes et des bosquets en fleurs, conduisait à la porte d'entrée du jardin.

— Rien encore, — répondit-elle ensuite, en revenant prendre sa place à côté de sa sœur.

— Et la nuit approche ! — murmura Mary avec une expression d'angoisse... — Ah ! cette absence prolongée m'inquiète !

— Que crains-tu donc?

— Ce que je crains, je ne le sais pas, mais j'ai peur.

— Sir Edward et sir Georges sont ensemble, et M. Anatole Dieudonné, le médecin français, les accompagne, aucun péril ne les menace donc; d'ailleurs, tu le sais, ils étaient attendus chez le gouverneur.

— Sans doute, je le sais... Mais il ne me paraît point naturel que lord Singleton les garde si long-

temps. — Pourquoi donc ne reviennent-ils pas? Pourquoi nous laissent-ils sans nouvelles?

— Peut-être a-t-on découvert la trace des assassins, — fit Héva.

— Que Dieu le veuille! — s'écria Mary en levant vers le ciel ses beaux yeux et ses mains jointes.

Héva reprit :

— S'il en est ainsi, on poursuit sans doute l'enquête, et dans ce cas la présence de sir Georges et de sir Edward chez lè gouverneur est sans doute indispensable... Tu vois donc bien que leur absence n'a rien qui doive nous inquiéter.

Mary appuya sur sa poitrine la tête charmante de sa sœur et lui embrassa les cheveux à plusieurs reprises.

— Chère sœur, — murmura-t-elle ensuite, — tu veux me rassurer...

— Tu te trompes...

— Mais tu n'y parviens point, et je vois bien que ton inquiétude est aussi grande que la mienne.

— Je te jure...

— A quoi bon jurer? — interrompit Mary. — Est-ce que je ne lis pas dans ton âme? Ta pâleur te trahit, d'ailleurs! Et, tiens, voilà tes larmes qui coulent! Je te dis que, comme moi, tu souffres, et que comme moi tu trembles. — Réponds à ta sœur, chère Héva bien-aimée. Ne cherche pas à m'abuser, car tu n'en viendrais point à bout. Dis-moi tout...

Ainsi mise en demeure de répondre, la jeune fille n'essaya plus de cacher ses larmes et ses terreurs.

A son tour elle pressa Mary dans ses bras, en balbutiant :

— Eh bien! oui, c'est vrai... je souffre... je tremble... j'ai des pressentiments funestes.

— Tu vois bien, — s'écria Mary. — Comme moi! comme moi! Tu redoutes, n'est-ce-pas, que la fatalité, qui dans ce moment nous accable, ne s'abatte sur eux et ne les frappe?

— Oui, c'est cela que je crains... c'est bien cela.

— Et tu as raison de craindre. Il me semble que nous ne sommes point à bout de souffrances. Il me semble que l'assassinat de notre tuteur, cet homme excellent que nous aimions comme un père, doit entraîner pour nous des conséquences terribles! Il me semble enfin qu'un nouveau malheur nous menace, et qu'il va fondre sur nous à l'improviste et nous écraser.

Héva, au comble de l'épouvante, balbutia :

— Mais alors nous sommes perdues!

— Dieu peut nous défendre s'il le veut! il peut nous sauver! oh ma sœur! mà sœur! prions-le et qu'il nous protège!

Héva répéta :

— Prions, ma sœur.

Et ces deux âmes pures, et ces deux voix jumelles, s'unirent en une invocation qui dut monter vers le ciel.

Mais les desseins de Dieu sont immuables, ses volontés sont impénétrables, et les voix des anges mêmes ne sont pas toujours écoutées.

On frappa doucement à la porte.

Les jeunes filles s'étaient agenouillées, elles tres-

saillirent et se levèrent aussitôt, et Mary demanda :

— Qui frappe ?

— C'est moi, miss, — répondit une voix presque enfantine, — c'est moi, Scindia.

— Entre, mon enfant.

La porte s'ouvrit, et Scindia parut. C'était une charmante petite Indoue de quatorze à quinze ans, aux traits réguliers, aux cheveux magnifiques, aux grands yeux noirs étincelant dans un visage parfaitement ovale et d'une belle couleur dorée. Rien ne se pouvait imaginer de plus gracieux et de plus mignon que cette jolie créature qui servait de femme de chambre aux jeunes filles.

Pendant la dernière partie de l'entretien des deux sœurs, le jour avait baissé rapidement, et, comme il arrive aux grandes Indes, le passage de la lumière à l'obscurité s'était fait presque sans transition.

Scindia portait deux flambeaux d'argent qu'elle plaça sur un meuble ; les bougies de ces flambeaux étaient allumées.

— Maitresses ? — dit-elle, quand elle se fut acquittée de cette besogne.

— Qu'y a-t-il, mon enfant ? — demanda Mary dont la présence de la petite Indoue avait momentanément calmé l'effroi et dissipé les sombres pressentiments.

Scindia répondit vivement, dans son langage bizarre et incorrect qui ressemblait beaucoup à celui des nègres :

— Palanquin tout doré, en bas, devant la porte, reluisant ! reluisant ! superbe !

— Il y a un palanquin devant la porte? — s'écria Mary très surprise.

— Oui... oui... oui!

— Et dans ce palanquin?

— Belle dame... belle robe... belle! belle! belle!

— Quelle est cette dame?

— Connais pas... demandé nom... pas voulu dire.

— Mais son visage?

— Caché, grand voile!...

— Que désire cette dame?

— Veut voir maîtresses.

— Nous! — s'écrièrent à la fois les deux jeunes filles.

— Oui, bien expliqué... miss Mary... miss Héva.

— Nous ne pouvons recevoir personne, — dit Mary.

— Moï bien savoir, — fit Scindia, — moi répondu : Maîtresses sorties!

— Eh bien?

— Belle dame a dit qu'elle voulait voir tout de même, et qu'il fallait absolument.

— La visite d'une inconnue, dans cette maison en deuil, — murmura Mary, — c'est étrange!

— Ce sont peut-être des nouvelles qu'elle nous apporte, — hasarda timidement Héva.

— Des nouvelles de qui?

— De Georges et d'Edward.

— Tu as raison, ma sœur, tu dois avoir raison. Quel autre motif pourrait en effet amener ici cette inconnue?

— Nous allons la recevoir, n'est-ce pas?

— Oui, oui.

Et Mary, s'adressant à Scindia, ajouta :

— Mon enfant, fais monter cette dame.

— Tout de suite ! vite ! vite ! — répondit la petite Indoue en s'élançant hors de la chambre.

— Pourvu qu'elle ne soit point un messager de mauvaises nouvelles, cette femme ! — dit Héva presque à voix basse, mais assez haut cependant pour être entendue de Mary.

— D'où te vient cette crainte?

— Je l'ignore, mais voici que mes angoisses redoublent.

— A quoi bon t'alarmer ainsi d'avance? attendons ! Nous allons savoir.

La porte se rouvrit et Scindia introduisit une femme richement vêtue, dont un grand voile de dentelle noire, jeté sur la tête selon la mode espagnole, cachait absolument les traits. A travers le tissu serré de ce voile on entrevoyait seulement les yeux qui brillaient comme des diamants.

L'inconnue franchit le seuil, traversa lentement une partie du salon et s'arrêta à quelques pas des deux jeunes filles, qu'elle salua avec grâce.

Mary fit signe à Scindia de se retirer, puis s'adressant à la visiteuse, elle lui dit :

— Vous avez insisté pour arriver jusqu'à nous, madame, et cependant vous n'ignorez pas, vous ne pouvez pas ignorer, qu'une grande douleur, un deuil récent, nous font une loi de la solitude. Votre démarche doit avoir un motif sérieux. Permettez-moi de vous demander d'abord...

La jeune fille s'interrompit.

— Qui je suis, n'est-ce pas, miss Mary? — acheva la nouvelle venue.

— Oui, madame.

— Vous allez le savoir.

En prononçant ces mots, elle releva son voile.

Les jeunes filles regardèrent son visage et, pendant une seconde, elles se crurent le jouet d'un rêve, d'une illusion.

— Oui, — reprit la visiteuse avec un sourire doux et triste ; — oui, c'est moi, c'est bien moi !

— La princesse Djella ! — s'écria Mary avec stupeur.

Héva, presque avec épouvante, ajouta :

— La princesse ! dans notre maison !

Et il semblait à la pauvre enfant que ses plus sombres pressentiments allaient à se réaliser.

Djella, pendant quelques secondes, contempla successivement les deux orphelines sans prononcer une parole ; — l'expression du plus vif, du plus affectueux intérêt se peignait dans ses regards. On eût dit une sœur aînée qui retrouve ses jeunes sœurs dont elle était séparée depuis longtemps, et qui sent, en les revoyant, son cœur se fondre et déborder de tendresse.

Enfin, elle rompit le silence.

XIV

UNE GRANDE COMÉDIENNE

— Pauvres chères enfants, — dit la princesse d'une voix qui paraissait profondément émue, — ma présence vous étonne, n'est-ce pas?... elle vous effraye peut-être...

— Madame, — balbutia Mary avec le plus grand trouble, — madame... — répéta-t-elle ; mais elle ne put continuer ; l'émotion la paralysait de façon à lui rendre impossible de rassembler et d'exprimer ses idées.

Quant à Héva, son anéantissement moral était peut-être plus complet encore.

Djella saisit les mains de Mary et les serra vivement dans les siennes, puis, feignant de ne point s'apercevoir que la jeune fille frissonnait sous cette pression à laquelle elle n'osait se soustraire, elle reprit :

— Oh ! chères petites, rassurez-vous ! rassurez-vous bien vite ! Le motif qui m'amène, le motif qui m'a fait insister pour vous voir et violer votre soli-

tude, c'est l'intérêt profond que je ressens pour vous, c'est la vive sympathie que vous m'inspirez toutes deux...

Tandis que la princesse prononçait ces paroles, quelqu'un qui se serait tenu debout à côté de la fenêtre et les yeux attentifs à ce qui se passait dans les ténèbres grandissantes, aurait assisté à un spectacle bizarre et, en apparence, inexplicable.

Une forme frêle, une forme humaine, se glissant parmi les lianes et les plantes grimpantes qui formaient un dôme de verdure à la grande porte du bengalow, avait étreint de ses deux bras l'une des colonnettes servant de support à la vérandah, et, se hissant avec l'agilité d'un mousse, elle avait atteint la plate-forme.

Une fois là, marchant pieds nus afin d'étouffer le bruit de ses pas, elle s'était glissée jusqu'auprès de l'une des fenêtres ouvertes et, se tenant accroupie contre deux grands vases du Japon remplis de fleurs, elle avait murmuré ces mots, avec une profonde satisfaction intérieure :

— D'ici, je verrai tout !... j'entendrai tout !...

Cette forme humaine était Kazil.

Ce qui précède venait de s'accomplir en beaucoup moins de temps que nous n'en avons mis à le raconter.

Revenons à Djella et aux deux jeunes filles.

— Eh ! bien, chères enfants, — demanda la princesse après un instant de silence, et en donnant à sa voix les intonations les plus suaves, les plus musicales, eh bien, — vous ne me répondez pas?...

— Nous sommes reconnaissantes, madame, —

balbutia Mary, — de l'intérêt et de la sympathie que vous voulez bien nous témoigner, mais...

— Mais, — acheva la princesse, — mais votre étonnement reste le même; car vous ne voyez, vous ne pouvez voir en moi qu'une étrangère... Voilà ce que vous pensez, n'est-ce pas?

Mary était sincère avant tout : elle ne savait pas mentir, elle ne savait pas même déguiser sa pensée.

— C'est vrai, madame... — répondit-elle.

Djella poussa un soupir mélodieux.

— Et je suis une amie, pourtant!... — reprit-elle, — oh! oui, une amie bien sincère! C'est mon cœur qui me guide, c'est lui seul que j'écoute! Au moment où le malheur vous frappe, j'ai voulu venir à vous pour vous soutenir, vous consoler, vous protéger...

— Nous avons un protecteur, madame, un protecteur puissant, et il ne nous fera pas défaut.

— Un protecteur? — répéta la princesse, qui donc?

— Le gouverneur de la présidence de Bénarès... notre compatriote, lord Singleton...

— Lord Singleton, — répondit Djella, — je le quitte à l'instant, et c'est lui qui m'envoie...

— Ah! — s'écrièrent les deux jeunes filles, qui se sentirent tout aussitôt calmées et rassurées.

— Oui, chères enfants, — reprit la princesse.

— Alors, — demanda vivement Mary, — vous avez vu sir Georges et sir Edward?

— Sans doute.

— Et vous pouvez nous apprendre d'où vient leur absence prolongée?

— Ils sont auprès de lord Singleton, et de tristes devoirs les y retiendront longtemps encore peut-être.

— Tu entends, ma sœur, tu entends! — dit vivement Héva à Mary, — tu vois que nos inquiétudes étaient folles!

— C'est vrai, — murmura Mary, — les pressentiments sont parfois trompeurs.

Djella poursuivit :

— Je me suis entretenue longtemps de vous, chères enfants, avec notre ami commun, lord Singleton... de vous et de votre isolement qui m'afflige et qui m'inquiète...

— Nous ne sommes point isolées, madame, — répliqua Mary.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que sir Edward et son frère habitent avec nous le bengalow qui appartenait à notre tuteur...

— Eh! je le sais bien, et c'est là justement qu'est le danger...

— De quel danger voulez-vous parlez, madame?

— Lord Singleton, à qui j'ai exposé mes idées à ce sujet, les a parfaitement comprises, et il les approuve...

— Mais nous ne comprenons pas, nous, madame.

— Aussi vais-je m'expliquer de mon mieux. J'ai habité l'Angleterre, sinon bien longtemps du moins assez pour me rendre parfaitement compte de ses mœurs et de ses usages, et je n'ignore point que, dans ce pays de toutes les libertés, les

jeunes filles jouissent d'une indépendance à peu près complète, et que personne ne songe à s'en scandaliser...

— Où voulez-vous en venir, madame? — demanda Mary.

— J'en veux venir à ceci : quelque grande que soit cette indépendance en Angleterre, elle ne va pas, cependant, jusqu'à permettre aux jeunes filles de vivre sous le même toit que des jeunes gens qui ne sont point leurs frères, et cette situation est la vôtre, chères enfants, depuis la mort de votre tuteur John Malcolm... C'est là qu'est le danger et ce danger est très grand, non pour vous, que je sais irréprochables et invulnérables, mais pour votre réputation.

— Notre réputation ! — s'écria la tremblante Héva.

— Nous ne faisons rien de mal, — dit Mary.

— Que pourrait-on nous reprocher? — poursuivit Héva.

— Assurément, rien de vrai! — répliqua la princesse, — mais on pourrait mentir, on pourrait calomnier! Or, l'honneur d'une jeune fille (et par l'honneur j'entends sa réputation) est son trésor le plus précieux! Il faut que ce trésor reste intact, il le faut, pour elle d'abord, et ensuite pour celui qu'elle aime...

— La princesse a raison, ma sœur, — balbutia Héva, — nous n'avions pas pensé à cela...

— C'est vrai, — répondit Mary.

— Mais heureusement j'y ai pensé, moi qui vous aime... — reprit vivement Djella.

— Que faire ? — se demandèrent les deux jeunes filles l'une à l'autre.

Ce fut la princesse qui répondit :

— Ce qu'il faut faire ? oh ! c'est bien simple... il ne s'agit que de vous rendre aux désirs de lord Singleton, votre tuteur légal désormais...

— Mais, ses désirs, nous ne les connaissons pas...

— Il m'a chargée d'en être l'interprète... Lord Singleton vous demande, par ma voix, d'accepter dans mon palais l'asile que je viens vous offrir...

Mary et Héva se sentirent reprises involontairement d'inquiétude et de défiance, et murmurèrent :

— Dans votre palais, madame?

— Oui, chères enfants...

— Mais pourquoi?

— Lord Singleton avait eu la pensée de vous donner l'hospitalité de sa maison, mais il a réfléchi bien vite que la main d'une femme est plus douce pour essuyer les larmes, que sa voix est plus persuasive pour chasser la douleur... Enfin, il n'a pas voulu me priver de la joie que je me promettais à vous recevoir...

— Tant de bontés, madame... — fit Mary

— Vous nous rendez confuses... — ajouta timidement Héva.

— Lorsque je donne mon cœur, je ne le reprends plus ! Vous vous êtes emparées de moi, hier, au bal du gouverneur... Dès le premier instant je suis devenue votre amie, et, comme je voyais bien que ma sympathie n'était point partagée, je me suis juré qu'à force de tendresse je parviendrais à me faire aimer de vous.

Djella réunit dans ses mains les mains d'Héva et de Mary, et elle continua :

— Est-ce que vous ne m'aiderez pas un peu à me tenir parole? — est-ce que vous ne consentirez pas à m'aimer?

La voix de la princesse avait des séductions irrésistibles. Elle avait des regards de sirène et des sourires de jeune mère.

Héva et Mary n'étaient pas de force à lutter plus longtemps contre une comédienne de cette valeur.

Elles sentirent la glace se fondre. Leur défiance s'évanouit. Elles se reprochèrent d'avoir si longtemps douté. Héva répondit, — et cette fois avec une conviction manifeste :

— Oh ! madame, nous comprenons maintenant combien vous êtes bonne!... nous le comprenons, je vous le jure !

— Est-ce être bonne que de vous aimer? Pauvres chers anges, qui donc, après vous avoir vues, ne se sentirait captivé !

Puis, s'adressant à Mary, la princesse ajouta :

— Et vous, miss Mary, commencez-vous à me comprendre? car c'est à vous surtout que j'inspirais crainte et défiance.

— Ce que ma sœur vient de vous dire, madame, — répondit la jeune fille, — je le pense comme elle.

— Est-ce bien vraî, cela?

— Je n'ai jamais menti !

Djella prit Mary dans ses bras, la pressa sur son cœur et l'embrassa avec effusion.

— Oh ! merci! merci ! — s'écria-t-elle, — vous

ne repoussez plus ma tendresse. Vous acceptez mon dévouement! Ah! vous me rendez bien heureuse!

Et, après avoir embrassé Mary, elle couvrit Héva de caresses.

XV

EDWARD

— Ainsi, c'est convenu, — reprit la princesse après un moment de silence pendant lequel elle parut s'abandonner tout entière à son affectueuse émotion, — mon palais de Schahabad sera votre résidence provisoire... et c'est là que sir Georges et sir Edward viendront vous visiter chaque jour.

Tandis que Djella prononçait ces paroles, une des nattes indiennes qui servaient de portières au salon se souleva, — et Edward Malcolm parut sur le seuil.

Il était d'une effrayante pâleur. — A la vue de la princesse il s'arrêta, et l'expression d'une stupeur inouïe se peignit sur son visage.

— Elle ici ! — murmura-t-il, — quelle audace !

Djella reprit :

— Vous voulez bien m'accompagner, n'est-ce pas, chères enfants ?

— L'accompagner ! — répéta tout bas Edward.

— Oui madame, — répondit Mary, — nous le voulons... et nous vous suivrons dès demain.

— Demain, dites-vous? — demanda Djella, — pourquoi donc remettre à demain?

— Ah! — se dit Eward à lui-même, — je comprends! je comprends!

— Pourquoi ne pas partir aujourd'hui, à l'instant même? — poursuivit la princesse. — Pourquoi passer encore une nuit tout entière dans cette situation fâcheuse et compromettante dont il importe de sortir au plus vite? Ma litière est en bas... elle nous attend... venez.

— Mais, c'est impossible, madame, — balbutia Mary.

— Impossible? — répéta la princesse.

— Hélas! oui.

— Pourquoi donc?

— Vous allez le comprendre, madame. Nous ne pouvons quitter cette maison sans avoir prévenu de notre départ sir Georges Malcolm, mon fiancé.

— Et sir Edward Malcolm, le mien, — ajouta Héva.

— Il est prévenu, — dit Edward d'une voix haute et ferme, en quittant l'embrasure de la porte et en s'avançant, la tête haute, le regard sombre, les bras croisés sur la poitrine.

— Lui! — murmura Djella, — il arrive trop tôt! Cinq minutes de plus et je triomphais!

— Héva, Mary, — répéta Edward, — je suis prévenu, et vous ne partirez pas!

Puis, se tournant vers la princesse, il lui dit avec une amertume qu'il ne cherchait en aucune façon à dissimuler :

— En vérité, madame, je ne puis vous comprendre ! — Que veniez-vous faire dans cette maison? — Vous saviez cependant que ces jeunes filles, les pupilles de John Malcolm, les fiancées de Georges et d'Edward, ne pouvaient accepter l'hospitalité de la princesse Djella !

Djella regarda Edward en face, et lui demanda :

— Pourquoi donc?

— En effet, Edward, pourquoi? — s'écrièrent à la fois les deux orphelines.

— Puisqu'il nous est impossible de rester dans cette demeure, seules auprès de vous, — ajouta Mary, — pourquoi nous défendre d'accepter l'offre si généreuse de madame? Pourquoi répondre à sa bienveillance par un refus qui est presque un outrage?

— Vous voulez le savoir?

— Oui...

— Ces jeunes filles le veulent, — ajouta la princesse, — et moi, sir Edward, je l'exige.

— Eh bien, soit, je vais parler et madame me comprendra ! — Entre la princesse Djella, l'amie du rajah Doorgal-Sahib, et les pupilles de John Malcolm, il ne peut y avoir rien de commun ! L'offre de madame est un piège tendu dans je ne sais quel but infâme ! mais, ce piège, je le déjoue, et, au nom de mon frère aîné, Georges Malcolm, le seul maître ici désormais, j'ordonne à la princesse Djella de quitter cette demeure !

Héva et Mary se cachèrent dans les bras l'une de l'autre.

La princesse fit deux pas vers Edward, et atta-

chant sur lui un regard dans lequel éclataient tous les instincts farouches du vieux sang des Tamerlides, elle lui dit :

— Ainsi vous me chassez?

Edward, sans répondre, s'inclina.

L'expression du visage de Djella changea brusquement. Le calme remplaça, sans transition, la rage.

Elle sourit aux deux orphelines et au jeune Anglais, puis elle se dirigea lentement vers la porte, en ramenant autour de sa tête, avec une coquetterie gracieuse, les plis de son long voile.

Au moment d'atteindre cette porte elle se retourna, et d'une voix très douce elle murmura :

— Mary, Héva, Edward, je ne vous dis pas : *adieu...* je vous dis : *au revoir...* car nous nous reverrons.

Et elle sortit.

A cet instant précis Kazil, témoin muet et invisible des scènes que nous venons de reproduire, disparut de la vérandah.

Une minute de morne silence suivit la sortie de la princesse.

Ce fut Mary qui rompit ce silence en s'écriant :

— Edward... Edward... qu'avez-vous fait?

— Mon devoir, — répondit le jeune homme.

— Quelle action infâme a donc commis cette femme pour que vous la chassiez ainsi?

— Cette femme est notre ennemie à tous ! notre ennemie irréconciliable, acharnée, sans pitié ! elle ne voulait s'emparer de vous que pour vous perdre !

— Pourquoi l'accusez-vous?

— Parce qu'il y a quelques heures, en présence de lord Singleton, elle avait l'audace infernale (tout en paraissant le défendre) de faire accuser mon frère Georges, par le rajah Doorgal-Sahib, de l'assassinat de notre père!

— Ah! c'est horrible! — dirent à la fois Héva et Mary.

— Oui, bien horrible! bien monstrueux!

— Mais sir Georges s'est défendu de ce crime impossible, n'est-ce pas? — demanda Mary vivement. — Il s'est justifié?...

— Lord Singleton avait la certitude de l'innocence de mon frère, — répondit Edward; — il nous a retenus, le docteur Dieudonné et moi, afin de nous en donner l'assurance positive. — Pour opposer la ruse à la ruse, et pour déjouer mieux les complots de nos ennemi en paraissant en être la dupe, il a ordonné l'arrestation de Georges et l'a fait conduire, sous escorte, à la forteresse.

Mary était pâle; elle devint livide et parut au moment de perdre connaissance.

— Sir Georges... prisonnier... — balbutia-t-elle.

— Il ne l'est plus.

— Comment?

— En traversant la grande place de Bénarès, couverte d'une foule immense à cause de la fête du dieu Jagarnath, l'escorte des cipayes a été enveloppée et désarmée par une populace qui obéissait évidemment à un mot d'ordre, et qui hurlait : « Mort à l'Anglais! Mort au parricide! »

— Les misérables! — s'écria Héva.

— Ces hommes, ces infâmes, en voulaient à Georges, et à Georges seul? — demanda Mary avec une angoisse indicible. — On leur avait payé sa mort! Comment ne l'ont-ils pas égorgé?

— Mon frère a pu fuir au milieu des poignards levés sur lui.

— Le ciel en soit béni! Mais fuir, où? comment?

— Cette scène sauvage se passait sur le pont du Gange, Georges a franchi le parapet et s'est précipité dans le fleuve, où pas un de ses lâches agresseurs n'a eu le courage de le suivre.

Mary avait à peine entendu ces mots qu'elle se mit à trembler de tous ses membres. Un invincible effroi la dominait.

— Le Gange... — balbutia-t-elle d'une voix à peine distincte, — le fleuve qui charrie des cadavres!... grand Dieu!!... mais, alors... alors... il est perdu!

— Je n'en crois rien, — répondit Edward.

— Songez-y donc, le Gange ne rend jamais sa proie!

— Mon frère est un nageur habile, infatigable... en mer il défie la tempête et joue avec les vagues. Son âme est inaccessible à la crainte, ses nerfs et ses muscles sont d'acier! J'ai foi dans son courage et dans sa force! J'ai foi en Dieu surtout, qui ne frapperait pas ainsi le fils après le père! Nous reverrons Georges, j'en suis sûr!

— Que Dieu vous entende! — répliqua Mary, — mais il fallait essayer de le rejoindre... il fallait explorer les rives du fleuve.

— Stop et le docteur Dieudonné le font en ce moment.

— Il fallait les suivre.

— Je voulais le faire. J'avais même commencé cette recherche avec eux, mais un inexplicable pressentiment me rappelait ici. Je sentais qu'un danger planait sur vous, et vous voyez bien que je ne me trompais pas, puisque la princesse Djella vous tendait un piège et que, sans moi, vous alliez y tomber.

— Eh! — s'écria Mary, — il fallait nous abandonner et ne penser qu'à lui !

— Je connais bien mon frère, il vous aime et, si j'avais fait ce que vous dites, il ne me l'aurait point pardonné ! D'ailleurs je ne pouvais rien pour lui, tandis qu'ici, pour vous sauver, je suis arrivé à temps !

Mary se laissa tomber à genoux et, joignant les mains, balbutia :

— Mon Dieu, Seigneur mon Dieu, voyez mes larmes, écoutez ma voix, et dans votre justice et votre bonté protégez Georges Malcolm !

La jeune fille achevait à peine cette touchante invocation lorsque la porte s'ouvrit, et Scindia, la petite camériste indoue que nous connaissons, se précipita dons le salon en s'écriant :

— Maîtresses... maîtresses... le docteur... le docteur français... et Massa Stop... ils viennent... ils montent... sur mes talons... sur mes talons.

— Que vont-ils nous apprendre? — murmura Edward, — est-ce un nouveau deuil qu'ils apportent?

Mary resta silencieuse, mais le tremblement qui depuis quelques minutes agitait ses membres redoubla.

Dieudonné entra, suivi de Stop.

Tous les deux avaient la tête basse, et leur physionomie n'était rien moins que rassurante.

— Nous voici, — dit le médecin français.

Edward courut à lui.

— Parlez, docteur, parlez vite!

— Sir Georges? — fit Héva.

— Que savez-vous ? —demanda Mary.

Dieudonné secoua tristement la tête.

— Rien, hélas! Nous ne savons rien, — murmura-t-il.

— Rien absolument ! — appuya Stop.

Un frémissement des auditeurs accueillit cette désolante réponse.

— Oh! mon maître! — s'écria Stop lamentablement, en essuyant ses yeux humides, — mon pauvre maître! Ah! je le savais bien, moi, que ces Indes maudites ne nous porteraient pas bonheur!...

— Ainsi, vous n'avez rien découvert ? — demanda Edward d'une voix sourde.

Dieudonné répondit :

— Le Gange a gardé son secret. Le corps de sir Georges n'a point reparu.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! — fit Mary en se tordant les mains avec désespoir.

Héva prit Mary dans ses bras et s'efforça de sécher ses pleurs avec ses lèvres, en lui disant à vingt reprises :

— Ma sœur, ma chère sœur, calme-toi, tout

n'est pas encore désespéré. Dieu aura peut-être pitié de nous.

Mary fit un geste qui signifiait clairement :

— Non, oh ! non, je n'ai plus d'espoir !

Edward, s'adressant en même temps à Dieudonné et à Stop, reprit ses questions.

— Ne vous êtes-vous point lassés trop vite?

— Nous n'avons cessé nos recherches, — répondit le docteur, — que lorsque les ténèbres sont venues nous empêcher de les continuer.

— Avez-vous questionné les bateliers?

— Ah ! je le crois bien ! — s'écria Stop. — Nous n'en laissions passer aucun sans commencer aussitôt une petite enquête. Ils ont répondu tous qu'ils n'avaient rien vu, rien du tout.

— Stop, — dit vivement Mary, — vous êtes dévoué à votre maître, n'est-ce pas?

— Il me semble que je l'ai bien prouvé, miss, en accompagnant sir John dans cet affreux pays.

— Avez-vous la conscience de n'avoir rien négligé?

— Tout ce qu'il était possible de faire, miss, nous l'avons fait, foi de brave garçon et de bon Anglais.

— Les huttes de pêcheurs qui bordent le fleuve, les avez-vous visitées?

— Oui, miss, depuis la première jusqu'à la dernière.

— Nous avons parcouru un espace de plus de quatre mille le long du fleuve, — dit Dieudonné à son tour, — et il n'est pas une cabane, pas un buisson, pas une touffe de hautes herbes que nous n'ayons exploré vainement.

— Mais alors, — s'écria Edward, que l'espoir commençait à abandonner et que surexcitait la douleur, — mais alors Dieu est contre nous ; le malheur nous frappe sans relâche et sans pitié. Hier, c'était le père, aujourd'hui c'est le fils ! autour de nous tout s'anéantit ! tout s'écroule ! mon frère est mort !

Tous les auditeurs d'Edward répétèrent sourdement ce mot sinistre :

— Mort !

— Non, vivant ! — répondit une voix sonore derrière la natte indienne, qui se souleva et laissa voir un homme au visage bronzé, revêtu du costume des bateliers du Gange.

XVI

GEORGES

Tous les cœurs se mirent à battre avec violence, tous les regards se tournèrent avidement vers le nouveau venu, et sir Edward, après une seconde d'hésitation, se jeta dans les bras de Georges Malcolm qu'il venait de reconnaître malgré son déguisement, et s'écria :

— Mon frère !

En même temps, il l'embrassait avec effusion, et les jeunes filles, se serrant les mains, murmuraient :

— Que Dieu qui l'a sauvé soit béni !

Stop, au comble de la joie, ou plutôt du délire, riait et pleurait en même temps.

— Ah ! mon maître, mon bon maître ! — disait-il avec un attendrissement comique, — je suis dans la jubilation ! je pleure comme un imbécile, mais c'est de joie, et rien que de joie ! j'ai envie de danser ! Oui, que le diable m'emporte, j'ai envie de danser la gigue.

Et Stop, s'avouant sans doute à lui-même qu'il ne trouverait pas une meilleure occasion de passer son envie, se mit en effet à ébaucher avec beaucoup d'entrain, mais avec une parfaite disgrâce, les figures de la danse nationale de son pays.

Cependant Dieudonné, son lorgnon dans l'œil, s'était approché de Georges Malcolm et l'examinait curieusement sur toutes ses faces, comme un savant a coutume d'étudier un objet rare soumis à ses investigations.

— Mais, oui, en vérité ! — s'écria-t-il tout à coup après ce muet examen, — c'est lui; et j'ajouterai qu'il est plein de vie, du moins en apparence.

— Et non seulement en apparence, mais en réalité, cher docteur, — répliqua notre héros.

— En êtes-vous bien sûr? — demanda le médecin d'un air d'hésitation si plaisant que, malgré l'extrême gravité de la situation, Georges ne put s'empêcher de sourire.

— Docteur, — répondit-il, — j'ai tout lieu de le croire.

— Permettez...

— Quoi?

— J'ai l'habitude de ne m'en rapporter qu'à moi-même, et je dois ajouter que je m'en trouve à merveille. Je vais vous dire ce que vous devez penser de vous. Donnez-moi votre bras.

— Le voici, docteur.

Dieudonné appuya deux des doigts de sa main droite sur le poignet de Georges, tandis que de la main gauche il tirait sa montre de son gousset, et,

les yeux fixés sur le cadran, comptait les pulsations.

— Eh bien, docteur, — demanda Georges en souriant encore, — qu'en pensez-vous ?

— Évidemment le sujet existe, — dit le médecin comme s'il se fût parlé à lui-même ; — quatre-vingt-seize pulsations à la minute !

— Oh ! — s'écria notre héros, — le pouls est bon ! il bat un peu fort peut-être, comme mon cœur, mais c'est la joie de vous revoir tous qui les agite ainsi.

Puis, changeant brusquement de ton :

— Vous n'avez pas douté de moi, n'est-ce pas? — demanda-t-il.

— Frère, — répondit Edward, — ce n'est point sérieusement, j'espère, que tu nous fais cette question ?

— Douter de vous, par exemple ! — ajouta Dieudonné, — j'aurais plutôt douté de moi-même !

— Oh ! mes amis, merci !

— Sir Georges, — balbutia Mary, — qui donc aurait osé prétendre que vous étiez un assassin ?

— Ceux qui l'ont inventé, miss Mary.

— Les infâmes !

— Et ceux-là, — continua Georges, — et ceux-là tiennent bien à ma mort, car sans un enfant qui portait un faux témoignage contre moi quelques minutes auparavant, et qui pourtant m'est venu en aide, vous ne m'auriez jamais revu.

— Un enfant, frère? tu as dit un enfant? — demanda Edward ; — c'est Kazil, n'est-ce pas?

— Oui.

— Qu'a-t-il donc fait?

— Il m'a mis un poignard dans la main, juste au moment où ma situation était désespérée. Grâce à lui, j'ai pu faire reculer les bandits et bondir jusqu'au fleuve. On a fait feu sur moi sans m'atteindre. Si je suis vivant, c'est un miracle.

Pâles toutes deux, presque autant l'une que l'autre, et toutes deux frissonnantes, Mary et Héva écoutaient avidement les paroles de Georges.

— Je me sentais perdu, — continua-t-il. — J'avais donné mon âme à Dieu, et prononcé tout bas le nom de ma fiancée et celui de mon frère... la balle d'un pistolet venait de siffler à mon oreille et d'effleurer mes cheveux. J'atteignis le fleuve; je plongeai sous les eaux qui se refermèrent au-dessus de ma tête comme un linceul humide et transparent! J'ai sondé les mystères effrayants du Gange, et je me demande comment, au moment où je vous parle, mes cheveux n'ont pas blanchi de terreur.

— Au nom du ciel, — demanda vivement Edward, — quelle horrible rencontre as-tu faite dans l'abîme?

— Des caïmans, des alligators sans doute? — hasarda le médecin français.

— Des caïmans, — répéta Georges. — Ah! docteur, si ce n'avait été que cela, je ne parlerais point comme je viens de le faire. D'ailleurs n'avais-je pas mon poignard pour me défendre contre ces monstres? Non, non, écoutez-moi, et vous allez comprendre et vous allez pâlir, et vous sentirez le frisson de l'angoisse et de la terreur passer dans vos cheveux.

Georges n'avait rien dit encore, et déjà ses auditeurs étaient haletants.

Il reprit :

— La violence de mon élan, la force de projection, la vitesse acquise et le poids de mon corps m'avaient fait descendre jusque dans les plus extrêmes profondeurs du fleuve. Mes talons touchèrent la vase ; au-dessus de ma tête, une puissante colonne d'eau me séparait de l'air libre. La lumière du ciel arrivait jusqu'à moi, vague, voilée, verdâtre comme à travers une immense épaisseur de verre dépoli.

» Je suis un vigoureux plongeur et je possède la faculté rare de me maintenir sous l'eau aussi longtemps que les pêcheurs de perles et les pêcheurs de corail.

» Mes yeux s'accoutumèrent bien vite à cette clarté bizarre et presque fantastique qui rayonnait dans le milieu où j'avais pénétré. Je levai la tête et je vis, avec une inexprimable horreur, que je me trouvais au point central d'une hideuse assemblée de spectres.

— Des spectres ! — répétèrent Mary et Héva d'une voix tremblante.

— Oui, — répondit Georges Malcolm. — De toutes parts, autour de moi, surgissaient des fantômes livides ; ils se levaient lentement de la vase où ils étaient couchés ; ils me semblaient fixer sur moi les orbites caves de leurs crânes dépouillés; ils étendaient vers moi leurs bras raidis dont la chair flottante se détachait comme la frange d'un haillon sous l'effort du courant. Ils m'entouraient, ils me pressaient, ils s'attachaient à moi.

Georges s'interrompit pendant une seconde, mais personne ne l'interrogea.

Ses auditeurs ne respiraient plus.

— Plus d'une fois déjà, -- reprit le jeune homme, — j'ai contemplé la mort face à face, et je puis le dire sans vain orgueil comme sans fausse modestie, pas un de mes nerfs n'a tressailli.

» Eh! bien, au milieu de ces fantômes, pour la première fois depuis que j'existe, j'ai eu peur !

» J'ai senti mon sang se glacer, mes forces défaillir; mon cœur contracté m'étouffait, j'allais mourir. Mais il fallait vivre pour vous et pour la vengeance.

» Je songeai à mon père assassiné lâchement; j'invoquai de nouveau celui qui tient la vie humaine dans sa main; je fis un appel à tout mon courage, et d'un élan suprême je rompis la chaîne des cadavres charriés par le fleuve sacré !

— Ah ! — s'écrièrent à la fois Héva et Mary, — c'est effroyable!

— Fleuve maudit! — murmura Stop, — rivière malsaine qui sert de charnier! Parlez-moi de la Tamise, à la bonne heure ! Elle sent mauvais, je ne dis pas non ; mais on peut s'y noyer à son aise sans rencontrer personne au fond.

— Continue, frère ! — fit Edward. — Continue, je t'en prie et nous t'en prions tous.

Georges se rendit à l'instant même à cette prière.

— Je nageai longtemps entre deux eaux, — dit-il. — Quand la respiration me manquait, je revenais à la surface pour reprendre haleine, et je me laissais alors flotter sur le dos, en cachant mon visage sous

quelque large feuille de lotus ou de nénufar. Lorsque j'avais largement respiré, je plongeais de nouveau, et de nouveau le courant m'emportait.

» J'allai ainsi presque jusqu'à la chute du jour. L'épuisement arrivait ; mes membres engourdis refusaient de me servir plus longtemps. Je gagnai la rive. Dans un canot amarré près d'une cabane de pêcheur, je trouvai des vêtements de batelier; je les pris en laissant à la place deux pièces d'or, quatre fois plus qu'ils ne valaient. Je frottai mon visage et mes mains avec un peu de limon du Gange, afin de leur donner cette teinte brune qui me fait ressembler à un Indou, et je pris le chemin de Bénarès.

» J'étais hors de péril, pour aujourd'hui du moins.

— Oh ! mon frère ! mon frère, — s'écria Edward, — que Dieu qui t'a sauvé soit béni !

Mary garda le silence; mais nous prenons sur nous d'affirmer qu'elle s'associait du plus profond de son cœur à cette action de grâce.

— Et maintenant, — demanda Dieudonné, — maintenant, sir Georges, qu'allez-vous faire?

— Je vais laisser le bruit de ma mort se répandre et s'accréditer, — répondit l'Anglais. — J'abandonne cette maison...

Mary fit un mouvement d'effroi, et, toute frémissante, tendit vers son fiancé ses deux mains jointes.

— Eh quoi ! — balbutia-t-elle, — vous allez nous quitter?

— Il le faut, chère enfant.

— Mais pourquoi?

— Vous allez comprendre. Si je suis revenu, c'était pour vous rassurer tous et pour prendre de l'or et des armes. Maintenant je vais disparaître. Mon salut dépend de votre silence. Pleurez-moi comme si j'étais mort, et pleurez-moi bien haut. Vous serez espionnés, qu'on soit dupe de vos larmes... Georges Malcolm n'existe plus, et c'est un étranger, un inconnu, un aventurier, qui va fouiller les mystères de l'Inde, jusqu'à ce qu'il ait traqué, au fond des ténèbres où ils se cachent, les assassins de sir John Malcolm !

— Sois sans crainte, mon frère, — dit Edward, — nous obéirons religieusement à tes volontés. Personne ici ne t'aura vu.

Dieudonné ajouta :

— Nous ferons promettre une grosse récompense à quiconque nous donnera de vos nouvelles.

— Nous ne prononcerons votre nom que dans nos prières, — murmura Mary.

Et elle ajouta tout bas :

— Seulement nous prierons sans cesse.

XVII

OU KAZIL REPARAIT

Tandis que s'échangeaient ces paroles, Stop semblait en proie à une agitation extraordinaire, il pâlissait et rougissait tour à tour; il se tenait tantot sur un pied, tantôt sur l'autre, comme un héron embarrassé. Enfin, il offrait les symptômes les plus manifestes d'un désarroi d'esprit complet, et d'un violent combat intérieur.

Les luttes les plus acharnées sont les plus courtes. Stop nous en fournit une preuve nouvelle.

Il prit son parti tout à coup et s'écria :

— Eh bien! moi aussi je veux disparaître de la multitude des vivants! je veux partager l'expédition de mon maître! je me *ferai une tête*, comme disent les acteurs; je m'habillerai n'importe comment, fût-ce en Indou (et Dieu sait cependant combien je les déteste, ces gredins-là), enfin je me rendrai méconnaissable; je deviendrai laid, s'il le faut (ce qui me sera bien difficile), mais je suivrai sir Georges, je le suivrai partout.

— Me suivre! — répliqua notre héros, — tu n'y penses pas!

— J'y pense, au contraire, Votre Honneur, j'y pense beaucoup, je ne fais qu'y penser!

— Tu ne songes donc pas qu'il s'agit de mener, pendant un temps qui peut être long, une existence bizarre et aventureuse?

— Tant mieux, Votre Honneur!

— Les dangers se rencontreront à chaque instant.

— Je me moque pas mal du danger.

— Ah çà! mais tu es donc devenu brave, maître Stop?

— Je ne sais pas si je suis brave, mais je sais bien que je passerais sans hésiter à travers l'eau et à travers le feu pour suivre Votre Honneur.

— Bref, tu le veux absolument, mon brave Stop?

— Oh! oui, Votre Honneur, absolument!

— Puisqu'il en est ainsi, — répondit Georges en serrant avec une affection attendrie la main de son valet de chambre, — que ta volonté soit faite! J'y consens! tu me suivras.

— Ah! — s'écria Stop enthousiasmé, — je suis content, bien content, très content!

Et il reprit le cours de la gigue dont nous l'avons vu ébaucher précédemment les premières figures.

— Frère, — demanda Edward, — passeras-tu la nuit ici?

— Non, certes, et pour commencer ma nouvelle existence, je vais profiter des ténèbres qui me favorisent. Je ne crains pas qu'on ait suivi mes traces, puisqu'aucun de mes ennemis ne peut même supposer que je suis vivant; mais, vous le savez aussi

bien que moi, l'obscurité est l'amie de ceux qui se cachent.

— Alors tu vas partir ?

— Oui, aussitôt que j'aurai pris dans ma chambre des revolvers et une bourse bien garnie.

— Nous faudra-t-il rester longtemps sans nouvelles de toi ?

— Je trouverai sans doute un moyen de me mettre en communication avec vous sans compromettre mon secret. Si, pendant quelques jours, rien ne vous arrive, ne vous dites pas que je suis mort, dites-vous que je cherche. — Mary, chère fiancée, Héva, chère sœur, j'espère, Dieu aidant, vous revoir bientôt !

— Ah ! Georges, Georges, — balbutia Mary, — ne vous avoir retrouvé que pour vous perdre ! c'est affreux !

— La Providence veille ! Nous serons réunis un jour pour ne plus nous quitter, et ce jour est peut-être proche. Maintenant, chères enfants, rentrez dans votre appartement.

— Déjà !

— Il est l'heure de prendre du repos.

— Vous le voulez ?

— Je vous en prie. Aussitôt que mon frère et le docteur auront reçu mes dernières instructions, je m'éloignerai de ce logis.

— Georges, — répondit Mary, — nous vous obéissons, mais notre pensée ne vous quittera pas, nos cœurs battront avec le votre sans cesse, notre âme vous suivra partout. Que Dieu vous garde ! Georges.

— Georges, que Dieu vous garde! — répéta doucement Héva.

— Ah! — s'écria notre héros, — comment ne le ferait-il pas? Ce sont des anges qui le lui demandent! Merci, chères enfants! merci! merci!

Il embrassa sur le front, l'une après l'autre, les deux jeunes filles qui sortirent, et lui-même quitta le salon avec Edward et Dieudonné.

Stop, de son côté, regagna sa chambre, afin d'y faire quelques apprêts qu'il jugeait indispensables au début d'une absence dont la longueur devait être indéterminée.

Un quart d'heure environ s'écoula.

Quelqu'un qui se serait en ce moment penché à l'une des fenêtres du bengalow, et dont les regards se seraient efforcés de sonder les ténèbres extérieures, aurait assisté à un spectacle bien étrange, et surtout bien inquiétant.

Des formes sombres, qu'il était facile de reconnaître pour des formes humaines, se glissaient lentement et une à une à travers les massifs du jardin, sans produire le plus léger bruit, sans prononcer une parole, et s'échelonnaient autour de la maison.

Tout à coup Kazil reparut sur la vérandah et, après avoir jeté un coup d'œil dans le salon complètement désert, il se mit à plat ventre sur la terrasse, prêtant l'oreille aux bruits plus ou moins distincts qui lui venaient du dehors.

Pendant quelques secondes il se maintint dans cet état de complète immobilité; tout à coup, un léger ébranlement de la vérandah lui apprit que quelqu'un tentait l'escalade en se hissant le long

d'un pilier, ainsi qu'à deux reprises il l'avait fait lui-même.

Kazil alors se releva, enjamba l'appui de la fenêtre et se trouva dans le salon.

Stop y pénétrait au même instant, mais par la porte.

En voyant Kazil, qu'il ne s'attendait point à rencontrer ainsi à l'improviste, le valet de chambre fut au moment de pousser un cri de surprise, mais l'enfant lui commanda vivement le silence en lui posant la main sur la bouche.

— Petit Indou, — balbutia Stop quand la main de Kazil se fut retirée, — petit Indou, que se passe-t-il, et pourquoi m'empêchez-vous de parler ?

Kazil se dirigea vers le meuble sur lequel brûlaient les bougies et les éteignit ; il revint ensuite vers Stop, stupéfait et déjà presque épouvanté, et il lui dit :

— Taisez-vous et écoutez-moi !

— Je ne demande pas mieux.

— Silence !

— Cependant...

— Il n'y a pas une seconde à perdre. Un grand danger menace les habitants de ce bengalow.

— Un danger ! — répéta Stop en tremblant.

— Immense. Hâtez-vous de prévenir sir Edward.

— Petit Indou, je voudrais y courir, mais hélas! je n'ai plus de jambes.

— Hâtez-vous ! hâtez-vous ! il s'agit de vous sauver tous, car vous êtes tous menacés ! Allez ! allez ! moi je veille ici !

— Oh! les Indes! les Indes! — murmura Stop en se dirigeant vers l'appartement de son maître, — quel pays!

Et il sortit, chancelant et effaré.

— On m'a ordonné de porter un faux témoignage, — se dit à lui-même l'enfant resté seul, — et j'ai obéi; mais cette fois je rachèterai mon crime! je ne serai pas complice d'une nouvelle infâmie! La chambre des jeunes filles est là; pour en franchir le seuil il faudra qu'ils me tuent!

Et, joignant l'action aux paroles, il se plaça, avec un geste de résolution farouche, devant la porte par laquelle nous avons vu sortir Héva et Mary.

A peine ces choses venaient-elles de s'accomplir qu'une sorte de fantôme apparut sur la vérandah, franchit l'appui de la fenêtre, et à son tour pénétra dans le salon où régnaient de profondes ténèbres.

Il resta une ou deux secondes immobile, sans doute pour s'orienter, car il paraissait avoir une connaissance assez exacte des lieux où il se trouvait, et on aurait pu l'entendre murmurer dans le langage du pays :

— La porte doit être en face de moi.

En même temps il prit à sa ceinture une très petite lanterne sourde, il en démasqua l'âme, et il tourna dans la direction qu'il venait d'indiquer le rayon furtif qui s'en échappa.

Ce rayon éclaira de la tête aux pieds l'enfant debout contre la porte et les bras croisés sur sa poitrine.

L'Indou porteur de la lanterne fit un geste de violente surprise, et murmura :

— Kazil, est-ce bien toi ?

— Oui, Samid, — répondit l'enfant, — c'est bien moi.

— Que fais-tu là ?

— Tu le vois bien.

— Je vois, mais je ne devine pas.

— Je garde cette porte.

— Contre moi ?

— Contre tous.

— Je veux passer.

— Tu ne passeras pas.

— Ordre de Bowhanie.

— Je refuse d'obéir.

— Mais c'est de la folie !

— Non, c'est assez de crimes, voilà tout.

— Arrière, enfant !

— Tu ne passeras pas.

— Prends garde !

— A quoi ?

— Tu trahis tes frères, et les traîtres, on les tue.

— Eh bien, tu me tueras...

— Encore une fois, prends garde !

— Je te dis que tu ne passeras pas.

— Alors, c'est toi qui l'auras voulu !

Et Samid, tirant de sa ceinture un poignard à la lame effilée, marcha droit sur Kazil.

L'enfant ne fit pas un mouvement, mais il se mit à crier de toutes ses forecs :

— A moi ! à moi ! au secours !

— Te tairas-tu ? — commanda Samid d'une voix sourde.

— Au secours ! — répéta l'enfant de plus en plus haut.

— Eh bien ! meurs donc !

L'Indou frappa Kazil qui poussa un gémissement sourd et tomba sans connaissance.

On entendait, dans l'intérieur du bengalow, des portes s'ouvrir et des voix se répondre.

— Il a donné l'alarme ! — vociféra Samid, — on vient... la ruse échoue ! bataille, alors ! je vais donner le signal ; nous serons les plus forts !

Il s'élançait sur la vérandah au moment où Georges Malcolm, un revolver à la main, rentrait impétueusement dans le salon, accompagné d'Edward et de Dieudonné, et suivi de Stop qui portait des lumières.

— Ah ! misérable ! — s'écria Georges.

Il fit feu.

Samid, le crâne brisé, s'abattit sur la terrasse de la vérandah.

XVIII

L'ENLÈVEMENT

— J'ai tué le bandit, — continua Georges, — justice est faite !

En ce moment, Edward heurtait du pied le corps de Kazil étendu par terre.

— Mon Dieu ! — s'écria-t-il, en se penchant sur le corps et en s'apercevant qu'il était inanimé, — un enfant... blessé !... mourant !... mort peut-être.

— Mort ! ah ! pauvre petit Indou ! — dit Stop avec une expression désolée. — C'est lui qui m'a prévenu ! c'est lui qui m'a donné l'alarme... pour le punir ils l'ont assassiné !

Georges, à son tour, se pencha sur l'enfant, et on l'entendit murmurer :

— C'est Kazil !... il est évanoui... son sang coule... mais peut-être n'est-il pas mortellement frappé, peut-être pourrons-nous le sauver encore... Voyez donc, docteur ! voyez donc !

Tout en parlant, il soutenait dans ses bras Kazil dont la tête reposait sur son épaule.

Anatole Dieudonné s'empressa de se conformer aux désirs de Georges. Il tâta le pouls de l'enfant, lui posa la main sur le cœur et mit à découvert la blessure qu'il avait à l'épaule.

— Ah ! çà, mais, — demanda le docteur tout en se livrant à ce minutieux examen, — vous vous intéressez donc beaucoup à ce jeune drôle ?

— Oui, — répondit Georges, — beaucoup.

— Malgré sa conduite à votre égard ! Car enfin, il a porté contre vous, en présence de lord Singleton, le faux témoignage le plus odieux.

— Je le sais, mais que voulez-vous ? Je m'intéresse à lui malgré tout... C'est plus fort que moi ! Dites-moi donc bien vite, cher docteur, ce que vous pensez de son état... Est-il vivant ou mort ?

— Il n'est qu'évanoui ; la perte du sang a causé une pure et simple syncope...

— Sa blessure ?

— Des plus légères. Voyez, la lame du poignard a dévié ! Aucun organe essentiel n'est atteint et les chairs, divisées par une coupure nette et sans profondeur, vont se rejoindre et se cicatriser avec une extrême promptitude.

Pour mettre à nu la blessure de l'épaule, Dieudonné avait en partie déchiré la manche du vêtement de Kazil.

Deux ou trois fils cependant la retenaient encore. Un mouvement les fit se rompre et la manche tomba, laissant le bras complètement à découvert.

Georges, en voyant ce bras, tressaillit malgré lui en poussant une sourde exclamation.

— Qu'y a-t-il donc ? — demandèrent à la fois Edward et le docteur.

— Regardez ! — s'écria l'Anglais, — regardez ces caractères imprimés dans la chair, et qui forment un nom.

— Le nom de Bowhanie ! — fit Edward. Oh ! je le reconnais !

— Oui, — reprit Georges, — le nom de Bowhanie ! le même que sur le poignard arraché du cœur de mon père ! Et cet enfant, il y a deux heures, portait contre moi un faux témoignage ! Serait-il le complice des assassins ? Serait-il l'assassin lui-même ?

— Qui sait ? — murmura le médecin français en hochant la tête. — Dans ce pays je m'attends à tout ! On y voit chaque jour des choses plus surprenantes que celle-là !

Tandis que s'échangeaient ces paroles, Kazil était revenu à lui peu à peu, et il avait entendu les derniers mots de Georges Malcolm et la réponse de Dieudonné.

— Non, non, maître, — balbutia-t-il d'une voix à peine distincte, — ne m'accusez pas ! Mes mains sont pures du sang versé ; j'ai pleuré John Malcolm, je l'aimais, je vous aiderai à le venger. Croyez-moi, maître, je vous dirai tout, mais plus tard. En ce moment, il faut sauver les jeunes filles.

— Les sauver ! — s'écria Georges. — Elles sont menacées ?

— Elles sont perdues si vous tardez ! les ravisseurs entourent le bengalow.

— Les ravisseurs ? — répéta notre héros stupéfait,

car il croyait l'attaque de Samid dirigée contre lui seul.

— Les fils de Bowhanie ! — répondit Kazil, — les frères de l'œuvre ! les tueurs des Anglais ! ils nous entourent ! ils sont là, tout près de nous, rampant dans les ténèbres ! prenez-garde, maître, prenez-garde !

— Les tueurs des Anglais ! — s'écria Georges avec une expression de sauvage triomphe. — Ah ! je tiens donc enfin la trace, et je ne la lâcherai pas ! Edward, Dieudonné, courez à l'appartement de Mary et d'Héva ; qu'elles vous suivent, qu'elles viennent ici ; nous veillerons sur elles ! Allez, allez !

L'Anglais et le Français se précipitèrent au dehors, et Stop les suivit. A peine avaient-ils quitté le salon que Georges se pencha vers Kazil au moment de s'évanouir de nouveau, et il murmura à son oreille :

— Mon enfant, m'entends-tu ?

— Oui, — soupira Kazil d'une voix faible comme un souffle.

— Peux-tu parler ?

— Je le peux.

— Veux-tu me répondre ?

— Interrogez-moi.

— Ce matin, chez lord Singleton, quand je comptais sur toi pour me justifier d'une accusation infâme, tu as menti...

— C'est vrai.

— Tu voulais me perdre ?

— Vous perdre ! oh non ! non ! non !

— Tu agissais vis-à-vis de moi comme vis-à-vis

d'un ennemi. Tu éprouves donc pour moi de la haine ?

— Vous haïr ! oh non ! je vous aime.

— Tu m'aimes, dis-tu ? — Comment te croire puisque tu m'accusais? Quel était ton motif?

— Il fallait obéir ou mourir... J'obéissais.

— A qui ?

— Aux fils de Bowhanie.

— Les assassins de mon père, n'est-ce pas ?

— Oui, les frères de l'œuvre terrible ! Partout invisibles, partout présents, ils vous enveloppent dans un cercle de poignards ! Ils vous tueront, maître ! Prenez garde ! je vous le dis, prenez garde !

— Mais qui donc a envoyé ici ces misérables ? — demanda Georges. — Quel crime nouveau veulent-ils accomplir ? Pourquoi t'ont-ils frappé ?

L'enfant ne répondit pas.

Le sang de la blessure s'était remis à couler. La faiblesse croissante amenait une défaillance nouvelle, il balbutia :

— Je me meurs !

Et il retomba sans connaissance sur la natte indienne qui servait de tapis.

Georges fit un geste de découragement ; puis, se penchant vers le jeune Indou, il lui dit d'une voix suppliante, comme si ce corps inanimé avait pu l'entendre :

— Kazil, au nom du ciel, ranime-toi ! sois fort ! sois courageux ! j'ai besoin que tu vives ! j'ai besoin que tu parles !

Et comme l'enfant restait immobile et muet, il se releva en s'écriant :

— Oh! mon Dieu, mon Dieu, il ne m'entend plus, il ne me répond pas ! Si le docteur s'était trompé ; cependant, si la blessure était mortelle...

Il appela de nouveau :

— Kazil ! Kazil !

Puis se tordant les mains avec un véritable désespoir, il reprit :

— Etre si près du but et ne pouvoir l'atteindre ! Entrevoir un instant la vérité lumineuse, puis plus rien ! les ténèbres ! C'est à devenir fou ! Ma cause est sacrée, cependant ! Faites un miracle, mon Dieu ! faites un miracle !

Il s'agenouilla près de l'enfant, lui souleva la tête et, d'une voix suppliante, il répéta :

— Ecoute-moi ! réponds-moi !

Mais soudain l'expression d'angoisse qui se peignait sur le visage de Georges Malcolm changea de nature. Ses yeux s'agrandirent et devinrent fixes. Un frisson fit trembler ses mains.

Il venait d'entendre, dans l'intérieur même du bengalow, la détonation d'une arme à feu.

— Un coup de pistolet, — murmura-t-il ; — que se passe-t-il donc ?

Une seconde détonation retentit.

Georges se leva comme un ressort d'acier. Il allait bondir, lorsque la porte s'ouvrit violemment, et Edward se précipita dans le salon.

Il était pâle, effaré.

Dieudonné et Stop, dans le plus grand désordre, le suivaient.

— Malheur ! malheur ! — cria Edward, sans laisser à son frère le temps de l'interroger.

Il sembla à Georges qu'une lame d'acier rougie au feu lui traversait le cœur.

— Mary? Héva? — demanda-t-il d'une voix étranglée.

— Disparues, — fit Edward, du geste plutôt que de la parole.

— Enlevées! — ajouta Dieudonné.

Stop vociférait entre ses dents :

— Les bandits! les bandits! Ah! les Indes, quel pays!

L'expression du visage de Georges devint effrayante. On eût dit que la démence allait terrasser cette belle âme et dominer cette noble intelligence, mais ce fut rapide autant qu'un éclair, et la volonté reprit le dessus.

Georges passa les deux mains sur son front, comme pour en chasser la fièvre, et dit avec un calme sinistre :

— Il faut poursuivre les ravisseurs! Il faut les rejoindre ou mourir!

— Les misérables nous cernent! — s'écria Dieudonné.

— Et le feu est au bengalow! — murmura Stop avec un frémissement d'épouvante.

En effet des lueurs rouges et intermittentes (les lueurs de l'incendie qui s'allume) commençaient à éclairer le salon. On entendait les crépitements du bois sec, et l'on voyait passer devant les fenêtres des nuages de fumée, suivis de tourbillons d'étincelles.

— Le feu! — répliqua Georges. — Qu'importe?

Nous traverserons les flammes et nous passerons sur le corps des bandits !

En ce moment, plusieurs coups de mousquet résonnèrent au dehors et cinq ou six balles vinrent moucheter les tentures du salon.

XIX

L'ATTAQUE

— Ah ! — murmura Stop, — nous sommes perdus ! — Si les flammes nous épargnent, nous n'échapperons point aux balles, et si les balles ne nous atteignent pas, nous périrons dévorés par l'incendie ! On nous donne à choisir entre deux genres de mort ! voilà la politesse des Indous ! Quel pays ! quel pays !

Une nouvelle décharge éclata.

— Ripostons ! — s'écria Georges, — et si le salut est impossible, vendons du moins chèrement notre vie !

En même temps il s'élança près de l'une des fenêtres, fit feu de son revolver, mais presque au hasard, car les nuages de fumée épaisse s'élevant du rez-de-chaussée lui cachaient complètement les agresseurs.

Un cri d'agonie poussé par l'un deux lui apprit que sa balle intelligente ne s'était point égarée.

— Je voudrais bien m'en aller, — se disait Stop à

lui-même, — mais puisque c'est chose impossible, je riposterai tout comme mon maître.

Et, se glissant jusqu'à la fenêtre, il fit feu.

Edward et Dieudonné suivirent cet exemple ; une fusillade assez vive répondit de l'intérieur à la fusillade du dehors.

Cependant les flammes et la fumée gagnaient rapidement. Il devenait d'une incontestable évidence qu'avant quelques minutes le bengalow tout entier formerait un brasier immense.

— Allons-nous donc périr ici ? — demanda Dieudonné qui, en sa qualité de Français, faisait très bonne contenance en face de ce péril effroyable et vraisemblablement sans issue.

— Non pas ! — répondit Georges ; — nous allons tenter une sortie et, Dieu aidant, nous nous ouvrirons un passage au milieu de ces bandits !

Kazil, pour la seconde fois, venait de reprendre connaissance. Il se souleva à demi et, d'une voix faible, d'une voix à peine distincte, il dit :

— Maître...

Georges l'entendit et se rapprocha de lui.

— Vivant ! tu es vivant ! — s'écria-t-il.

— Oui, — balbutia l'enfant, — oui, pour votre vengeance ! — ils ont voulu me tuer ! ils m'on délié de mon serment ! je ne leur dois plus rien, je ne suis plus à eux, je suis à vous ! Je vous livrerai leurs secrets, je vous ferai leur maître !

— Leur maître ! — répéta Georges stupéfait.

— Oui.

— Tu feras cela, toi ?

— Je le ferai.

— Et les jeunes filles, Mary et Héva, me les rendras-tu?

— Nous les retrouverons, je le jure. Prenez-moi ! emportez-moi ! je vous conduirai...

— Où donc ?

— A la pagode de Bowhanie, au sanctuaire de la déesse voilée !

— Allons ! — dit Georges en prenant Kazil dans ses bras.

Puis, se tournant vers Edward, Dieudonné et Stop, il ajouta :

— Fuyons ! Dieu nous protègera, car maintenant il nous faut deux vengeances !

Et, se mettant à la tête de la petite troupe, il sortit du salon et prit la direction du grand escalier qui conduisait au rez-de-chaussée.

Avant de les accompagner dans leur fuite, ou plutôt dans leur retraite, il nous paraît utile d'expliquer rapidement certaines particularités qui pourraient sembler obscures à nos lecteurs.

Ils ont compris déjà que l'enlèvement d'Héva et de Mary avait eu lieu d'après les ordres de la princesse Djella, et que des hommes à sa dévotion, choisis parmi les *tueurs d'Anglais* les plus fanatiques, s'étaient chargés de l'exécuter.

Ces hommes, surveillés à leur insu par Kazil, avaient investi le bengalow avec la ferme croyance que les jeunes filles s'y trouvaient sans défenseurs.

Samid, le chef de l'expédition, ayant voulu acquérir une certitude à cet égard, était tombé victime de son imprudente confiance, sous la balle de Georges Malcolm.

En entendant le coup de feu et en voyant Samid s'abattre sur la vérandah, les Indous, convaincus qu'il fallait se hâter pour avoir chance de réussite, avaient escaladé avec une souplesse de chats-tigres les fenêtres de l'appartement des deux jeunes filles.

Héva et Mary, agenouillées au pied de leurs lits jumeaux et absorbées dans la prière fervente qui s'exhalait de leur âme pour monter vers Dieu, se virent tout à coup entourées d'êtres hideux, demi-nus, aux physionomies bestiales et farouches.

La stupeur et l'épouvante les paralysèrent aussitôt, et d'ailleurs le temps leur aurait manqué pour appeler à l'aide, car des bâillons de soie, attachés sur leurs bouches avec la promptitude de la foudre, leur ôtèrent la possibilité de prononcer une parole ou de pousser un cri.

Ceci fait, les Indous qui se trouvaient dans la chambre se servirent des draps du lit comme de cordes souples pour descendre les deux jeunes filles dans le jardin. Là, d'autres Indous s'emparèrent des infortunées et les portèrent rapidement jusqu'à une litière qui stationnait sous bonne garde dans le chemin creux.

Cette litière reçut Héva et Mary toujours garrottées et bâillonnées, et son équipage de porteurs disparut avec elles dans les ténèbres.

Le but de l'expédition était atteint, et cependant les Indous ne songeaient point à se retirer.

Ils avaient accompli les ordres de la princesse Djella, mais un double motif de haine et de ven-

geance les retenait encore autour du bengalow.

Ils voulaient venger la mort de Samid, et satisfaire leur haine aveugle contre tout ce qui porte le nom anglais.

L'incendie du bengalow et l'assassinat de ses habitants devaient leur donner de la façon la plus complète ces joies sauvages.

Nous les avons vus à l'œuvre et nous savons déjà que, pour arriver à ce résultat, ils n'avaient rien négligé.

Nous devons ajouter qu'ils avaient fait ce raisonnement :

— A quoi bon courir à une mort à peu près certaine, en allant braver ces visages pâles dans leur tanière enfumée ? Il vaut mieux laisser faire l'incendie et nous contenter de monter la garde autour du bengalow. Si quelqu'une des victimes tentait de s'en échapper, nous l'abattrions à coups de fusil.

Ce raisonnement semblait solide et inattaquable, — personne n'eut la pensée de le combattre et les Indous agirent en conséquence.

Rejoignons maintenant nos personnages, dont nous ne nous étions séparés que pour un instant. Ils venaient d'atteindre le rez-de-chaussée ; des gémissements lamentables s'échappaient d'une petite pièce servant d'office et touchant à la cuisine.

Ces gémissements étaient poussés par Scindia et les autres servantes du bengalow ; elles se regardaient déjà comme perdues.

Georges les rassura de son mieux.

— Nous allons nous élancer au dehors, à l'im-

proviste, — leur dit-il. — Nous essuierons le premier feu des assaillants, nous riposterons, et sans doute nous ferons mordre la poussière à quelques-uns de ces gredins. Profitez du moment de confusion qui succédera nécessairement à cette sortie, pour nous suivre et pour vous jeter au plus tôt parmi les massifs et sous la sauvegarde protectrice de l'obscurité.

— Par quelle porte allons-nous sortir ? — demanda Edward.

— Par celle-ci, — répondit Georges en désignant celle dont ils se trouvaient le plus rapprochés.

— Soit ! — s'écria le jeune Anglais ; — que Dieu nous protège, et en avant !

Il allait s'élancer mais Stop, rompant soudainement avec ses habitudes de réserve, poussa un cri, se frappa le front, saisit Edward par le bras et l'arrêta net.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? — demanda le jeune homme étonné.

— Il y a, — répondit Stop, — que je supplie Votre Honneur de ne pas se hâter tout à fait tant.

— Pourquoi donc ?

— Parce que, s'il m'est permis d'exprimer une opinion, je crois que, grâce à l'excellente idée qui vient de me venir, je crois, dis-je, que nous serons tous hors de péril avant cinq minutes, et que ces scélérats d'Indous n'y verront que du feu.

Ces paroles étaient de nature à causer une vive sensation sur les auditeurs du valet de chambre.

Elles firent renaître l'espérance dans tous les cœurs.

— Voyons, mon brave Stop, — dit Georges Malcolm, — explique-toi. Quelle est cette idée qui t'est venue?

— Celle de brûler la politesse aux affreux gredins qui nous guettent autour du bengalow, comme les braconniers guettent les lapins à la bouche d'un terrier. Est-ce que Votre Honneur ne trouve pas qu'elle soit bonne, mon idée?

— Elle est admirable, seulement...

— Seulement quoi, Votre Honneur?

— Est-elle réalisable?

— J'en réponds.

— Comment cela?

— Voici la chose : Si nous sortons d'ici par la porte que voilà en face de nous, nous tomberons en plein dans le guêpier, on nous fera les honneurs d'une décharge générale, et nous risquerons très fort de recevoir du plomb dans l'aile.

— Ce n'est malheureusement que trop certain... — dit Georges Malcolm.

— Il faudrait, pour bien faire, — reprit Stop, — nous rendre momentanément invisibles et invulnérables.

— Sans doute, mais le moyen?

— Il existe, Votre Honneur, et il est bien simple.

— Enfin, quel est-il?

— C'est d'agir à la façon des mulots et des taupes et d'entrer sous terre, ici même, afin d'en sortir sains et saufs un peu plus loin.

— Eh morbleu! ce serait parfait, — s'écria Georges, — mais dans le cas présent, cela n'a pas le sens commun.

— Oserais-je prier Votre Honneur de vouloir bien m'apprendre pourquoi ?

— Parce que le temps nous manque pour creuser cette tranchée, ce couloir souterrain dont tu parles.

Stop eut aux lèvres un rire silencieux, le rire célèbre de *Bas-de-Cuir*, et tout son visage s'éclaira.

— Il n'y a pas besoin de temps pour cela, — fit-il ensuite.

— Comment? — demanda Georges avec une curiosité ardente.

— Le couloir existe.

— Tu en es sûr?

— Autant que de mon existence. C'est moi qui l'ai découvert l'autre jour en furetant dans les caves. Personne ici ne le connaissait! Est-ce une chance que je sois curieux!

— Où va-t-il aboutir?

— A ce petit bâtiment rond et recouvert de chaume qui se trouve dans le jardin à cinquante pas d'ici, sous de grands arbres, dans un massif très épais, et qu'on appelle la *Glacière*, je ne sais pas pourquoi, car ce satané pays ne produit pas de glace.

Georges Malcolm serra les deux mains de son fidèle valet de chambre.

— Mon brave Stop, — s'écria-t-il, — sais-tu que tu nous sauves?

— Eh oui, mordieu! Votre Honneur, je le sais bien! Suivez-moi, s'il vous plaît, je vais vous conduire. Votre Honneur m'excusera si je passe le premier.

XX

LA PAGODE DE BOWHANIE

La petite troupe gagna les cuisines, sous la direction de Stop élevé momentanément aux fonctions de général en chef.

Fier de son importance de fraîche date, le valet de chambre s'orienta de son mieux à travers la fumée qui, de minute en minute, devenait plus épaisse ; il prit une grosse clef pendue à un clou, et il s'élança dans l'escalier de la cave.

Tout le monde le suivit.

De vastes caveaux voûtés occupaient en totalité le sous-sol du bengalow, construit sous la direction d'un architecte européen. Au fond du dernier de ces caveaux se trouvait une porte basse que Stop s'empressa d'ouvrir. Elle donnait accès dans un couloir souterrain en parfait état, aboutissant à la *Glacière*, ainsi que nous avons entendu Stop l'affirmer.

Le premier propriétaire du bengalow avait ordonné la construction de cette glacière pour y con-

server les blocs de glace qu'il faisait à grands frais venir des montagnes. Le but du couloir souterrain était d'éviter la déperdition de cette précieuse glace par les jours d'écrasantes chaleurs.

John Malcolm, fort peu sybarite, avait laissé la glacière sans destination, et cela nous explique comment ni lui ni ses serviteurs ne s'étaient préoccupés de l'existence du couloir, découvert si fort à propos par Stop.

Quelques minutes suffirent à nos personnages pour arriver dans l'intérieur du petit bâtiment de forme ronde dont l'épaisse toiture de paille descendait presque jusqu'à terre.

La porte donnant accès dans le jardin était fermée, et personne n'en avait la clef, mais cela constituait un obstacle insignifiant. Georges appuya son épaule contre cette porte et, sans aucun effort apparent, il la fit sauter hors de ses gonds.

Les fugitifs se trouvèrent libres alors, sous la voûte étoilée. C'était le salut!

Du sein des ténèbres qui les protégeaient ils voyaient grandir l'incendie et, tout autour du bengalow prêt à crouler, ils distinguaient des formes humaines.

C'étaient les Indous, le mousquet en main, immobiles, attentifs, guettant, pour les faire tomber sous leurs balles, les Européens qui auraient tenté d'échapper aux flammes.

— Dieu nous protège ! — murmura Georges ; — la main puissante qui s'étend visiblement sur nous saura bien soutenir Mary et Héva, et les défendre de tout péril. Ce n'est point à la vie des chères enfants

qu'on en voulait, puisque pouvant les tuer toutes deux on ne l'a pas fait. Donc elles sont vivantes, et Dieu sans doute a voulu que je vive pour les retrouver, pour les délivrer.

Puis, se tournant vers Edward et Dieudonné, il leur dit :

— Nous allons nous séparer ici. — Rendez-vous chez le gouverneur, prévenez-le de ce qui se passe, et attendez de mes nouvelles. Je tâcherai de ne pas vous les faire attendre longtemps.

De rapides adieux furent échangés, puis nos personnages se séparèrent et disparurent dans l'obscurité. Georges portait toujours Kazil, et Stop venait par derrière, touchant presque son maître, afin d'être plus sûr de ne pas se séparer de lui.

Nous prions nos lecteurs de nous accompagner dans un endroit solennel et sinistre dont aucun habitant de Bénarès ne pouvait entendre prononcer le nom sans tressaillir aussitôt d'une terreur profonde et superstitieuse.

Nous voulons parler de l'intérieur du temple de la plus monstrueuse et de la plus terrible des divinités indoues, la déesse Bowhanie.

Une courte description de ce temple, ou au moins de son sanctuaire, est nécessaire ici pour l'intelligence de ce qui va suivre.

Il n'est aucun de ceux qui nous lisent à qui la gravure n'ait donné une idée plus au moins parfaite de ce que c'est qu'une pagode indoue ; nous les prions donc de faire appel à leurs souvenirs afin de mieux nous comprendre.

La pagode de Bowhanie était sombre. Ses voûtes

sculptées, peintes en rouge, semblaient des carapaces gigantesques.

Ses fenêtres étroites, aux vitraux écarlates, tamisaient sur les dalles des lueurs étranges qui ressemblaient à de longues traînées de sang.

Les soubassements et les chapiteaux de ses lourdes colonnes affectaient des formes d'animaux bizarres et fabuleux, toujours posés dans des attitudes de destruction et de carnage.

Jusqu'ici rien que de très simple ; mais voilà que l'étrange commence, et que la description va devenir facile.

Au point central du temple s'élevait un monument de marbre rouge, sorte de pagode en diminutif, surmontée d'un dôme d'acier poli et reposant sur un socle formé de plusieurs marches.

Ce monument n'avait qu'une porte, porte d'airain, incrustée d'acier et toujours fermée. — Une grille circulaire, également fermée, régnait à l'entour.

Il semblait impossible d'approcher de cette grille, car un abîme large et béant, au fond duquel, à des profondeurs vertigineuses, on entendait mugir des eaux souterraines, l'entourait de toutes parts et l'isolait de la façon le plus absolue.

A l'espace libre qui servait de marge à l'abîme, du côté opposé au monument mystérieux, aboutissaient des galeries aussi nombreuses que les alvéoles dans une ruche à miel. Des grilles massives fermaient à leur orifice quelques-unes de ces galeries.

D'autres n'étaient protégées que par de hautes

tentures d'étoffe pourpre, constellées de fleurs fantastiques et de signes diaboliques.

Au-dessus de la coupole d'acier, presque semblable à cette pièce de leur équipement que les chevaliers du moyen âge appelaient *l'armet*, flottait un oriflamme de soie, portant la figure d'un dragon d'or à plusieurs têtes.

Des lampes nombreuses, suspendues aux voûtes et voilées de longs crêpes rouges, brulaient jour et nuit dans la pagode, et la nuit, de même que les vitraux le faisaient le jour, répandaient dans l'atmosphère lourde des clartés vaguement sanglantes.

Au moment où nous venons, profanes que nous sommes, de franchir le seuil sacré de la pagode, des prêtresses, enveloppées de la tête aux pieds dans de longs voiles rouges à demi transparents, étaient groupées et prosternées autour de l'abîme qui séparait du reste du temple le monument de marbre à coupole d'acier.

Jubbée, la grande prêtresse, debout au milieu de ses compagnes, les dominait de toute sa hauteur.

Elle étendit sa main droite en signe de commandement, et dit d'une voix sonore :

— Prêtresses de Bowhanie, écoutez-moi !

— Nous écoutons... — murmurèrent les voix soumises.

— L'heure de la prière est venue.

— Nous sommes prêtes.

— Priez donc, et que la déesse nous écoute !

Une voix s'éleva, puis une autre, puis une autre,

comme dans les litanies catholiques, où chacun prononce un verset.

— Déesse du mal, — commença la première prêtresse.

— Déesse de la vengeance, — poursuivit la seconde.

Le tour de la troisième était venu.

— Déesse du sang versé, — fit-elle.

— Protectrice des Thugs et des Phansigars, — continua la quatrième.

La voix de Jubbée s'éleva :

— Entends nos vœux qui montent vers toi, ne les repousse pas et protège tes enfants. Permets-leur de frapper beaucoup, et sous leurs mains infatigables laisse couler beaucoup de sang !

La terrible prière allait continuer. Déjà les prêtresses reprenaient.

Un bruit inattendu se fit entendre soudainement ; un gong venait de résonner dans les profondeurs de la pagode.

— Silence ! — commanda Jubbée. — Ecoutons ! écoutons !

Le gong résonna de nouveau.

La grande prêtresse inclina sa tête sur sa poitrine, en signe d'obéissance, et reprit :

— Vous avez entendu ? le gong sacré vient de résonner deux fois, n'est-ce pas ?

— Oui, — murmurèrent les prêtresses.

— Sa voix mystérieuse nous annonce que des *maîtres du premier degré* franchissent le seuil de la pagode. Nous devons laisser libre pour eux l'entrée du sanctuaire, ainsi que nous l'ordonnent les lois

de la déesse. Eloignons-nous, mes sœurs, sans retourner la tête.

Jubbée prit à sa ceinture une clef de fer poli, et avec cette clef elle ouvrit la grille qui fermait l'une des galeries.

Les prêtresses s'étaient relevées. Elles s'inclinèrent une dernière fois en face du monument, et sortirent avec lenteur en passant l'une après l'autre devant Jubbée.

Celle-ci sortit la dernière en fermant la grille. La pagode devint solitaire, et pendant quelques minutes le silence le plus profond régna sous ses voûtes surbaissées.

Tout à coup une tenture se souleva, une tête pâle apparut avec précaution, puis Kazil, chancelant encore, se montra tout entier.

— Venez... — dit-il en se retournant, — venez... nous sommes seuls.

Georges Malcolm et Stop émergèrent à leur tour des sombres profondeurs de la galerie.

Kazil reprit :

— Hâtons-nous, maître, mais soyons prudents ! Ici le péril est immense et se présente sous mille formes ! De tous côtés, au fond de ces couloirs sans nombre, veillent les brahmines qui se relayent d'heure en heure pour la garde des reliques de Bowhanie ! Il suffirait qu'un seul d'entre eux prît l'alarme pour que notre perte fût immédiate et inévitable.

— Mais alors... mais alors... — murmura Stop, saisi d'un tremblement nerveux, — cette pagode est la maison du diable ! Je ne me sens pas rassuré et

je regrette le bengalow... et cependant il y faisait chaud !

— Poltron ! — répliqua Georges.

— Non... non... — répondit Stop, — je prie Votre Honneur de me pardonner si j'ai l'inconvenance de la contredire... mais la vérité avant tout ! je ne suis pas poltron, seulement j'ai peur !

— Les prêtresses de Bowhanie veillent jour et nuit dans le sanctuaire, — continua Kazil, — et, sans le bruit du gong sacré qui les en a chassées, je ne sais en vérité comment nous aurions pu pénétrer jusqu'ici.

— Le gong sacré, dis-tu ? — demanda Georges.

— Oui, maître.

— Qu'annonce son bruit ?

— L'arrivée des chefs... des initiés... des maîtres...

Georges tressaillit.

— Enfant, — poursuivit-il, — qui donc t'a livré le secret de ces races inconnues ?... qui t'a révélé les mystères de cette pagode, et ses issues si bien cachées ?

— Ne vous l'ai-je pas dit ?

— Jamais.

— Eh ! bien, dès mon enfance, on m'a voué au culte de Bowhanie !... j'ai grandi parmi les prêtresses dans l'enceinte même de la pagode...

» Voilà, maître, comment il se fait que j'en connaisse si bien les détours.

XXI

LE SANCTUAIRE

Cette explication était parfaitement plausible, aussi Georges ne révoqua pas en doute sa sincérité. Néanmoins, après un instant de silence, il murmura :

— Kazil, j'avais confiance en toi, tu le sais bien... une confiance aveugle, et cependant, une fois déjà, tu m'as trahi, tu m'as livré.

L'enfant baissa la tête sans répondre, il se sentait anéanti sous le poids de ce reproche si mérité.

Georges continua :

— N'ai-je pas, cette nuit encore, à redouter un piège ?

Kazil releva la tête et fixa ses yeux sur les yeux de notre héros, puis il dit avec fermeté :

— Maître, voici ma main... prenez-la... ne la quittez plus, aussi longtemps que nous resterons sous les voûtes de la pagode ! Maître, vous êtes armé... si j'ai menti, tuez-moi ! je ne me plaindrai pas !

Il y avait dans ces paroles, et surtout dans la manière dont elles furent prononcées, un cachet de franchise si évident, si incontestable, qu'il fut impossible à Georges de conserver l'ombre d'un doute.

— Allons, — dit-il, — je te crois.

— Et moi aussi, je le crois... — appuya Stop, — je ne sais pas pourquoi, mais je suis plein de confiance dans le petit Indou.

Kazil remercia le valet de chambre par un regard affectueux et reconnaissant, puis il se pencha vivement et prêta l'oreille.

— Des pas retentissent sur les dalles, — murmura-t-il ensuite, — les échos des galeries en répètent le bruit... les chefs approchent... entrons là... et il désignait d'un geste une galerie voisine, masquée par une draperie flottante.

— Mais, — fit observer Georges, — si l'on vient par là, nous serons infailliblement surpris.

— Ceci n'est point à craindre, — répliqua l'enfant, — ce sombre couloir est sans issue.

Le bruit se rapprochait de plus en plus.

— Entrons vite, — reprit Kazil soulevant la draperie, — et pas un mouvement, pas une parole! Retenez votre haleine!... empêchons même, si nous le pouvons, nos cœurs de battre dans nos poitrines!... Venez! venez! venez!

Georges et Stop suivirent l'enfant, mais au moment où la draperie retombait sur eux, le valet ne put s'empêcher de murmurer :

— Ah! de par saint Dunstan, le vilain endroit!

Il n'était que temps de disparaître pour nos per-

sonnages, car au moment précis où Stop prononçait les paroles que nous venons de reproduire, une grille tournait sur ses gonds, et une petite troupe composée d'une dizaine d'Indous faisait son entrée dans le sanctuaire.

Tous ces nouveaux venus cachaient leurs visages sous de longs voiles de couleur sombre percés de trous à l'endroit des yeux comme les cagoules des moines au moyen âge.

Parmi eux se voyait une femme.

Trois de ces nocturnes visiteurs nous sont connus, et rien ne nous empêche de les nommer sans plus de retard. C'étaient la princesse Djella, le rajah Doorgal-Sahib et le fakir Souniacy.

Après avoir dépassé la grille, Doorgal s'arrêta et promena autour de lui un regard méfiant.

— Il m'a semblé entendre des voix, — dit-il avec une vague inquiétude.

— Celles des prêtresses qui s'éloignent pour nous laisser libres dans le sanctuaire, ainsi que le leur ordonne la volonté suprême ! — répondit la princesse. — Nous sommes sous les voûtes saintes, inclinons nos fronts et élevons nos âmes.

Tous se prosternèrent au bord de l'abîme, et de leurs fronts touchèrent les dalles.

— Bowhanie ! Bowhanie ! — s'écria le fakir à deux reprises, du ton le plus emphatique.

Les Indous répétèrent à l'unisson :

— Bowhanie ! Bowhanie !

Tout le monde se releva, et Doorgal se tourna vers la princesse.

— Vous nous avez ordonné de vous suivre, —

lui dit-il, — et nous vous avons obéi... Apprenez-nous maintenant ce qui nous amène dans le sanctuaire de la déesse, et ce que nous venons y chercher.

— Frères, — répondit Djella, — l'œuvre est au moment de s'accomplir ! la mine, lentement creusée par nous depuis tant d'années, éclatera dans deux jours !

— Déjà, — murmurèrent les Indous avec un étonnement joyeux.

— Nous sommes prêts, — reprit la princesse, — et vous en aurez bientôt la preuve.

— Que faut-il faire ? — demanda Doorgal.

La réponse de la princesse fut un ordre.

— Donnez le signal ! — dit-elle au fakir Souniacy.

— De quelle façon ?

— Comme de coutume.

— Avec les gongs sacrés ?

— Oui... qu'ils résonnent sous les voûtes mystérieuses dont la pagode est le centre, et où veillent jour et nuit nos brahmines, nos prêtresses et nos frères !

— Reine des Indes, j'accomplis vos ordres ! — répliqua le fakir.

Le sol de la pagode était recouvert de dalles de marbre blanc, de marbre noir et de marbre rouge, formant des dessins irréguliers.

Le fakir appuya le pied sur une de ces dalles de couleur rouge, elle céda sous la pression d'une façon presque imperceptible, et l'effet le plus étrange se produisit aussitôt.

Un gong se mit à retentir au loin, puis deux, puis dix, puis un nombre infini, dans toutes les directions et à toutes les distances, les uns éclatants et sonores, les autres voilés par les profondeurs de la terre et affaiblis par de vastes espaces.

Cela dura quelques secondes, puis tous les gongs se turent à la fois, et le silence le plus profond, le plus mystérieux, succéda sans transition à ces multiples et stridentes sonorités.

— Nos frères sont avertis, — murmura la princesse, — dans un instant ils seront près de nous...

En effet, avant que cinq minutes se fussent écoulées, plusieurs des grilles tournèrent sur leurs gonds, et un grand nombre de brahmines, de frères de la grande œuvre et de prêtresses de Bohwanie, débouchèrent par toutes les issues.

A la tête des prêtresses se trouvait Jubbée.

Elle marcha droit au petit groupe de personnages voilés, et après s'être inclinée devant ces visiteurs inconnus, elle demanda :

— Quel chef de l'œuvre terrible a fait résonner les gongs sacrés ?

Djella fit deux pas en avant et répondit :

— C'est moi !

— Qui êtes-vous?

— La reine !

Sans doute ces mots étaient suffisants pour faire reconnaître la princesse, car Jubbée se prosterna devant elle, et, soulevant le bas de sa robe, l'appuya respectueusement contre ses lèvres.

Djella reçut cet hommage en véritable souveraine.

— Que veut la fille bien aimée de la déesse ? — demanda Jubbée. — Qu'elle parle ! qu'elle ordonne !

— Au moment d'achever l'œuvre sainte commencée par nos pères, — répondit Djella, — je veux prouver aux chefs qui m'accompagnent que Bowhanie protège toujours ses enfants.

— Cette preuve, — interrogea Jubbée, — comment la leur donner ?

— En montrant aux chefs que les mystérieuses reliques qui font notre puissance n'ont point quitté le sanctuaire.

La grande prêtresse étendit la main vers le monument de marbre rouge à coupole d'acier dont un abîme séparait les visiteurs

— Reine, — répondit-elle ensuite, lentement et comme pour donner à ceux qui l'écoutaient le temps de peser ses paroles, — le sanctuaire est là, sous nos yeux ! un gouffre l'entoure, au fond duquel, sur des roches aiguës, grondent les flots sacrés du Gange ! Les nuits et les jours se succèdent... nos yeux ne se ferment jamais ! Les reliques commises à notre garde ne quitteront point le sanctuaire jusqu'au jour prédit par nos prophètes !

— Ce jour, — demanda Djella, — quel est-il ?

— Celui où Bowhanie, pour la gloire des Indes, remettra le voile et l'anneau à l'homme choisi par elle et qui la représentera sur la terre.

— Quand viendra ce jour ?

Jubbée ne répondit pas.

— Demain ou dans mille ans ? — poursuivit Djella.

Jubbée fit un geste d'impuissance, et répliqua :

— La déesse seule pourrait le dire !

— La prêtesse Jubbée, nous le savons, — continua la princesse, — est la digne gardienne du dépôt sacré.

— J'accomplis ma tâche, — répondit Jubbée, — mais c'est une tâche bien facile ! Une mort effrayante, une mort inévitable, attend ici le sacrilège qui tenterait de violer le sanctuaire.

— Inévitable ? — répéta Djella en soulignant pour ainsi dire le mot, par sa manière de le prononcer.

— Oui, car l'abîme béant d'où monte le vertige n'est pas le seul danger que cache la pagode.

— Ces dangers, quels sont-ils ?

Jubbée indiqua la dalle de marbre rouge qu'avait touchée le fakir, et elle continua :

— Si le pied de l'imprudent presse cette dalle, les gongs d'alarme résonnent aussitôt, nous appellent et nous le livrent.

Désignant une autre dalle de marbre noir, non loin de la première :

— S'il touche celle-ci, le sol se dérobe sous lui... il glisse dans le vide pour toujours... Cette autre dalle cache un autre piège... Là, des lames empoisonnées, partout le péril invisible, partout le châtiment sinistre devançant presque la pensée du crime, et rendant son accomplissement impossible.

— Impossible ! — murmura Djella, — oui, c'est vrai !

— Oh ! les reliques sont bien gardées ! — reprit la prêtresse avec enthousiasme ; — l'Inde entière peut dormir en paix, sous l'égide de ses talismans !

— Que la prêtresse de Bowhanie nous montre le dépôt sacré ! — dit Djella au bout d'un instant.

— La reine l'ordonne ?

— Oui...

— Je suis prête...

— Nous attendons...

Sur le bord de l'abîme se trouvait une statue de marbre noir, la statue d'une divinité indoue, représentant un animal fantastique, ayant trois têtes de chien sur un corps de cheval.

Jubbée prit une de ces têtes, celle du milieu, et la fit lentement tourner sur elle-même.

En même temps un brahmine, obéissant à un signe de la grande prêtresse, touchait un ressort caché dans le socle de la statue.

L'effet fut immédiat.

La grille entourant le monument s'ouvrit sans produire le bruit le plus léger ; la porte d'airain incrustée d'acier s'abaissa et forma sur le gouffre un pont suspendu.

Jubbée, d'un pas ferme, traversa ce pont, et elle arriva au monument dont une seconde porte intérieure dérobait encore l'entrée aux regards.

Elle se retourna.

— Prosternez-vous ! — commanda-t-elle. — Au nom de la déesse, prosternez-vous !

XXII

LES RELIQUES

Tous les témoins de cette scène tombèrent à genoux, à commencer par Djella, Doorgal-Sahib et le fakir.

Alors Jubbée appuya sur un ressort ; la deuxième porte s'ouvrit à l'instant, et l'intérieur du sanctuaire apparut, illuminé par une clarté ardente et d'aspect fantastique.

Au centre de ce sanctuaire, sur un piédestal de granit rose, reposait la statue de Bowhanie, entièrement cachée par les plis d'un voile couleur de feu, constellé de figures d'or.

Un silence profond, absolu, régnait sous les voûtes de la pagode. On n'entendait que le murmure des respirations haletantes et le bruit des cœurs qui battaient. Une terreur superstitieuse étreignait toutes les âmes et forçait toutes les épaules à se courber.

Djella fut la première qui releva la tête. A la vue

du sanctuaire resplendissant, une exclamation d'enthousiasme s'échappa de ses lèvres.

— Frères de l'œuvre sacrée, — dit-elle ensuite, — regardez ! le voile de la déesse est notre palladium !

— Enfants de Bowhanie, — reprit la grande prêtresse, — l'élu de la déesse pourra seul y toucher sans être foudroyé ? l'anneau brille sous le voile ! les talismans ont été bien gardés ! vous pouvez commencer la lutte ! Celle de qui vient la force et qui donne la victoire vous protège et marche avec vous ! Elle vous crie, par ma voix : *Mort à la Compagnie des Indes !*

Toutes les bouches répétèrent :

— Mort à la Compagnie des Indes !

Frémissant d'une joie farouche, la princesse Djella résolut d'aviver encore l'incendie de ce fanatisme par les flammes de sa parole.

— Frères de l'œuvre terrible, écoutez-moi, — dit-elle, — et, quand j'aurai parlé, souvenez-vous et tenez-vous prêts ! Avant trois jours luira l'éclair des poignards ! Avant trois jours les lassos siffleront ! Avant trois jours les doigts d'acier étreindront les chairs palpitantes ! M'avez-vous entendue ?

— Oui ! — répondirent les Indous avec une sombre exaltation.

Djella reprit :

— Dans la nuit d'après-demain, à l'heure où l'étoile de Kali brillera sur le sommet le plus élevé des montagnes grises, les chefs de l'œuvre terrible se réuniront à l'endroit qui leur sera désigné demain. — Y viendront-ils tous ?

Le fakir promena ses yeux autour de lui, sem-

blant interroger les visages cachés sous les cagoules.

Sans doute les invités échangèrent avec lui quelque signe que lui seul pouvait voir et comprendre ; toujours est-il qu'au bout d'une seconde, il répondit :

— Reine, ils y viendront tous !

— C'est là, — poursuivit la princesse, — c'est là que les Jémadars recevront les ordres suprêmes.

— Et les Jémadars seront dociles, — répliqua le fakir, — je m'en porte garant pour eux !

Un des Indous voilés fit signe qu'il voulait parler.

Le fakir le montra à Djella.

— Frère, — lui dit la princesse, — nous t'écoutons.

— Beaucoup de fils de la grande œuvre n'ont que leur courage pour toute arme, — fit l'Indou d'un ton grave ; — il leur manque de l'or pour payer du fer.

— C'est vrai, — murmurèrent plusieurs voix.

— De l'or ! — répéta la princesse, — c'est de l'or qu'il vous faut ?

— Oui...

— Vous allez en avoir.

Puis, s'adressant à la grande prêtresse, Djella ajouta :

— Jubbée, soulevez la pierre qui couvre nos richesses, et puisez sans compter.

— Au nom de la déesse Bowhanie, — répondit Jubbée, — j'obéis.

Elle se pencha vers les degrés de marbre rouge qui conduisaient au sanctuaire.

Un anneau d'acier, presque invisible, était scellé

dans un de ces degrés. La grande prêtresse saisit cet anneau et, usant de toutes ses forces, elle le tira à elle.

Le degré se déplaça aussitôt et tourna sur lui-même, démasquant une profonde cavité remplie de sacs de cuir, gonflés d'or.

Jubbée prit un à un ces sacs, tous d'égale grandeur et dont chacun devait contenir environ deux mille pièces d'or, et elle se mit en devoir de les entasser sur les marches du sanctuaire.

Tandis qu'elle se livrait à ce labeur, Djella, la suivant du regard, murmurait avec une expression de triomphe sauvage :

— Ah! Compagnie des Indes, Moloch insatiable, race anglaise, race exécrée, tu ne sais pas que presque sous tes yeux, au sein de Bénarès, aux pieds de la déesse, existent des trésors entassés pour te perdre!

Jubbée l'interrompit.

— Est-ce assez, maintenant, — demanda-t-elle.

La princesse se tourna vers les Indous, et, à son tour, elle demanda :

— Est-ce assez?

— Oui, — répondit le fakir.

— Eh bien, — poursuivit la princesse en désignant les sacs d'or, — prenez, tout cela est à vous!

— Au nom de nos frères, merci, — murmura le fakir.

— Soyez prêts, — continua Djella.

— Nous serons prêts! nous le jurons.

— Il ne s'agit plus désormais de luttes ténébreuses, de meurtres isolés! Une extermination gé-

nérale se prépare! Dans trois jours la Compagnie des Indes aura râlé son dernier soupir! Dans trois jours le dernier Anglais aura trouvé une tombe sanglante dans la vieille terre des Tamerlides!

— Dans trois jours! — répétèrent les Indous!

— Qu'on referme le sanctuaire! — commanda la princesse.

Jubbée sortit du monument, traversa le pont et revint auprès de la statue dont elle fit de nouveau pivoter la tête, mais non plus dans le même sens que la première fois.

Aussitôt la porte d'airain reprit sa place; la grille se referma; toutes les choses étranges qui l'instant d'avant s'offraient aux regards disparurent comme une fantasmagorie qui s'efface.

— Maintenant, — dit le rajah, — il ne nous reste, ce me semble, qu'à nous retirer.

— Vous oubliez une chose, — répliqua la princesse.

— Laquelle?

— C'est de nous assurer qu'aucun profane n'est caché dans cette enceinte, et n'a surpris les mystères sacrés du sanctuaire de Bowhanie.

— Un profane? — répéta Doorgal, — est-ce donc possible?

— Je n'en sais rien, mais l'homme vraiment sage, l'homme qu'aucun incident imprévu ne surprendra et ne renversera jamais, est celui qui prévoit tout, même l'impossible.

Puis, la princesse, s'adressant aux Indous qui l'entouraient, ajouta avec cet accent de domination absolue sous lequel il fallait plier quoi qu'on en eût:

— Frères, le poignard à la main cherchez partout! fouillez les galeries, et tuez impitoyablement quiconque serait ici sans en avoir le droit.

Les Indous s'inclinèrent en témoignage d'obéissance, et se dispersèrent aussitôt dans les galeries et dans les couloirs.

Djella silencieuse attendait.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis les initiés reparurent, disant l'un après l'autre :

— Personne!

Lorsqu'ils eurent tous reparu, et que tous eurent fait cette réponse, Djella se tourna vers la draperie derrière laquelle nous avons vu disparaître Georges, Kazil et Stop.

— Et là? — demanda-t-elle. — Êtes-vous entrés là? lequel de vous a visité cette galerie?

Tout le monde garda le silence.

Doorgal mit la main sur son poignard et se dirigea vers la galerie.

Au moment où il allait l'atteindre, la draperie se souleva et un Indou, vêtu de la cagoule, parut et s'inclina devant la princesse.

— Personne! — dit-il à son tour.

— C'est bien... — murmura Djella.

— Aucun regard profane n'a souillé les mystères de la pagode! — fit Doorgal.

— Prêtresses de Bowhanie, — ordonna la princesse, — allez chercher vos sœurs, et quand le gong vous annoncera que nous avons quitté l'enceinte sacrée, revenez et veillez.

Jubbée et les autres prêtresses s'enfoncèrent dans une des galeries.

Djella poursuivit :

— Et vous, frères de l'œuvre terrible, allez, et faites ce qu'il vous est donné de faire.

— Nous le ferons! — répondirent les Indous.

Le fakir et les autres comparses de l'étrange scène que nous venons de raconter, quittèrent le sanctuaire en emportant les sacs d'or.

Djella et Doorgal les suivirent.

Les brahmines préposés à la garde de la pagode s'éloignèrent par toutes les galeries, et le vaste espace circulaire qui s'étendait autour du sanctuaire resta complètement vide.

Aussitôt que le bruit des pas eut cessé de se faire entendre, un Indou, dont la cagoule cachait le visage, reparut avec précaution, il s'approcha de la draperie qui cachait les fugitifs, et il l'écarta.

En même temps il enlevait son voile et laissait voir les traits de Kazil.

—Maître, — dit-il à voix basse, — vous pouvez sortir... ils sont partis... nous sommes seuls...

Georges lui prit vivement les mains.

— Ah! mon enfant, — murmura-t-il avec une profonde émotion, — tu viens de nous sauver, car sans toi nous étions perdus... bien perdus.

— Douterez-vous encore de moi? — demanda Kazil.

— Eh! tu sais bien que je ne doutais pas! — répliqua Georges.

— Ni moi non plus, petit Indou, excellent petit Indou! — appuya le valet de chambre.

— Maître, — reprit Kazil, — avez-vous entendu?

— Tout! et je te bénis doublement de m'avoir conduit ici. Ah! fils de l'enfer, je connais donc enfin le but de votre association monstrueuse! je tiens votre secret, et je serai l'obstacle entre le but et vous!

— Votre Honneur a raison! — fit Stop avec feu, — soyons l'obstacle! je ne demande pas mieux. Que Votre Honneur marche en avant, je suis prêt à la suivre. Seulement avec toutes ces dalles qui nous entourent et qui recèlent les dangers les plus variés et les plus complets, je ne sais pas du tout où mettre le pied. En vérité, si ces gens-là avaient un peu de conscience, ils écriraient sur les portes, comme sur les murs des parcs d'Angleterre : IL Y A DES PIÈGES DANS LA PAGODE!

Georges reprit :

— Ces cagoules maudites me cachaient les visages, mais ces voix, ce n'est pas la première fois qu'elles frappent mes oreilles! j'ai cru les reconnaître! Djella! Doorgal-Sahib! Si c'étaient eux!... Ce sont eux... j'en suis sûr! Réponds, Kazil, réponds! est-ce que je me trompe?

— Je jurerais que non! — répliqua l'enfant.

— Ah! les abominables gredins de scélérats! — murmura Stop.

— Et l'enlèvement de Mary et d'Héva, — continua Georges, — n'a-t-il pas été commandé par la princesse... mon ennemie... l'ennemie des miens?

— Maître, je le crois comme vous!

— Démon, ne triomphe pas trop vite! — s'écria Georges; — démon, je t'arracherai ta proie!

XXIII

L'ENVOYÉ DE LA DÉESSE

Durant quelques secondes Georges Malcolm s'absorba dans le plus doux de tous les espoirs, dans la plus enivrante de toutes les pensées, l'espoir d'une vengeance prochaine, la pensée de la revanche infaillible.

Puis, ayant savouré les douceurs de ce breuvage vivifiant, il se tourna de nouveau vers Kazil, et il ajouta :

— Enfant, tu m'as promis la puissance et la domination.

— Maître, je l'ai promis.

— Et tu tiendras parole ?

— Oui, maître,

Stop se frotta gaillardement les mains, en se disant tout bas, avec une allégresse indéfinissable :

— Il a du bon, ce petit Indou... je deviendrais très volontiers un puissant personnage.

Georges étendit la main vers les degrés qui couvraient le trésor de Bowhanie.

— Voulais-tu parler de ces richesses? — demanda-t-il.

— Non, — répondit Kazil, — et cependant vous aurez besoin de beaucoup d'or pour agir, et nous reviendrons cette nuit soulever la dalle à notre tour.

— Et, — dit Georges, — je n'hésiterai pas à dépouiller l'ennemi pour le combattre ; se servir contre lui de ses propres armes et de ses propres richesses, c'est de bonne guerre.

— Je profiterai de la circonstance, — pensa Stop, — pour m'offrir un ou deux millions! Autant de conquis sur l'ennemi! Cette aventure ne me déplaît pas... l'Inde vaut mieux que je ne croyais.

— Mais, — reprit Georges, — puisque tu ne parlais pas de l'or, cette puissance, cette domination, où sont-elles donc?

Kazil désigna du geste le monument de marbre rouge.

— C'est là qu'elles sont, — dit-il ensuite. — Là, dans le sanctuaire même de la déesse... Mais, pour les conquérir, maître, vous sentez-vous le courage de braver la mort?

— Tu me le demandes! — s'écria l'Anglais, — en doutes-tu donc?

— Non, maître, je n'en doute pas, mais il est des moments suprêmes où le plus intrépide hésite.

— J'aurai tous les courages et toutes les audaces?

— Comme moi! — murmura Stop, — comme moi! Je me propose d'être héroïque!

Georges reprit!

— Parle donc, et parle sans crainte. Que faut-il faire ?

Kazil se dirigea vers la statue aux trois têtes, et répondit :

— Il faut m'aider d'abord à faire jouer les ressorts qui vous livreront l'entrée du sanctuaire.

— Oui, — dit Georges, et, comme le jeune Indou, il marcha du côté de la statue.

— Ah! Votre Honneur... Votre Honneur... — s'écria Stop, — prenez bien garde à vos pieds! ne marchez pas trop vite! souvenez-vous que ces dalles sont terriblement sournoises! — rien qu'à vous voir avancer comme ça, sur ce pavé maudit, je frissonne de la tête aux pieds!

Au lieu de répondre, notre héros se contenta de hausser les épaules, et saisissant l'une des têtes fantastiques, comme l'avait fait Jubbée, il la fit tourner sur elle-même, tandis que Kazil pressait le ressort caché dans le socle de la statue.

L'effet attendu se produisit à l'instant même. La grille s'ouvrit ; le pont s'abaissa sur l'abîme.

Georges traversa rapidement ce pont et ouvrit la seconde porte, rendant ainsi visible l'intérieur même du sanctuaire.

— Le voilà donc, — s'écria-t-il ensuite, — le voilà, ce secret de Bowhanie, auquel les Indous attachent l'idée du pouvoir invincible! les voilà ces talismans qui sont, croient-ils, le palladium de la prospérité des Indes!

— Oui, — répondit Kazil, — ils le disent, maître ; ils le croient, et c'est la vérité!

— Que cache ce voile? — demanda Georges.

— La statue de la déesse.

— Maintenant, que dois-je faire?

— Pénétrez dans le sanctuaire et soulevez le voile.

Kazil n'avait pas plutôt prononcé ces paroles qu'il se mit à trembler de tous ses membres, et, comme Georges faisait un mouvement pour franchir les derniers degrés, l'enfant ajouta vivement :

— Arrêtez, maître, arrêtez !

Georges, étonné, se retourna.

— Pourquoi? — demanda-t-il.

— Maître, j'avais oublié la tradition sacrée.

— Que dit-elle?

— Que quiconque touche au voile de la déesse tombe à l'instant même foudroyé !

— Oh ! Votre Honneur, — balbutia Stop avec un profond effarement, — ne touchez pas ! ne touchez pas !

— Fable et superstition ! — répondit Georges.

Kazil secoué par un frisson convulsif, étendait vers lui ses mains suppliantes, et murmurait d'une voix presque indistincte :

— Maître, je vous ai amené, et maintenant j'ai peur ! si nos prêtresses disaient vrai ! Si la déesse se vengeait ! Prenez garde, maître, prenez garde !

— A quoi donc?

— A la mort!

— Encore une fois, Votre Honneur, ne touchez pas ! — appuya Stop, — je me défie beaucoup, oh ! mais beaucoup, de cette mistress Bowhanie... Je la crois capable de tout!

Un sourire dédaigneux vint aux lèvres de Georges.

— Enfant, —répondit-il au jeune Indou dont l'épouvante n'avait plus de bornes, — le Dieu des chrétiens seul a le droit de frapper de mort. Vos dieux sont des idoles et le mien les foudroie.

— Blasphème ! — balbutia Kazil.

— Non, vérité ! — s'écria Georges.

— Maître, au nom du ciel, arrêtez ! par pitié pour ceux qui vous aiment, n'allez pas plus avant !

— Kazil, si je touche à ce voile, et si la foudre ne m'atteint pas, croiras-tu que mon Dieu est le seul Dieu vivant ?

— Maître, il le faudra bien... je croirai... j'aurai vu le miracle.

— Alors, tombe à genoux, car le miracle va s'accomplir !

— Oh ! l'imprudent ! l'insensé ! — pensait Stop, je n'ose seulement pas ouvrir les yeux.

Georges, impassible, franchissait les derniers degrés ; d'une main hardie, qu'aucune émotion n'agitait, il arracha le voile.

— Regarde, Kazil ! regarde ! — dit-il ensuite d'une voix calme.

L'enfant, soudainement éclairé sans doute par un rayon venu d'en haut, se laissa tomber à genoux et cacha sa tête dans ses mains en murmurant :

— Maître, je suis chrétien !

Stop, ivre de joie, ne songeait plus aux chausse-trappes dont le sol était hérissé, et se livrait à sa gigue habituelle en s'écriant :

— Nous sommes vainqueurs ! vive l'Angleterre !

Georges se remit à interroger.

— Où est le pouvoir ? — demanda-t-il.

— Maître, — répondit Kazil en relevant la tête, — vous tenez le voile... prenez aussi l'anneau qui brille au doigt de Bowhanie.

Georges obéit, il s'empara de cet anneau dont le chaton était fait d'un seul diamant d'une grosseur prodigieuse, et il le passa à son doigt.

Kazil poursuivit :

— Avec cet anneau et avec ce voile, vous êtes le maître des maîtres ! Vous serez pour eux l'envoyé de la déesse, le dominateur suprême ! ils courberont la tête devant vous, et vous obéiront.

— Tu en es sûr ?

— Oui, maître...

Georges eut un moment de délire, et son front sembla s'illuminer des rayonnements de son enthousiasme.

— Mary, Héva, — dit-il avec ivresse, — vous nous serez rendues ! je vengerai mon père, et j'achèverai son œuvre !

— Non ! — s'écria une voix terrible, — non, car tu vas mourir !

Et un brahmine, qui depuis un instant se tenait caché derrière les tentures flottantes masquant l'issue de l'une des galeries, s'élança dans l'espace libre et appuya son pied sur la dalle mystérieuse qui mettait en mouvement les gongs de la pagode.

Aussitôt retentirent, dans toutes les directions, ces sonorités métalliques dont nous avons signalé la nature étrange.

— Trahis ! perdus ! — balbutièrent Kazil et Stop.

— Perdus ! — répéta Georges, — peut-être ! mais du moins celui-là ne sera plus là pour le voir !

Et, quittant le sanctuaire, il s'élança sur le brahmine et le frappa d'un coup de poignard en plein cœur.

Le brahmine ne prononça pas un mot, ne poussa pas un cri, et tomba raide mort sur le pont.

— Cachez-vous ! — dit Georges vivement à Kazil et à Stop, — cachez-vous !

— Je ne demande pas mieux, — pensait Stop, dont les jambes se dérobaient sous lui.

Déjà, dans toutes les galeries, le bruit de pas précipités se faisait entendre.

Prêtresses et brahmines, obéissant à l'appel des gongs sacrés, accouraient vers le sanctuaire.

— Ils viennent ! ils viennent ? — murmura Kazil ; — rien ne peut plus nous sauver maintenant.

Georges poussa Stop et l'enfant vers le couloir sans issue dans lequel ils avaient trouvé tous trois un asile au moment de leur arrivée dans la pagode.

— Mais vous, maître, — demanda Kazil, — ne venez-vous pas avec nous ?

— Non.

— Vous voulez donc mourir ?

— Je veux vivre, au contraire, et je veux tout savoir !

Il ne restait désormais à Georges que quelques secondes pour agir, car les pas se rapprochaient de plus en plus, et, en même temps que les pas, on entendait des voix agitées.

L'anglais s'élança dans le sanctuaire et se cacha derrière la statue de Bowhanie.

Il était temps! A peine venait-il de disparaître que Jubbée, les prêtresses et les brahmines, affluèrent de toutes les galeries.

Ils reculèrent, et un double cri d'horreur s'échappa de leurs bouches :

— Le sanctuaire ouvert!

— Un cadavre!

Jubbée éleva ses deux mains vers les voûtes.

— On a profané la pagode sainte! — s'écria-t-elle. — Oh! sacrilège! sacrilège!

Elle n'acheva pas. On la vit pâlir et chanceler, et l'on eût dit que la foudre venait de tomber sur les dalles du temple, au milieu des brahmines et des prêtresses.

C'est que Georges Malcolm, enveloppé dans les plis flottants du voile sacré, apparaissait sur le seuil du sanctuaire.

— On a voulu violer les secrets de la déesse, — dit-il d'une voix éclatante, — mais la déesse a fait justice!

Jubbée se laissa tomber à genoux, en balbutiant:

Le chef suprême!

— Oui, — reprit George, — le chef suprême! Un infâme avait porté la main sur le voile, le voile a foudroyé l'infâme. Je suis l'envoyé de Bowhanie, le dépositaire de sa puissance, le protecteur de l'œuvre terrible! Les temps sont arrivés! l'heure approche!

Il traversa lentement l'espace libre. Tous se prosternèrent devant lui.

— Que le Gange engloutisse le cadavre du sacrilège ! — commanda-t-il.

La grande prêtresse, assistée d'un brahmine, fit jouer les ressorts de la statue ; la porte d'airain reprit sa place ; le cadavre disparut dans les noires profondeurs du gouffre.

— Priez, prêtresses ! priez, brahmines ! — continua Georges Malcolm. — Thugs et Phansigars, élevez vos âmes ! De grandes choses sont près de s'accomplir, et la face des Indes va changer !

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

LE VOILE ET L'ANNEAU

I

LES CAPTIVES

Rejoignons Mary et Héva, que nous avons laissées dans la situation la plus critique où puissent se trouver deux jeunes filles, c'est-à-dire garrottées, bâillonnées, jetées au fond d'une litière, et emportées à travers les ténèbres par des inconnus qui ne pouvaient être que des ennemis.

Les ravisseurs firent un assez long détour pour éviter de traverser la ville, pleine de tumulte et de lumières, car la fête du dieu Jagarnath se prolongeait pendant toute la nuit.

Ils ne s'arrêtèrent qu'au bout de près d'une heure de marche, sur la route qui conduisait à l'habita-

tion d'été de la princesse Djella, et à un certain endroit où trois arbres gigantesques, croissant sur l'un des talus du chemin, couvraient de leur ombre épaisse un bloc de pierre grossièrement taillé, presque informe, et qui cependant avait la prétention d'offrir aux croyants l'image vénérée du dieu Wichnou.

Les ténèbres étaient profondes; de grands nuages noirs cachaient la lune. Enfin, pour nous servir d'une locution usitée dans l'Inde, il aurait été difficile « de distinguer sa main au bout de son bras ».

Les porteurs se débarrassèrent de la litière qu'ils posèrent sur le sol et l'un d'eux, ramassant une feuille d'arbre, la plia d'une façon particulière, l'appuya contre ses lèvres et imita deux fois de suite, avec la plus surprenante exactitude, le hululement doux et triste d'un oiseau de nuit.

Un chant de même nature répondit presque aussitôt à cet appel et, au bout de deux ou trois secondes, un homme de haute taille franchit d'un bond l'escarpement gazonné qui servait de marge à la route et retomba près de la litière.

C'était Saugor.

— Est-tu là, Samid? — demanda-t-il.

— Non, — répondit une voix gutturale; — non, Samid n'est pas là.

— Ah! c'est toi, Timor, — murmura l'âme damnée de la princesse.

— Oui, c'est moi.

— Par quelle raison Samid n'accompagne-t-il pas la litière?

— Tu ne le verras plus.

— Pourquoi donc?

— Il est mort!

Saugor fit un brusque soubresaut.

— Mort! répéta-t-il, qui l'a tué?

— Une balle anglaise.

— Où?

— Au bengalow du civilian.

— Il y a donc eu résistance?

— Oui, une résistance terrible.

— Mais vous avez eu le dessus, à la fin?

— Nos frères ont allumé l'incendie, et ils veillent. Personne ne sortira vivant de la maison en feu.

— C'est bien, Siva sera content. Beaucoup de nos frères ont-ils succombé?

— Samid et deux autres seulement.

— Les jeunes filles?

Timor étendit la la main vers la litière.

— Elles sont là, — dit-il.

Saugor battit le briquet; il alluma une mèche enduite de résine qu'il tira, toute roulée, d'un étui de fer-blanc. Il écarta les rideaux de la litière et, à la pâle clarté de cette mèche, il regarda Mary et Héva.

Les malheureuses enfants, dont les bâillons étroitement serrés comprimaient la bouche, et dont un inextricable lacis de bandelettes paralysait les mouvements, poussaient des gémissements sourds et se débattaient faiblement suffoquées à demi.

Leurs visages empourprés, leurs yeux brillants du feu de la fièvre, prouvaient avec quelle dange-

reuse violence le sang, dont la circulation se trouvait interrompue, affluait au cerveau.

— Il était temps! — murmura Saugor. — Une demi-heure de plus, et je ne répondais de rien. Qu'aurait dit la princesse qui veut avoir dans ses mains les jeunes filles vivantes?

L'Indou prit dans sa poche un flacon (le même dont nous l'avons vu se servir avec Georges Malcolm au début de ce récit, dans les ruines de la pagode de Siva), et il l'approcha successivement des narines d'Héva et de celles de Mary.

A peine les pupilles du civilian avaient-elles respiré le contenu de ce flacon, que leurs gémissements étouffés cessèrent de se faire entendre; leurs paupières s'abaissèrent sur leurs yeux; leur respiration devint calme; les mouvements convulsifs qui secouaient leurs corps se ralentirent, puis disparurent.

Elles dormaient.

— Tout est bien, — pensa Saugor, — et la princesse sera contente.

Il enleva les bâillons, qui n'avaient plus de but; il détacha les bandelettes, désormais inutiles puisque le sommeil invincible répondait surabondamment des captives; il laissa retomber les rideaux, et il donna l'ordre aux porteurs de se remettre en marche dans la direction d'Allahabad.

Il était environ minuit au moment où la litière pénétra dans la cour d'honneur du palais d'été de la princesse.

Djella, arrivée une heure auparavant, attendait avec une fiévreuse impatience.

Les premières paroles adressées par elle à Saugor furent celles-ci :

— A-t-on réussi ? Sont-elles là ?

— Oui, maîtresse.

— Ah ! — s'écria la jeune femme avec une joie farouche, — je les tiens donc !

Puis elle reprit :

— Maintenant, des détails !

Saugor raconta ce que Timor, un peu auparavant, venait de lui raconter à lui-même. Sa conclusion fut que tous les défenseurs du bengalow avaient infailliblement dû périr.

— Mais ses défenseurs, — demanda la princesse devenue pensive, — quels étaient-ils ?

Personne ne pouvait répondre à cette question. Timor avait bien vu, à travers la fumée, des coups de revolver, des visages masculins apparaître aux fenêtres du bengalow, mais il ignorait complètement à qui appartenaient ces visages.

Djella baissa la tête et se mit à réfléchir.

— Georges Malcolm ? — se dit-elle tout bas. — Non, ce n'est pas possible ! On n'échappe point aux flots du Gange et aux balles de Doorgal-Sahib. Georges Malcolm est mort et bien mort.

Au bout d'une seconde, elle ajouta :

— Sir Edward, Dieudonné le médecin français... C'est possible, c'est même probable. Ils ont péri, tant mieux ! Race exécrée des Malcolm, te voilà donc à jamais éteinte ! Dès demain, d'ailleurs, je saurai si le frère de Georges est vivant ou mort.

La princesse releva la tête.

Saugor avait respecté son silence aussi long-

temps qu'elle s'était absorbée dans les réflexions que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

— Maîtresse? — lui dit-il avec un accent interrogatif, aussitôt qu'elle lui parut rentrée en possession de sa liberté d'esprit.

— Que veux-tu? — lui demanda-t-elle.

— Que faut-il faire des jeunes filles?

— Ah! c'est vrai, je les oubliais. Elles sont attachées, je suppose?

— Non, maîtresse, elles sont endormies.

Et Saugor, pour éviter une explication, fit entrevoir à la princesse le flacon qu'elle connaissait bien.

— Alors, — murmura-t-elle, — elles dormiront douze heures de suite.

— A moins qu'il ne vous plaise de les réveiller auparavant.

Un étrange sourire vint aux lèvres de Djella.

— Cela me plaira peut-être, — dit-elle.

Puis elle ajouta :

— Saugor, fais porter les captives dans la chambre qui touche à la mienne, et veille à ce qu'on les place sur un lit. Je ne veux pas qu'elles aient à se plaindre, même en songe, de l'hospitalité de la princesse Djella.

Ces dernières paroles furent prononcées avec une ironie farouche véritablement effrayante.

— J'obéis, — murmura Saugor.

Il fit un signe aux porteurs qui replacèrent sur leurs épaules, avec une précision mécanique, les brancards de la litière.

La princesse l'arrêta.

— Saugor, — lui demanda-t-elle, — tu es sans doute brisé de fatigue?

— Maîtresse, — répondit l'Indou, — quand il s'agit de votre service, la fatigue n'existe pas.

— C'est bien. Exécute mes ordres, et repose-toi deux heures. Une heure avant l'aube du jour tu partiras à cheval pour Bénarès, et je te chargerai d'un message que toi seul peux remplir.

— Maîtresse, je serai prêt.

— Maintenant, va!

Saugor passa le premier pour montrer le chemin aux porteurs de la litière, qui le suivirent à l'intérieur du palais.

Quelques minutes après Djella rentrait dans son appartement, prenait un flambeau sur un meuble de sa chambre à coucher et franchissait le seuil de la pièce voisine.

Cette pièce, entièrement tendue, murailles et plafonds, en satin des Indes de la plus grande beauté, n'avait pour tout ameublement que de larges divans et un lit.

C'est sur ce lit que Djella venait de donner l'ordre de placer les deux jeunes filles.

Mary et Héva, sous la toute-puissante influence du parfum narcotique renfermé dans le flacon de Saugor, continuaient à dormir d'un profond sommeil qu'aucun mauvais rêve ne venait visiter, car leurs doux et charmants visages exprimaient le calme le plus absolu.

Tout s'était effacé pour les pauvres enfants, au moment où leurs paupières s'abaissaient sur leurs

yeux; il se faisait dans leur souffrance un instant de trêve complète, et le sentiment de l'effroyable réalité n'existait plus pour elle.

Djella s'avança vers le lit. Toutes les passions mauvaises se lisaient sur son visage pâle, crispé par une sorte de sourire d'une expression infernale.

Elle pencha son flambeau vers les têtes adorables des anges endormis, et les éclaira l'une après l'autre.

— Oui, — murmura-t-elle ensuite lentement, — elles sont belles! elles sont bien belles! Mary surtout! — Ah! beauté fatale, beauté maudite, — ajouta-t-elle avec une rage sourde, — sans toi Georges Malcolm n'aurait pas méprisé mon amour et dédaigné mon cœur! Sans toi je serais heureuse encore, et ce sont des paroles de tendresse qui viendraient à mes lèvres, au lieu des farouches imprécations de la haine et de la vengeance! Obscure enfant, tu m'as fait bien du mal! A cause de toi j'ai été blessée dans toutes les parties vives de mon âme! par toi j'ai souffert dans mon amour et dans mon orgueil! Mais que m'importe, puisque je te tiens, puisque je vais te rendre au centuple le mal que tu m'as fait! Ma vengeance marche! Georges Malcolm ton fiancé est mort, et ta beauté se flétrira demain sous les baisers de Doorgal-Sahib!

II

CHEZ KAZIL

Deux heures après ce moment Djella, assise dans sa chambre à coucher, devant un bureau de marqueterie, traçait quelques lignes sur une feuille de vélin parfumé, mettait cette feuille sous enveloppe, écrivait l'adresse et cachetait avec de la cire rouge.

Elle achevait à peine lorsqu'on frappa doucement à la porte.

— Entrez, — dit-elle en se retournant.

La porte s'ouvrit et Saugor en franchit le seuil.

— Maîtresse, — murmura-t-il, — je suis prêt à partir.

— C'est bien. Tu vas monter à cheval et te mettre en route sur-le-champ.

— Pour Bénarès? — demanda l'Indou.

— Oui, pour Bénarès.

— J'y serai dans deux heures. Une fois arrivé, qu'aurai-je à faire?

— Tu t'informeras d'abord si les bateliers payés

par mes ordres pour explorer le Gange, ont retrouvé le cadavre de Georges Malcolm ?

— Je les interrogerai. Et ensuite?

— Ensuite, tu te mettras à la recherche de sir Edward Malcolm.

Saugor fit un geste de surprise.

— Sir Edward, — répéta-il, — n'a-t-il donc point péri hier soir à l'attaque du bengalow ?

— Je l'ignore comme toi, et c'est ce qu'il faudra savoir. S'il a véritablement péri tu viendras me l'apprendre. S'il est vivant, au contraire, tu lui remettras cette lettre.

Djella tendit à Saugor l'enveloppe qu'elle venait de cacheter, et elle ajouta :

— Sans doute il voudra t'interroger, il t'accablera de questions, surtout au sujet des deux jeunes filles...

— Que faudra-il répondre?

— Pas un mot! Tu joueras l'étonnement ; tu sembleras surpris de son insistance. Tu ne comprendras même pas quelles sont les choses dont il te parle.

— Que maîtresse soit tranquille, je ferai ce qu'il faudra faire.

— Oh! j'ai confiance en toi! En route, Saugor! Dévore l'espace, accomplis ta tâche et reviens vite m'apporter des nouvelles.

L'Indou s'inclina de nouveau et sortit de la chambre.

Un instant après on entendit les fers de son cheval résonner sur les pavés de la cour, et à ce bruit

succéda un galop impétueux qui se perdit en quelques secondes dans l'éloignement.

Au fond de la ruelle la plus misérable du plus pauvre quartier de Bénarès, Kazil possédait, nous ne dirons pas une maison, mais une sorte de hutte dont il avait hérité de son père qui jadis exerçait la profession de batelier du Gange.

Cette maison, grossièrement construite avec des matériaux de toutes provenances et couverte en feuilles de bambous, menaçait ruine et n'offrait, les jours d'orage, qu'un abri incomplet.

D'un coup d'épaule, le premier passant venu aurait ouvert la porte en la jetant en dedans, car c'est tout au plus si ses gonds chancelants la maintenaient debout tant bien que mal.

L'unique fenêtre ne restait dans son cadre que par un miracle d'équilibre.

Le reste était à l'avenant, et il n'aurait point été besoin d'une poussée bien forte pour amener l'écroulement des murailles de cette bicoque.

Telle que nous venons de la décrire, elle avait tout à craindre des intempéries de l'atmosphère, mais rien des hommes.

Son délabrement visible, son état de misère qu'elle étalait avec un complet cynisme, la protégeaient de façon surabondante contre les voleurs. Le coquin le plus famélique était bien sûr d'avance de ne trouver dans cette masure croulante quoi que ce soit qui fût bon à mettre sous la dent, et encore bien moins qui valût la peine d'être mis dans la poche.

Les apparences sont souvent trompeuses.

Elles l'étaient plus que jamais cette nuit-là, à l'heure précisément où Saugor montait à cheval dans la cour du palais d'été de la princesse Djella.

Depuis minuit, en effet, Georges Malcolm, Kazil et Stop avaient eu l'audace de pénétrer, à trois reprises différentes, dans le sanctuaire de la pagode de Bowhanie, et à chacun de ces voyages, ils avaient rapporté leur charge de sacs remplis d'or.

Ces sacs étaient introduits à mesure dans la chambre de Kazil; on les entassait sur le grabat de l'enfant, sous la paillasse rembourrée de feuilles sèches, et au moment où nous allons retrouver nos personnages, cette paillasse renfermait au bas mot une valeur de trois ou quatre millions.

On voit que si les voleurs de Bénarès avaient été quelque peu renseignés, il y avait là de quoi les tenter beaucoup. Malheureusement pour eux, les voleurs ne savaient pas.

Georges Kazil et Stop achevèrent leur dernier voyage, et de nouveaux sacs d'or vinrent rejoindre leurs prédécesseurs sous la paillasse de l'enfant.

Georges et Stop mouraient de faim et de soif. Kazil n'avait aucune provision, mais (comme on l'a déjà dit) la fête de Jagarnath durait toute la nuit, et les boutiques et les cabarets restaient ouverts jusqu'au matin.

Kazil sortit et revint bientôt avec des vivres. Nos trois personnages, dont la position sociale était si différente mais entre qui la communauté du péril et du dévouement établissait une sorte de fraternité, firent ensemble un repas rapide qui raviva leurs forces épuisées.

— Maintenant, mon enfant, — dit Georges à Kazil, — quand ce repas fut terminé, — causons.

— Parlez, maître, — murmura le jeune Indou, — je suis prêt à répondre.

— Je ne te demanderai plus si tu m'es tout acquis, — continua l'Anglais. — Tu m'en as donné cette nuit des preuves surabondantes, en face desquelles le doute est impossible. Tu as bien largement racheté un moment de défaillance, qui d'ailleurs avait presque une excuse, ou tout au moins une circonstance atténuante. Ce qu'il faut, maintenant, c'est me parler à cœur ouvert, c'est éclairer autour de moi les ténèbres au milieu desquelles je risque encore de m'égarer.

— Je suis prêt.

— Ta conviction, — n'est-ce pas, — comme la mienne, te crie que cette femme voilée, devant qui s'inclinaient cette nuit les prêtresses et les brahmines dans le sanctuaire de Bowhanie, était bien la princesse Djella?

— Oui, maître.

— Il t'a semblé reconnaître le rajah Doorgal-Sahib, n'est-ce pas, — dans l'un des hommes qui l'accompagnaient?

— Oui, maître.

— Ni le rajah, ni la princesse, — tu le crois, — ne sont étrangers à la mort de sir John Malcolm, lâchement assassiné?

— Sur le salut de mon âme immortelle, j'en fais le serment! la princesse doit nourrir contre vous quelque haine terrible dont je ne devine pas le motif.

— Ce motif, je le connais, moi, — pensa Georges.

Kazil reprit :

— C'est la princesse qui dictait au rajah les infâmes accusations formulées contre vous en présence de lord Singleton.

— Ah ! — murmura Georges, — j'en étais sûr.

— C'est par ses ordres, — continua Kazil, — que la populace, ameutée sur la grande place et sur le pont du Gange, voulait vous déchirer comme parricide. Pendant une heure Saugor et le fakir ont parcouru les groupes en excitant la foule, — en prononçant tout bas des paroles de mort.

— Oui, oui, c'est bien cela, et d'avance je l'avais compris !

— Ce n'est pas tout encore. Ce coup de pistolet qui faillit vous atteindre au moment où vous vous élanciez dans la Gange, savez-vous qui l'avait tiré ?

— Non.

— C'est le rajah Doorgal-Sahib, qui se trouvait sur le balcon de la princesse, à côté de la princesse elle-même.

— Ah ! — s'écria Georges avec un étrange sourire, — en vérité, j'ai le droit d'être fier ! Ces ennemis puissants me font l'honneur de trembler devant moi ! Vivant, je les inquiète, je les gêne, je leur fais peur ! Il leur fallait ma mort à tout prix. Les voilà désormais tranquilles ; ils croient avoir supprimé l'obstacle ! ils se figurent que les flots du Gange roulent mon cadavre vers l'Océan.

— Ah ! — murmura Kazil avec une expression

joyeuse, — vous leur prouverez bien qu'ils se trompent.

— Je l'espère, — répondit Georges.

Puis, après un instant de silence, — il ajouta :

— L'attaque du bengalow, l'enlèvement de ma fiancée et de celle de mon frère, comment les expliques-tu? — C'est encore la princesse, n'est-ce pas, qu'il faut accuser de ce double crime?

— Oui, maître! oui, n'en doutez pas!

— Est-ce un soupçon chez toi, ou une certitude?

— C'est une certitude.

— Instinctive, ou basée sur des preuves?

— J'ai des preuves! J'en ai une, du moins.

— Laquelle?

— Samid, le chef des ravisseurs, l'homme que vous avez abattu d'un coup de revolver sur la terrasse de la vérandah, était un des valets de confiance de la princesse Djella.

— Tu as raison, Kazil, une telle preuve est sans réplique. Mais cet enlèvement, grand Dieu, dans quel but? qu'aura fait la princesse de ces malheureuses enfants? Je m'y perds et je frissonne.

— Maître, — dit vivement Kazil, — rassurez-vous.

— Comment?

— Aucun péril immédiat ne menace miss Mary et miss Héva. Si la princesse en voulait à la vie des deux jeunes filles, elle aurait donné l'ordre de les tuer sur place, et ses fanatiques serviteurs auraient joyeusement obéi. Les jeunes filles sont vivantes, maître, et nous les retrouverons.

— Dieu le veuille! Mais où les chercher? Par quel moyen découvrir l'endroit où la princesse les cache?

— Cet endroit, je le connais.

— Tu le connais! — s'écria Georges, — et tu vas me le désigner...

— C'est son palais d'Allahabad.

— Qui te l'a dit?

— Personne; mais tout à l'heure, quand je suis sorti pour chercher des vivres, j'ai appris que la princesse était partie, dans la soirée, pour Allahabad, où le rajah Doorgal-Sahib doit la rejoindre dans la matinée. Or la princesse, soyez-en sûr, ne regagne sa résidence d'été qu'afin de se rapprocher de ses prisonnières.

Le raisonnement de Kazil était spécieux.

Georges, plein de confiance dans l'instinct si juste de l'enfant, n'eut pas même l'idée de le révoquer en doute.

— Oui, — s'écria-t-il, — tu dois dire vrai! Mary et Héva sont à Allahabad. C'est là qu'il faut aller les reprendre. C'est là qu'il faut contraindre la princesse à l'aveu de tous ses crimes et déjouer ses projets infâmes. Mais pour mener à bien une telle entreprise, c'est la ruse qu'il convient d'employer, et non pas la force. Que faire, et comment pénétrer, sans être reconnu, dans ce palais si bien gardé?

Georges Malcolm appuya ses deux coudes sur la table de bois vermoulu qui supportait les restes du repas. Il cacha sa tête dans ses mains, et s'enfonça dans une méditation profonde dont il n'est pas difficile à nos lecteurs de deviner la nature.

Kazil respectait le silence de Georges, et réfléchissait de son côté, sans doute au même sujet.

Stop, après avoir fait des efforts inouïs pour se maintenir en équilibre sur son escabeau et pour garder ses yeux ouverts, avait fini par succomber à son invincible ennemi, le sommeil.

Le haut de son corps prenait un point d'appui sur la table, et il ronflait comme dans son lit.

Hâtons-nous d'ajouter que Georges ne songeait guère à se formaliser de cette irrévérence dont il ne s'apercevait même pas.

Pendant un quart d'heure environ régna dans la masure un profond silence, interrompu seulement, de seconde en seconde, par les ronflements sonores et réguliers du valet de chambre.

Tout à coup Kazil tressaillit, fit un mouvement brusque, et son visage s'illumina comme si quelque flamme éclatante venait de naître soudainement dans son cerveau.

Georges releva la tête et attacha un regard interrogateur sur l'enfant.

— Maître! — s'écria celui-ci, — j'ai trouvé...

— Quoi? — demanda l'Anglais.

— Ce que nous cherchions tous les deux : le moyen de vous introduire en plein jour, en plein soleil, dans le palais d'Allahabad, de rejoindre les deux jeunes filles et d'obtenir de la princesse des aveux d'autant plus complets qu'elle mettra son orgueil à les faire.

— Et ce moyen? — demanda Georges si vivement que Stop, réveillé en sursaut, bondit sur son siège et regarda autour de lui avec tous les symptômes d'une inquiétude manifeste.

— Il est dangereux, — répondit l'enfant.

— Qu'importe, s'il est infaillible ! Tu sais bien, Kazil, que lorsqu'il s'agit de risquer ma vie, je n'hésite pas.

— La réussite me paraît certaine, moyennant trois choses.

— Lesquelles ?

— Beaucoup d'adresse, beaucoup d'audace et beaucoup d'argent...

— Ni l'adresse ni l'audace ne me manquent, — répliqua Georges, — et nous avons ici beaucoup d'or. Parle donc, car j'ai hâte de savoir, et parle vite, car le temps presse.

— Ecoutez, maître, — dit l'enfant.

III

LES DEUX SŒURS

Kazil développa son plan, que Georges Malcolm écouta avec une ardente curiosité, et qu'il approuva de point en point.

— Tout cela est possible ! — s'écria-t-il, lorsque l'enfant eut achevé d'expliquer ses vues, — et, avec l'aide de Dieu, tout cela se fera. A l'œuvre, Kazil, à l'œuvre ! C'est à l'instant qu'il faut commencer nos préparatifs.

Il nous paraît complètement inutile de reproduire ici le plan du jeune Indou. Nos lecteurs ne tarderont point à le connaître par sa réalisation.

Disons seulement que Kazil, sans perdre une minute, éventra l'un des sacs, remplit ses poches de pièces d'or, et sortit de la masure pour aller faire de nombreux achats et pour embaucher les comparses indispensables à la comédie qu'il avait conçue, comédie étrange et qui risquait fort de tourner au drame, ainsi que nous en aurons bientôt la preuve.

Laissons à Bénarès, jusqu'à nouvel ordre, Georges, Stop et l'enfant. Retournons au palais d'Allahabad, et franchissons le seuil de la chambre dans laquelle Mary et Héva avaient été couchées sur un lit par les ordres de la princesse Djella.

Douze heures s'étaient écoulées depuis le moment où le profond sommeil déterminé par le parfum narcotique du flacon de Saugor avait pris possession des deux jeunes filles. Or, nous le savons déjà, les effets somnifères se terminaient d'habitude avant la douzième heure.

Dans la circonstance présente, il ne fut point fait d'exception à la règle générale.

Mary fut la première dont l'engourdissement quasi cataleptique se dissipa. Elle fit un mouvement léger et ce mouvement suffit pour réveiller Héva.

Les deux sœurs ouvrirent les yeux à la même seconde et se soulevèrent ensemble sur le lit où elles reposaient côte à côte.

Un des résultats de l'emploi d'un narcotique (quelle que soit, d'ailleurs, la nature de ce dernier) est d'amener à sa suite une torpeur morale qui subsiste un peu de temps encore lorsque la torpeur physique est déjà dissipée. Le corps a repris ses fonctions; l'esprit continue à flotter parmi les brumes d'un réveil incomplet.

Ceci est une règle qui ne comporte pas d'exception. Rien n'est plus facile de s'en convaincre en étudiant, au moment où les paupières se soulèvent, un malade à qui son médecin ordonne l'emploi de potions opiacées.

Mary et Héva, au bengalow, partageaient la même chambre mais couchaient dans des lits jumeaux.

En se trouvant presque dans les bras l'une de l'autre, elles échangèrent un regard chargé d'étonnement, car aucun souvenir ne surgissait en elles pour leur faire comprendre cette situation anormale.

L'étonnement que nous venons de signaler s'augmenta lorsque les jeunes filles s'aperçurent qu'elles étaient entièrement vêtues, et surtout lorsqu'un rapide coup d'œil jeté autour d'elles, leur eut fait voir une chambre inconnue.

— Je rêve sans doute, — murmura Mary.

— C'est un songe, une illusion, — disait Héva en même temps.

Si bas qu'elles eussent parlé, le son de leurs voix suffit pour leur prouver qu'elles ne dormaient pas, et, se tournant l'une vers l'autre, elles se demandèrent :

— Où sommes-nous donc ?

— Je ne sais pas, — répondit Mary.

Elle ajouta :

— Que s'est-il passé ?

Et ce fut au tour d'Héva de répondre :

— Je n'en sais rien...

On voit que des nuages épais continuaient à couvrir ces deux radieuses intelligences, et ces mémoires juvéniles habituellement si vivaces.

— Ah ! — s'écria Mary, — je vais bien savoir...

Elle s'élança à bas du lit et courut à la fenêtre. Héva la suivit.

Leurs mains impatientes écartèrent les rideaux de mousseline peinte qui couvraient le vitrage, et leurs regards plongèrent avidement au dehors.

Un immense désappointement les attendait. Le paysage qui s'offrit à leurs yeux, splendide horizon d'un parc princier, leur était complètement inconnu.

— Où sommes-nous donc ? — répéta Mary.

— Comment avons-nous quitté le bengalow, — se demandait Héva en même temps, — et par quel miracle nous trouvons-nous ainsi transportées dans cette maison qui nous est étrangère ?

Les souvenirs des deux jeunes filles ne se réveillant point encore, cette double question restait forcément sans réponse.

Mary se retourna et vit en face d'elle une porte.

— Ah ! — dit-elle, — nous allons savoir... Cette maison doit être habitée... Sortons d'ici... Nous rencontrerons quelqu'un... nous interrogerons... il faudra bien qu'on nous réponde...

— Oui... oui... tu as raison, ma sœur, — fit Héva, — sortons d'ici...

Déjà Mary appuyait sa main sur le bouton de la serrure et le faisait tourner.

La porte ne s'ouvrit pas, et la nature rigide et métallique de la résistance fit comprendre aux jeunes filles que des verrous solides devaient la maintenir inflexiblement de l'autre côté.

— Enfermées ! — dit Héva, avec un commencement d'angoisse.

— Prisonnières ! nous sommes prisonnières ! —

balbutia Mary dont les beaux yeux se gonflèrent de larmes.

Les deux sœurs se laissèrent tomber, découragées et tremblantes, sur le divan qui faisait le tour de la chambre.

— Mon Dieu... mon Dieu... — s'écria Mary, après un instant de silence, — en quelles mains sommes-nous tombées ? quel péril nous menace ?

Héva sanglotait.

— Comment avons-nous quitté le bengalow ? — demanda-t-elle, — où est Edward ?... où est Georges ?...

La lueur d'un éclair suffit pour éclairer les ténèbres les plus profondes.

Il en fut ainsi pour Mary. Les noms de Georges et d'Edward, prononcés par Héva, amenèrent dans son intelligence momentanément obscurcie un effet semblable à celui que produit l'éclair dans les ténèbres.

Le voile étendu sur la mémoire se déchira ; la lumière se fit ; les obscurités se dissipèrent.

— Ma sœur... ma sœur, — s'écria la jeune fille, — souviens-toi ! C'était hier sans doute... la nuit venait de tomber... Edward nous faisait trembler pour la vie de Georges, et déjà nos larmes coulaient lorsque celui qu'on disait mort nous apparut soudainement... il était vivant... il était sauvé !... Héva... Héva... te souviens-tu ?

— Oui, à mesure que tu parles, ma sœur, je me souviens... il me semble que c'est un réveil !... Continue ! continue !

— Georges allait quitter le bengalow, — reprit Mary, — il nous dit adieu et nous envoya prendre du repos... Je crois nous voir encore, dans notre chambre, agenouillées et priant pour lui...

— Pour lui et pour Edward... — balbutia Héva.

— Soudainement, — poursuivit Mary, — tout s'efface en un rêve effrayant ! Des mains violentes nous saisissent... un bandeau nous aveugle... un autre nous étouffe... on nous enlève... ou nous emporte... des coups de feu pétillent au loin... une lente agonie commence... Puis, plus rien... le néant... la nuit... presque la mort, et, tout à l'heure, la résurrection... Est-ce bien cela, ma sœur, et tes souvenirs ressemblent-ils aux miens ?

— Oui, — répondit Héva vivement, — c'est bien cela... mais, à mesure que ma mémoire se ravive, on croirait que ma raison s'égare, tant il me semble que rien de ce qui s'est passé n'est possible et réel ! Quel étrange mystère nous entoure ? Qui donc pouvait avoir un intérêt à nous faire ainsi disparaître? Comprends-tu cela, Mary?

— Non, en vérité, je ne le comprends pas !

— Et cependant, — répondit Héva, — ils avaient un but, à coup sûr, ceux qui se sont emparés de nous ! ils obéissaient à un ordre ! Ce but, quel était-il ? Cet ordre, qui l'avait donné ?

— Moi! — dit une voix inattendue.

Les deux jeunes filles tressaillirent.

Une porte secrète, dissimulée par la tenture de toile perse, venait de s'ouvrir sans bruit, et sur le seuil de cette porte une femme se tenait debout, les bras croisés et la tête haute.

— La princesse Djella ! — s'écrièrent Mary et Héva en reculant d'épouvante.

— Oui... moi, la princesse Djella ! Ne vous souvenez-vous plus, jeunes filles, que je vous ai dit hier : *Au revoir?*

— Où sommes-nous donc ? — demanda Mary.

— Vous êtes chez moi...

— Ah ! — balbutièrent les enfants tremblantes.

— Oui, chez moi ! non pas à Bénarès mais dans mon palais d'Allahabad ; vous voyez que vous aviez tort de repousser hier mon hospitalité, puisqu'il vous faut l'accepter aujourd'hui !

— Vous parlez d'hospitalité, madame, — répliqua fermement Mary, — et cependant c'est par la violence que vous vous êtes emparée de nous !

— Il m'a bien fallu recourir à la force, puisque la persuasion restait inutile ! Lorsque j'ai résolu qu'une chose devait se faire, elle se fait ! Je vais droit à mon but, et par tous les chemins ! Qu'importe le moyen, pourvu qu'il réussisse? Or, vous voyez que j'ai réussi, puisque vous êtes dans ma maison !

La princesse ajouta, avec le plus étrange sourire :

— Et je vous souhaite la bienvenue, mes hôtes !

— Vos hôtes ! — répéta Mary, — ne serait-il pas plus juste et plus vrai de nous appeler vos prisonnières ?...

Djella fit un geste ironique en souriant de nouveau.

— Soit ! — dit-elle, — nous ne discuterons pas sur les mots !... Vous avez refusé de me suivre à titre d'amies !... vous n'en êtes pas moins dans

mes mains, et c'est à vous seules qu'il faut vous en prendre si mon hospitalité doit changer de nom...

— Madame, — demanda Mary, — que comptez-vous faire de nous?

— Un très prochain avenir se chargera de répondre à cette question...

— Prétendez-vous nous garder ici malgré notre volonté?

— Il me faut bien vous avouer que j'ai cette prétention... — répondit railleusement Djella.

— Vous emploierez la violence alors, pour nous retenir, comme vous l'avez déjà fait pour nous enlever!

— Je n'hésiterai pas!

— Mais vous êtes donc notre ennemie?...

Djella laissa tomber son masque, inutile désormais.

— Est-ce que vous en doutez? — s'écria-t-elle d'un ton farouche, en attachant sur les jeunes filles un regard où luisaient toutes les ardeurs d'une haine implacable.

— J'en doutais, oui, madame, — répliqua Mary sans baisser les yeux sous l'acuité de ce regard, — et, même en ce moment, même après vous avoir entendue, j'en doute encore, car j'interroge ma conscience, et ma conscience me répond que nous n'avons rien fait pour mériter votre haine.

— Vous le croyez? — demanda la princesse avec une violence farouche.

— Nous faisons plus que le croire, madame, nous en avons la certitude...

— Eh bien! vous vous trompez!

— Apprenez-nous donc ce que nous vous avons fait...

Pendant une ou deux secondes, Djella parut hésiter, mais cette nature impétueuse était incapable de se contenir, de se dominer.

— Ce que vous m'avez fait! — répéta-t-elle avec une effrayante expression de rage, — Vous voulez le savoir?...

— Oui, nous le voulons...

— Eh! bien, — dit Djella, — sachez-le donc! Avant de vous connaître, Georges Malcolm était mon amant...

Mary fit entendre un cri presque étouffé qui ressemblait à un gémissement et devint pâle comme une morte.

La princesse poursuivit :

— Je l'adorais, — entendez-moi! — et vous m'avez volé son cœur! Pour vous, il m'a méprisée, foulée aux pieds! et vous demandez pourquoi je vous hais!

Une rougeur vive avait, sur les joues de Mary, remplacé la pâleur livide.

— Madame, — murmura la jeune fille, — je vous plains de toute mon âme, car vous avez dû beaucoup souffrir...

Djella fit un pas en arrière, comme sous le coup de fouet d'une insulte.

— Vous me plaignez! — répliqua-t-elle ensuite avec un éclat de rire diabolique.

— Oui, madame, et du plus profond de mon âme!

— Je repousse votre pitié... gardez-la pour vous-même... vous en aurez besoin!

— Pas tant que vous, madame, car malgré votre titre de princesse c'est vous qu'on dédaigne et c'est moi qu'on aime! Eh bien, punissez-moi d'un crime involontaire!... Je suis entre vos mains... vengez-vous sur votre rivale! Mais ma sœur ne vous a rien fait, et votre jalouse colère ne peut pas retomber sur elle... épargnez ma sœur!... rendez-la libre!...

Héva jeta ses bras autour du cou de Mary et l'embrassa en balbutiant avec des larmes :

— Oh! ma sœur, ma sœur, pourquoi demandes-tu la liberté pour moi! tu sais bien que je ne veux point te quitter...

— Jeune fille, — interrompit Djella — rassurez-vous, vous resterez ici! Autant que votre sœur, vous avez des droits à ma haine! Oubliez-vous qu'hier Edward Malcolm, votre fiancé, m'a fait la plus mortelle injure qu'une femme puisse recevoir d'un homme! Oubliez-vous qu'au bengalow, où j'allais vous chercher, il m'a dit : Je vous CHASSE!

— Ah! madame, — répondit Héva avec une fermeté courageuse qu'il semblait impossible d'attendre de sa nature si douce et si timide, — n'avait-il pas cent fois raison? Son instinct lui montrait en vous la plus implacable, la plus acharnée des ennemies!

La princesse Djella *prit un temps*, comme on dit au théâtre ; en d'autres termes, elle garda le silence pendant un instant, en promenant successivement son regard sur les deux jeunes filles. Elle

souriait, et ce sourire, bien loin d'éclairer son visage, donnait à sa physionomie mobile une expression étrangement sinistre.

Enfin elle prononça ces mots :

— Georges Malcolm m'avait offensée, et quiconque m'offense est condamné d'avance! Georges Malcolm est tombé hier, frappé mortellement par le rajah Doorgal-Sahib, à qui j'ai dit : *Cet homme est le fiancé de Mary Burtell... de Mary que vous aimez! il faut qu'il meure, et sa fiancée deviendra libre!* Le pistolet de Doorgal-Sahib a fait justice de Georges Malcolm!

Mary ne pouvait deviner l'erreur de la princesse. Elle crut que Georges était véritablement mort après l'attaque du bengalow. Elle poussa un cri déchirant et se laissa tomber à genoux en cachant son visage entre ses mains et en éclatant en sanglots convulsifs.

Djella poursuivit :

— Edward Malcolm m'a insultée, lui aussi! Son arrêt est prononcé! il doit tomber comme est tombé son frère! S'il est vivant encore, ce que je ne crois pas, il sera mort avant ce soir!

La malheureuse Héva muette, affolée, se tordant les mains, ressemblait à une statue de l'épouvante et du Désespoir.

— Et ceci n'est qu'un commencement! — poursuivit la princesse, — dans quelques heures, jeunes filles, vous saurez comment je me venge!

Après avoir prononcé ces terribles paroles, Djella quitta la chambre en refermant la porte derrière elle.

IV

DOORGAL-SAHIB

Nous l'avons déjà dit à nos lecteurs, la princesse Djella malgré son éducation brillante, malgré son instruction sérieuse, malgré ses voyages et ses séjours dans les grands centres européens de la civilisation et des lumières, conservait au fond de son âme toutes les superstitions des vieilles castes indoues.

Elle était de bonne foi dans ses croyances les plus absurdes, et poussait l'aveuglement du fanatisme religieux aussi loin que les misérables fellahs prêts à se jeter sous les roues du char de Jagarnath, pour rendre hommage au dieu farouche.

Il nous semblait indispensable, pour la complète intelligence de ce qui va suivre, de rappeler au souvenir de nos lecteurs ces détails bizarres, mais exacts, du caractère de notre héroïne.

A deux portées de fusil du palais, au bord d'une pièce d'eau et sous la coupole de verdure formée par des arbres trois fois séculaires, s'élevait une

pagode en miniature, construite en l'honneur du dieu Siva, et pouvant lutter de richesse, malgré ses proportions restreintes, avec les temples les plus fameux de Bénarès et de Calcutta.

C'est vers cette pagode que se dirigea Djella.

Au moment où elle allait franchir les degrés de marbre noir qui conduisaient à la porte d'entrée, cette porte s'ouvrit, et la figure bizarre et hideuse du fakir Souniacy se dessina dans l'encadrement.

La princesse s'inclina avec une apparence de profond respect car, parmi les frères de l'œuvre terrible, Souniacy passait pour un élu, pour un illuminé, presque pour un prophète.

Il descendit les marches et il s'arrêta devant Djella.

— Eh bien? — lui demanda cette dernière.

— Princesse, c'est fini.

— Qu'avez-vous fait?

— J'ai obéi à vos volontés. Vous m'aviez dit d'interroger nos dieux; ma voix s'est élevée vers eux; j'ai questionné Siva, Kaly et Bowhanie.

— Qu'ont répondu les dieux?

— Que dans l'avenir, comme dans le passé, ils souriraient à la reine des vengeurs de l'Inde.

— Leur avez-vous parlé des victimes nouvelles que je veux leur offrir aujourd'hui?

— Oui.

— Les accepteront-ils?

— Ils les accepteront.

— C'est bien! Les dieux favorisent la dernière des Tamerlides. Ils doivent leur protection à la descendante de Wichnou. N'ont-ils rien révélé?

N'ont-ils soulevé pour vous aucun des voiles qui cachent à nos yeux les secrets de l'avenir ?

— Ou j'ai mal compris le mystérieux langage qu'ils parlaient tout bas à mon âme, ou vous allez apprendre une grande nouvelle.

— Quand ?

— Bientôt... aujourd'hui peut-être.

— D'où me viendra cette nouvelle ?

— Les dieux ne me l'ont pas dit. Patience, et vous saurez.

Cet entretien, commencé au pied des degrés conduisant à la pagode, s'était continué sous la voûte ombreuse des grands arbres.

C'est là que Djella vit venir à elle un des valets de sa maison.

— Que me voulez-vous, Djérid ? — lui demanda-t-elle.

— Princesse, — répondit le valet, — le rajah Doorgal-Sahib vient d'arriver au palais, il demande la faveur d'être reçu par vous.

— Amenez ici le rajah.

Le valet s'inclina, en appuyant ses mains sur sa poitrine, et il allait s'éloigner, mais Djella le rappela.

— Djérid ? — lui dit-elle.

— Princesse ?

— Saugor est-il revenu de Bénarès ?

— Non, princesse.

— Aussitôt qu'il sera de retour, qu'on me l'envoie.

— Ce sera fait.

— C'est bien, allez !

Djella se tourna vers le fakir Souniacy.

— Je n'attendais le rajah Doorgal-Sahib que ce soir, — murmura-t-elle, — il faut qu'il ait quelque impérieux motif pour se hâter ainsi ! Peut-être vient-il comme porteur de grandes nouvelles.

— Peut-être, — répéta le fakir.

— Dans tous les cas, — reprit la princesse, — nous allons savoir, car le voici.

On voyait en effet Doorgal-Sahib marcher rapidement dans la direction des deux interlocuteurs. Au bout de quelques secondes il les atteignit.

— Bonjour, princesse, — dit-il en prenant la main de Djella et en la portant à ses lèvres avec une galanterie très européenne.

— Rajah, soyez le bienvenu.

— Vous ne m'attendiez que plus tard, n'est-ce pas ?

— C'est vrai.

— Et mon arrivée hâtive vous étonne ?

— Elle me fait croire du moins que vous m'apportez d'importantes nouvelles.

— Et vous ne vous trompez pas.

— Rajah, je suis femme et curieuse, parlez vite, j'attends. De quelle nature sont ces nouvelles ?

— L'une est heureuse entre les plus heureuses et nous concerne tous, nous qui voulons la liberté des Indes.

— Et l'autre ?

— L'autre n'intéresse que moi, et je ne saurais dire encore si je dois m'en réjouir ou m'en affliger.

— Rajah, commencez par la première.

— La voici. Le prodige annoncé depuis tant de

siècles par nos prophètes et nos livres sacrés se réalise aujourd'hui.

— Un prodige, — répéta Djella, — lequel?

— L'envoyé de la déesse Bowhanie a paru dans les Indes.

Le fakir Souniacy éleva vers le ciel ses longs bras décharnés et son visage d'airain s'illumina.

Djella fit un geste d'étonnement et presque d'incrédulité.

— Cela est-il sûr? — demanda-t-elle.

— Le doute est impossible.

— Alors, parlez. Que s'est-il passé?

— Hier, un peu après le moment où nous venions de quitter la pagode, le représentant de Bowhanie a pénétré dans le sanctuaire.

— Qui l'a vu?

— Les prêtresses et les brahmines.

— A quels signes l'ont-ils reconnu?

— Aux signes les plus infaillibles. La déesse s'est dépouillée pour lui du voile qui foudroie et de l'anneau qui tue.

— Vous en avez la preuve, Doorgal?

— Jubbée, la grande prêtresse, m'en a fait le serment, et Jubbée ne peut mentir.

— Ah ! — s'écria le fakir avec toute l'exaltation d'un immense orgueil, — les dieux ne trompent point ceux qu'ils aiment !

— Mais s'il en est ainsi, — fit Djella radieuse et triomphante, — notre victoire est assurée, la cause sainte est gagnée d'avance.

— N'en doutez pas, princesse, — répondirent à la fois Doorgal et le fakir.

Djella reprit :

— La nuit de demain, nuit glorieuse et dont le souvenir vivra dans les siècles futurs, entendra donner le signal de la lutte immense, et c'est sur les champs de bataille, le voile de Bowhanie déployé sur sa tête comme un étendard protecteur, que nous apparaîtra, dans le sang et dans la fumée, le fils aîné du dieu de Siva.

— L'Inde sera libre enfin, — s'écria Doorgal-Sahib, entraîné par le contagieux enthousiasme de la princesse.

— Et la puissance anglaise anéantie parmi nous !

— Pour toujours, — acheva le fakir.

— Déjà, à l'heure où je vous parle, — reprit le rajah, — les Anglais tremblants pâlissent, et toutes leurs troupes sont sur pied dans Bénarès.

— Eh quoi ! — demanda la princesse, — connaissent-ils déjà l'apparition, si terrible pour eux, de l'envoyé de la déesse?

— Ils l'ignorent.

— Pourquoi donc, alors, tremblent-ils?

— C'est ici le moment, — répondit Doorgal, — de vous apprendre cette nouvelle qui me touche et m'intéresse si vivement.

— Parlez, rajah ; je vous écoute.

— Dans la soirée d'hier, le bengalow de la famille Malcolm a été incendié.

— Ah ! — fit la princesse, — et ce monosyllabe s'échappa de ses lèvres sans que le moindre étonnement se peignît sur son visage.

— Miss Mary et miss Héva Burtell ont disparu,

enlevées au milieu des flammes par des inconnues. L'ignorez-vous, princesse?

— Peut-être, — répondit Djella.

— On cherche partout les ravisseurs.

— On ne les trouvera pas.

— Vous croyez?

— J'en suis sûre.

— Ainsi, princesse, — reprit le rajah, — cet enlèvement n'a rien, selon vous, dont mon amour doive s'inquiéter?

— Rien, absolument, — répliqua la jeune femme, — et je crois pouvoir vous promettre que, bien loin de nuire à vos projets, il les servira.

— Elle savait tout! — se dit Doorgal à lui-même avec un vif élan de joie, — C'est elle qui a tout ordonné! en travaillant pour elle, elle travaillait pour moi!

Puis tout haut :

— Maintenant, princesse, commandez! que dois-je faire? faut-il retourner à Bénarès?

— Restez, Doorgal, je vous en prie.

— Vous aurez besoin de moi?

— Oui.

— Pourquoi?

— Une fête se prépare ici; je veux vous y faire assister et je vous promets une surprise.

UNE VISITE INATTENDUE

Les trois personnages que nous venons de mettre en scène, c'est-à-dire la princesse Djella, Doorgal-Sahib et le fakir Souniacy, avaient continué leur entretien en marchant lentement vers le palais.

Au moment où ils allaient atteindre l'escalier à double rampe qui mettait le parc en communication avec les pièces du rez-de-chaussée, le bruit d'un galop rapide se fit entendre sur les pavés de la cour d'honneur, de l'autre côté des bâtiments, et ce bruit cessa tout à coup.

— Ce doit être Saugor, — pensa la princesse, — je veux lui parler sans témoins.

Elle se retourna vers ses hôtes.

— Rajah, — dit-elle, — et vous, fakir, excusez-moi. Je vous rejoindrai dans quelques minutes.

Et, gravissant rapidement les marches de l'escalier de marbre blanc, elle entra dans le palais, et se trouva face à face avec Saugor, qui s'apprêtait à venir la chercher dans les jardins.

— Maîtresse, — lui dit-il, — me voici.

— Comme tu reviens tard!

— J'ai cherché longtemps.

— Mais tu as trouvé, enfin?

— Oui.

— Edward Malcolm a-t-il péri sous les ruines fumantes du bengalow incendié?

— Non, maîtresse, Edward Malcolm est vivant.

— Comment le sais-tu?

— Je l'ai vu.

— Alors, tu t'es acquitté de mon message?

— Oui, j'ai remis votre lettre dans ses mains; il l'a lue devant moi.

— Et, — demanda Djella avec une fiévreuse impatience, — il t'a donné la réponse?

Saugor fit un signe affirmatif.

— Et, cette réponse, — reprit la princesse, — quelle est-elle.

— Il viendra.

— Seul?

— Je le pense, car voici ses propres paroles : *Dis à la princesse que ses volontés seront accomplies, et que je vais partir dans une heure pour son palais d'Allahabad.*

— Quand sir Edward t'a fait cette réponse, où était-il?

— Il quittait le palais de milord gouverneur.

— Et, après s'être séparé de toi, il n'y est point retourné?

— Non, car je l'ai suivi de loin, sans qu'il s'en aperçût. Il a fait plusieurs détours dans la ville, et

enfin il est entré dans la maison du médecin français.

— Il viendra, et il viendra seul! — murmura Djella avec l'expression d'une joie farouche. — Décidément tout me favorise, et, sitôt que ma volonté s'en mêle, l'impossible devient facile?

— Maîtresse veut-elle savoir autre chose? — demanda Saugor.

— Oui.

— Que maîtresse commande.

— As-tu, comme je t'en avais donné l'ordre, interrogé les bateliers et les pêcheurs chargés par moi d'explorer les rives de Gange?

— Je l'ai fait.

— Eh bien?

— Tous m'ont répondu de même. Le fleuve sacré a gardé sa proie. Le cadavre n'a point reparu.

— Allons, — se dit Djella, — Georges Malcolm est bien mort! Le peuple de Bénarès parle-t-il, — reprit-elle à voix haute, — de l'apparition de l'envoyé de la déesse dans la pagode de Bowhanie?

— On en parle tout bas, maîtresse, et la joie règne dans les cœurs, et les frères de l'œuvre sacrée s'abordent en se disant que l'heure suprême doit être proche.

— Ils ne se trompent point! — répondit la princesse, — l'heure de la lutte et de la victoire est proche, en effet! Maintenant, Saugor, va transmettre mes ordres à l'officier de service. Que toutes les issues du palais et des jardins soient gardées, et qu'on vienne m'avertir à l'avance de l'approche d'un visiteur, quel qu'il soit.

— J'obéis à l'instant, — murmura Saugor qui s'inclina devant la princesse et sortit.

Djella rejoignait à peine Doorgal et le fakir, lorsque le valet qui était venu lui annoncer la visite du rajah, s'approcha d'elle de nouveau.

— Djérid, que me veux-tu ? — fit-elle.

— Princesse, — répondit le serviteur, — un très jeune garçon, presque un enfant, vient d'arriver au palais ; il est blessé, il paraît très faible, et il a, dit-il, à vous faire des communications d'une haute importance.

— Le nom de cet enfant?

— Kazil.

La princesse tressaillit.

— Un de nos frères ! — murmura-t-elle ; — l'enfant qui chez lord Singleton a fait hier contre Georges Malcolm, la déposition la plus écrasante ! qu'il vienne... qu'il vienne... je l'attends !

Quelques minutes après ces paroles échangées, le valait amenait Kazil devant la princesse.

Le jeune Indou était d'une pâleur mortelle ; il portait l'un de ses bras en écharpe et paraissait ne se soutenir qu'avec peine.

Djella, nous le savons, avait un cœur de marbre, et cependant, en jetant les yeux sur Kazil, elle se sentit émue.

— Enfant, — s'écria-t-elle, — comme tu es pâle et chancelant ! tu souffres?

— Princesse, — répondit Kazil, — j'ai perdu beaucoup de sang.

— Qui t'a blessé?

— Un poignard anglais.

— Quand?

— Hier soir.

— Où?

— A l'attaque du bengalow des Malcolm.

Djella fit un geste de surprise.

— Tu étais à l'attaque du bengalow? — répéta-t-elle.

— Oui, princesse.

— Comment cela pouvait-il se faire?

— Vous allez le comprendre. Samid, votre valet, sachant qu'on pouvait compter sur moi, m'avait embauché pour l'expédition. C'est moi qui, le premier, me suis introduit dans le bengalow en grimpant sur la terrasse de la vérandah. Le valet de chambre de sir Georges Malcolm était là, il m'a frappé d'un coup de poignard.

— En effet, je comprends. Ton sang a coulé pour mon service, et chaque goutte de ce sang te sera largement payée. Mais ce n'est pas tout. Tu avais, m'a-t-on dit, d'importantes nouvelles à m'apprendre... quelles sont ces nouvelles? que vas-tu m'annoncer?

— La visite d'un grand personnage.

— Un grand personnage? — répéta Djella.

— Oui, madame. Parti de Bénarès, ce matin, sur un mauvais cheval, car j'étais trop faible pour faire la route à pied, je venais demander à votre générosité un asile et des secours.

— Ni l'un ni l'autre ne te manqueront, — murmura la princesse.

Kazil reprit :

— A environ trois milles d'ici, tout au plus, j'ai

dépassé le plus somptueux cortège. Un grand nombre d'officiers, splendidement équipés, et une foule de serviteurs et d'esclaves entouraient un palanquin magnifique, dans lequel trônait un vieillard à mine majestueuse.

— Et, ce vieillard, — fit Djella avec une vive et ardente curiosité, — quel était-il ?

— J'ai demandé son nom.

— Que t'a-t-on répondu?

— Qu'il se nommait le rajah d'Hydérabad.

— Le rajah d'Hydérabad! — répétèrent à la fois avec une profonde stupeur Djella, Doorgal et le fakir.

— Lui-même, — répliqua l'enfant.

— Et il vient ici? chez moi? dans mon palais? — s'écria la princesse.

— Oui madame, et je n'en puis douter, puisque l'un des officiers m'a fait cette question : *Mon enfant, dans combien de temps arriverons-nous au but de notre voyage, le palais d'Allahabad?*

Djella se tourna vers Doorgal et le fakir.

— Le rajah d'Hydérabad! —répliqua-t-elle, — ce vieillard plus que centenaire qui ne se montre à personne, ne reçoit âme qui vive, et vit solitaire et sauvage au fond de son vieux palais des montagnes, comme un sanglier dans sa bauge! n'est-ce pas étrange, Doorgal?

— Etrange, en effet!

— Comprenez-vous cela, fakir?

— Pas encore... mais sans doute l'explication ne tardera guère.

La princesse reprit :

— Vous le savez aussi bien que moi, jusqu'à ce jour toutes les démarches faites pour rattacher le rajah à l'œuvre de Bowhanie avaient échoué.

— C'est vrai.

— Je ne comptais plus sur lui. J'avais renoncé même à le faire solliciter de nouveau, et le voilà qui vient chez moi de son propre mouvement, de sa seule volonté!

— Quel motif peut l'amener? — murmura Doorgal.

— Quoi qu'il en soit, — dit vivement le fakir Souniacy, — le palais de la princesse Djella doit être ouvert au rajah d'Hydérabad.

— Oui, certes! — répondit la princesse, — et je veux le recevoir comme un hôte vénéré. — Djérid, — ajouta-t-elle en s'adressant au valet qui avait amené Kazil, — cours transmettre mes ordres aux officiers, aux gardes, aux esclaves; qu'ils s'apprêtent tous à former un cortège d'honneur sur le passage du rajah d'Hydérabad, et que les portes du palais s'ouvrent à deux battants!

En ce moment on entendit retentir au loin, dans la campagne, de bruyantes fanfares.

— Entendez-vous? — s'écria Kazil; — les voici!... les voici!...

— Hâte-toi, Djérid! — reprit la princesse, — hâte-toi!

Le valet s'éloigna rapidement. Kazil le suivit avec lenteur.

La princesse reprit avec Doorgal et le fakir le chemin du palais, afin de surveiller par elle-même les préparatifs de la réception.

Tout en marchant, Djella dit tout bas à ses hôtes :

— Plus j'y songe, et plus la visite du rajah m'étonne et m'inquiète malgré moi.

— Pourquoi donc? — demanda Doorgal.

— Eh! le sais-je moi-même? mais enfin, nous touchons au moment décisif. Ce vieillard, qui compte dans sa principauté des millions de sujets, va-t-il nous faire obstacle? apporte-t-il la guerre?

— Ne craignez point cela! — répondit le fakir, — c'est impossible!

— Pourquoi donc?

— Pour la meilleure de toutes les raisons.

— Laquelle?

— Le rajah d'Hydérabad est un vieillard, il passe à bon droit pour avoir l'astuce du renard et la prudence du serpent.

— Eh bien?

— Eh bien, cette réputation serait menteuse si, venant en ennemi, il commettait l'imprudence ou plutôt la folie de se livrer en vos mains.

— Mais, alors, — s'écria Djella, — si ce n'est point une pensée hostile qui l'amène, c'est donc un traité d'alliance qu'il va me proposer.

— Je le crois, — dit le fakir.

— Je l'espère, — appuya Doorgal.

— Et moi, j'en accepte l'augure! — dit la princesse joyeusement. — Avec un allié tel que le rajah d'Hydérabad, toute résistance serait vaincue d'avance.

Ceci se disait sur la terrasse magnifique qui dominait la cour d'honneur, et que trois hautes et larges portes-fenêtres mettaient en communica-

tion directe avec les appartements de réception.

Les fanfares éclatèrent plus rapprochées. On eût dit la musique militaire d'un régiment marchant au combat.

Les officiers, les gardes féminins et les esclaves de Djella formaient la haie depuis la grille monumentale jusqu'à l'immense escalier du palais.

VI

LE RAJAH D'HYDÉRABAD

Le cortège entra dans la cour d'honneur; il précédait et suivait un palanquin somptueusement doré, à côté duquel marchait un nègre du plus beau noir, habillé comme les muets du sérail.

Les porteurs s'arrêtèrent au bas de l'escalier et mirent à terre le palanquin. La musique fit silence et le rajah d'Hydérabad quitta lentement les coussins de soie, brodés d'or, sur lesquels il était à demi couché.

Ce prétendu rajah, nos lecteurs l'ont deviné depuis longtemps, n'était autre que Georges Malcolm, si bien déguisé, grimé avec un talent si prodigieux, que personne au monde, ni son frère, ni sa fiancée, n'auraient été capables de le reconnaître.

Il avait pris l'aspect d'un centenaire. D'épais sourcils grissonnants cachaient à demi ses yeux ; une longue barbe, blanche et soyeuse, encadrait son visage bronzé et tombait jusque sur sa poitrine. Sa haute taille se voûtait sous son costume éblouis-

sant d'or et de pierres précieuses. Chacun de ses mouvements offrait cette raideur que donnent les années.

Il descendit du palanquin, s'appuya sur l'épaule du nègre dont nous avons signalé la présence, et se mit en devoir de gravir avec une prudente lenteur les degrés de l'escalier.

Tout en paraissant soutenir respectueusement sa marche chancelante, le nègre, — (c'est ainsi qu'il nous faut désigner jusqu'à nouvel ordre le fidèle Stop), — murmurait à son oreille :

— Ah ! Votre Honneur... Votre Honneur... je me sens bien inquiet !

— Silence ! — répliqua Georges du même ton. — Sois maître de toi, surtout ! Ta frayeur pourrait nous trahir.

— C'est que, sous ce costume, je ne me reconnais plus moi-même.

— Il te va merveilleusement ! tu es splendide !

— C'est bien possible... mais le noir me tire la peau.

— Tu t'y feras.

— Je louche affreusement !

— On ne s'en aperçoit pas.

— Je me sens tout gêné !

— C'est le manque d'habitude. Avant huit jours tu seras à ton aise.

— Huit jours ! — balbutia Stop avec effroi. — Miséricorde ! Vous comptez me laisser huit jours comme ça !

— Il le faudra peut-être.

— Ah ! Votre Honneur, j'en ferai une maladie, c'est sûr !

— Pas un mot de plus et souviens-toi que tu es muet !

— Hélas ! — murmura Stop en poussant un profond soupir.

La moitié de l'escalier était franchie.

Aucune autre parole ne fut échangée entre le maître et le valet jusqu'au moment où il atteignirent la plus haute marche, sur laquelle Djella attendait, debout, entourée des officiers de sa maison, et ayant à côté d'elle Doorgal-Sahib.

— Rajah d'Hydérabad, — dit-elle d'une voix lente et grave, — quel que soit le motif qui vous amène dans mon palais, vous m'êtes un hôte doublement sacré ! Votre race illustre et vos cheveux blancs vous font pour moi deux fois souverain ! Ici, tout est à vous ! Commandez, prince, on vous obéira ! Dans mon palais vous n'avez que des serviteurs ; et moi, la maîtresse de ces lieux, je suis prête à vous rendre hommage.

Et Djella, joignant l'action aux paroles, fit un double mouvement pour ployer le genou devant son hôte et pour prendre sa main qu'elle voulut porter à ses lèvres.

— Oui ! oui ! — pensa Stop indigné, — à genoux scélérate ! à genoux devant nous, pour nous demander grâce ! et tu ne l'obtiendras pas !

Mais déjà le rajah d'Hydérabad, ou plutôt Georges Malcolm, avait empêché Djella d'accomplir sa génuflexion et son baisemain.

— Ne vous inclinez point devant moi, ma fille !

— lui dit-il d'une voix aussi complètement changée que l'était son visage et toute son apparence extérieure ; — c'est votre jeune front qui porte deux couronnes, celle de la naissance et celle de la beauté ! Vous êtes princesse, et vous êtes femme et, si mon âge me le permettait, ce serait à moi de ployer le genou devant vous.

— Prince, — répondit Djella, en introduisant dans le salon d'honneur le prétendu vieillard, — vos paroles sont douces à entendre.

— Et douces à prononcer, — murmura le faux rajah.

— Elles me prouvent, — continua la princesse, — que vous venez à moi en ami.

— En doutiez-vous donc? — demanda Georges d'un ton de reproche.

— Non, je n'en doutais pas... ou tout au moins je l'espérais.

— Vous aviez raison ma fille, car je viens à vous en ami dévoué, et qui bientôt le sera plus encore.

— Ah ! — pensa Stop, — tu le verras bien !

— Djella reprit :

— Vous me remplissez de joie et d'orgueil ! permettez-moi, prince, de vous présenter mon hôte et mon ami, le rajah Doorgal-Sahib.

Doorgal s'inclina profondément.

— Rajah Doorgal-Sahib, — dit le faux centenaire, — je ne vous avais jamais vu, mais vous n'êtes point un inconnu pour moi ! J'ai entendu parler de vous bien souvent, dans ma solitude des montagnes ! Vous portez un nom illustre entre les plus illustres, un nom qui résonne à mon oreille comme

un glorieux écho des grands siècles évanouis, et vous le portez dignement! donnez-moi votre main.

— Merci, prince! — répondit Doorgal, en prenant la main de son interlocuteur.

— Very God! very God!! — se disait Stop à lui-même, — si je ne me retenais, comme je l'étranglerais, le gredin! mais je me retiens, hélas! il le faut!!

Georges Malcolm se pencha vers la princesse, de manière à effleurer presque avec ses lèvres sa petite oreille rose et nacrée, et il lui dit d'une voix basse :

— Je suis venu pour vous faire des communications de la plus haute importance, mon enfant! Puis-je parler librement devant le rajah Doorgal-Sahib, comme je parlerais à vous seule?

— Vous le pouvez, mon père, — répondit la princesse ; — je n'ai pas de secrets pour lui.

— Qu'il reste alors... lui... mais nul autre.

Djella fit un signe impérieux.

La foule d'officiers qui remplissait le salon d'honneur disparut aussitôt. Stop, seul, complètement impassible, du moins en apparence, resta debout à quelques pas de son maître.

La princesse le désigna du geste au prétendu rajah.

— Cet homme? — lui demanda-t-elle, — pourquoi ne s'éloigne-t-il pas comme les autres?

— Bentow ne me quitte jamais, — répliqua Georges Malcolm. — C'est le chef des eunuques noirs de mon sérail. Il est fidèle et, de plus, il est muet! Ses oreilles entendent, son intelligence comprend

mais ses lèvres ne peuvent répéter ! Quand je lui parle, c'est par signes qu'il me répond, en un langage compris de moi seul.

— C'est heureux pour eux, oh ! fort heureux que je sois muet, ou du moins que je le paraisse ! — grommelait Stop entre ses dents ; — sans cela, je leur dirais de petites choses !... enfin patience ! s'il plaît à Dieu, ma langue ne sera pas toujours liée !

Georges Malcolm et Doorgal-Sahib avaient pris place sur un divan.

Djella, sans s'occuper davantage du prétendu muet du sérail, se rapprocha d'eux.

— Prince, nous vous écoutons ! — dit-elle ; — nos oreilles attentives sont prêtes à recevoir la rosée bienfaisante de vos paroles.

— Voici l'heure décisive et la lutte suprême ! — pensa Georges ; — il faut que tombe le dernier voile !

Puis tout haut :

— Pour venir à vous, ma fille, j'ai attendu longtemps... bien longtemps...

— Mais enfin vous êtes venu, prince, — murmura Djella. — Qu'importe le temps écoulé ?

— Je sais que vous avez entrepris une œuvre gigantesque, — reprit Georges ; — je connais votre but.

— Ah ! — fit Djella surprise.

— Ce but, c'est l'anéantissement de la Compagnie des Indes... C'est l'extermination des Anglais, dans l'empire des Tamerlides ! Est-ce vrai, princesse ?

— C'est vrai.

— Vous voyez que votre haine implacable pour la race étrangère n'est point un secret pour moi.

— Cette haine, — s'écria Djella, — fait partie de mon héritage ! mes pères me l'ont transmise avec leur sang !

Stop avait peine à se contenir.

— Non ! non ! non ! ce n'est pas une femme ! — se disait-il tout bas, — c'est la femelle d'un crocodile! c'est une abominable vipère !

— Si j'ai repoussé toutes les avances, — continua Georges Malcolm, — si j'ai refusé jusqu'à ce jour de faire partie de l'association des fils de Bowhanie dont vous êtes la reine, c'est que j'étais, sinon l'ami, du moins l'allié de ceux que vous avez juré de détruire, et cependant, connaissant vos projets, n'ayant qu'un mot à dire, n'ayant qu'un geste à faire pour amener leur avortement, je n'ai pas dit ce mot, je n'ai pas fait ce geste ! J'aurais regardé comme un crime d'entraver la marche de l'œuvre ! Je me répétais tout bas : nos dieux décideront ! et je gardais la neutralité !

— Et aujourd'hui, prince, — demanda Djella vivement, — aujourd'hui n'en est-il plus ainsi ?

— Non ! — répondit Georges fermement.

— Pourquoi ?

— Parce que tout est changé ! les Anglais ont méconnu mes droits, violé mes privilèges et rompu volontairement par leur impudente audace le pacte qui nous liait !

— Les insensés! — murmura Djella ; — nos dieux, qui veulent les anéantir, les ont frappés d'aveuglement !

— Oui, — répliqua Georges Malcolm ; — car d'un allié utile, ils ont fait un ennemi irréconciliable... Comme vous, désormais, j'ai résolu d'anéantir une puissance qui nous écrase et qui, dans son orgueil, se croit invulnérable.

— Ils le croient ! ils le disent ! — interrompit Djella, — ils auront la preuve du contraire ! ils l'auront vite !

— Alors, — reprit le faux centenaire, — je suis venu, et je vous dis : Le rajah d'Hydérabad est à vous !

— C'est Bowhanie qui vous amène !

— Je vous apporte mes sujets, mes trésors, ma volonté et, ce qui est plus que tout cela, je vous apporte mon appui moral ! — Désormais l'œuvre d'extermination n'aura pas de soutien plus ferme que moi ! ! Disposez de mon sang, de mon or, de mon influence !

— Ah ! — s'écria la princesse avec une sorte de farouche ivresse, — quel jour que celui-ci, où deux semblables nouvelles frappent mon oreille et font battre mon cœur ! ! l'envoyé de la déesse a paru dans les Indes, et le rajah d'Hydérabad est à nous ! Nous voilà sûrs de la victoire ! sûrs d'avance et deux fois pour une !

— Je me suis expliqué, — reprit Georges Malcolm ; — à votre tour de parler, princesse : Qu'allez-vous faire ? qu'avez-vous fait déjà ?

Et le prétendu centenaire prit une attitude attentive.

VII

LA CONFESSION DE DJELLA

— Ce que j'ai fait! — répéta la princesse avec l'accent d'un orgueil farouche, — vous allez le savoir! Ecoutez-moi bien, rajah!... quand vous m'aurez entendue, vous me rendrez justice, et vous proclamerez tout haut que j'ai accompli de grandes choses!

— J'attends... — murmura Georges Malcolm.

— J'ai miné les Indes! — poursuivit Djella; — j'ai préparé l'écroulement immense qui se consommera dans deux jours!... Mon aïeul, en mourant, avait dit à mon père : « Si tu ne peux frapper toi-même, si les temps ne sont pas venus, instruis ceux qui naîtront de toi, et laisse-leur en mourant un héritage de haine! » Ce que mon aïeul avait dit, mon père me l'a répété. J'ai accepté la mission sainte et terrible, et je m'y suis dévouée tout entière, comme avait fait mon père avant moi!

La princesse parlait avec une exaltation grandissante. Les flammes de l'entraînement avaient mis

leur reflet sur son visage pâle. Son cœur battait plus vite et sa poitrine se soulevait violemment.

Elle continua :

— Depuis cinq ans, je travaille sans relâche! Depuis cinq ans, pas un jour ne s'est écoulé sans avoir sa part de labeur! L'œuvre marche et grandit dans l'ombre! De Golconde au Penjaub, de l'Oude au Bengale, de Dellhy à Madras, de Madras à Naypour, partout enfin sur la surface des Indes, j'ai entretenu la religion sinistre de la corde et du couteau! Je me suis faite la reine de vengeurs! Les mines épuisées sont devenues de mystérieux repaires, des cratères souterrains où nos frères trouveront la foudre inventée par les hommes! J'ai dressé des lutteurs infatigables! Chaque nuit, pour entretenir la main des fils de Bowhanie, un Anglais tombait frappé dans les ténèbres.

Malgré son empire sur lui-même, Georges Malcolm ne fut pas le maître de dominer d'une façon complète l'émotion puissante qui s'emparait de lui...

Il comprenait instinctivement qu'une confidence attendue, mais terrible, allait frapper son oreille.

Il tressaillit...

Heureusement Djella s'absorbait dans sa pensée, et Doorgal-Sahib accordait à la princesse son attention tout entière. Ni l'un ni l'autre ne s'aperçurent donc de ce mouvement compromettant du prétendu centenaire.

Djella poursuivit avec un redoublement de fougue :

— Il y a huit jours, les doigts de fer des Phansigars

étranglaient à Naypour le président Cowley ! — Il y a quatre jours, à Delby, sir Richard Folkston râlait sous le lasso des Thugs ! — Il y a deux jours, enfin, et c'est la dernière des étapes sanglantes de notre haine, le couteau des fils de Bowhanie frappait au cœur, par mon ordre, un imprudent qui savait nos secrets, sir John Malcolm, civilian de Bénarès !...

Tandis que Djella prononçaient ces hideuses paroles, la fureur et l'indignation, débordant du cœur de Georges, étouffèrent en lui pendant un instant les conseils de la prudence.

— Ah ! misérables ! — s'écria-t-il d'une voix tonnante, en se soulevant à demi et en portant la main sur le manche de son poignard, — misérables ! — répéta-t-il.

— Rajah, que dites-vous ? — demandèrent à la fois la princesse et Doorgal stupéfaits.

Mais déjà Georges avait compris qu'il allait infailliblement se perdre sans profit pour personne, et perdre Mary et Héva en même temps que lui... Aussi se hâta-t-il d'ajouter, avec une présence d'esprit miraculeuse, ces paroles qui semblaient compléter la phrase si imprudemment commencée :

— Misérables Anglais, enfants d'une race maudite, puissiez vous périr tous comme ont péri ceux-là !

Cependant Stop se disait à lui-même :

— Quelle situation, mon Dieu ! quelle situation ! Mes cheveux se dressent sous ma perruque !

— Et maintenant, prince, vous savez ce que nous avons fait ! — reprit Djella. — Pouvons-nous compter sur vous ?...

— Je suis votre allié ! — répondit Georges.

Et tout bas, avec une indicible horreur, il ajouta :

— Les assassins de mon père, les voilà donc ! Ah ! mes pressentiments ne me trompaient pas !

— J'ai tout immolé déjà à mon horreur pour le nom anglais ! — continua la princesse, — j'immolerai tout encore !... oui ... tout !... Rajah d'Hydérabad, nous mettrons en commun nos vengeances et, si les vôtres ressemblent aux miennes, je vous jure qu'elles seront splendides !

— J'y compte ! — répondit Georges froidement.

— Avant une heure, vous verrez comment se venge la princesse Djella !

— Avant une heure ? — dit le faux centenaire.

— Oui, prince...

Ces paroles obscures excitèrent au plus haut point les inquiétudes de l'Anglais.

— Que veut-elle dire ? — se demanda-t-il ; — malgré moi elle me fait peur...

En ce moment l'une des portes s'ouvrit, et Saugor se tint debout et immobile sous les plis de la draperie flottante qu'il venait de soulever.

La princesse s'était retournée au bruit, presque imperceptible pourtant, de la porte tournant sur ses gonds. Elle vit Saugor et lui fit signe de s'approcher d'elle.

L'Indou obéit aussitôt.

— Eh ! bien, — lui demanda-t-elle vivement et à voix basse, — qu'y a-t-il ?

— Il arrive... — répondit Saugor de même.

— Sir Edward ?

— Oui... je l'ai reconnu de loin... à cheval, et

courant comme la foudre... il sera dans la cour du palais avant cinq minutes...

— Seul?

— Seul.

— Allons, — murmura Djella, — je ne m'étais pas trompée! C'est son amour qui le frappe d'aveuglement et qui lui donne cette folle audace?

— Que faut-il faire? — demanda Saugor.

— L'accueillir avec les plus grands égards, l'introduire dans le salon d'ébène, où dans un instant j'irai le rejoindre, et te tenir prêt à paraître à mon premier appel, toi et deux autres de mes fidèles... est-ce compris?

— Maîtresse, c'est compris, et comprendre c'est obéir.

— Va donc et veille!

— Saugor s'éloigna.

Djella se tourna vers Georges Malcolm, qui n'avait pas vu sans angoisse l'expression de joie haineuse peinte sur les traits de la jeune femme.

— Prince, — lui dit-elle, — on m'annonce la visite d'un étranger qu'il faut que je reçoive sur-le-champ dans l'intérêt de l'œuvre sainte à laquelle j'ai consacré ma vie... Vous daignerez m'excuser, n'est-ce pas, si je vous quitte pendant une heure?...

Le prétendu rajah s'inclina silencieusement. La princesse continua :

— Vous devez éprouver quelque fatigue... Permettez-moi de vous conduire à l'appartement que je vous destine... J'espère que vous le trouverez digne de vous...

— Je suis bien vieux, ma fille, — répondit Georges

Malcolm, — mais nos dieux m'ont laissé la force de l'âge mûr, et la fatigue m'est inconnue... Au lieu d'aller goûter le repos que vous m'offrez, mon désir est de visiter les jardins de votre palais, dont on parle dans l'Inde entière comme de la merveille des merveilles...

— Que votre désir soit accompli, mon père! — répliqua la princesse. — Le rajah Doorgal-Sahib voudra bien vous faire les honneurs du palais et de ses jardins...

— A vos ordres... — murmura Doorgal.

Georges Malcolm se leva.

— Prince, — reprit Djella, — avant une heure je vous rejoindrai... je vais m'occuper de vos plaisirs... je vous prépare pour ce soir une fête qui sera digne de vous...

Georges vit sur le visage de la jeune femme cette même expression haineuse qu'il avait déjà remarquée et qui lui causait une indicible angoisse.

— Une fête... ce soir?... — répéta-t-il, — la fête de la vengeance, peut-être?

— Vous l'avez dit! — s'écria Djella.

— Prince, — fit Doorgal-Sahib, — venez...

Georges suivit le rajah, en s'appuyant sur l'épaule du prétendu chef de ses eunuques, et en se demandant tout bas :

— Que va-t-il donc se passer ici?

En même temps Stop murmurait à part lui :

— Que tous les saints des trois royaumes nous protègent! Comment sortirons-nous de cette aventure?

Au moment où nos personnages venaient de quitter le salon d'honneur, Saugor reparut.

— Maîtresse, — dit-il, — Edward Malcolm est arrivé...je viens de l'introduire dans le salon d'ébène...

— C'est bien... j'y vais... Cours à ton poste, Saugor, et veille !

VIII

L'ANTRE DE LA TIGRESSE

La pièce dans laquelle Saugor venait de faire entrer le second fils de John Malcolm, devait son nom à ses boiseries.

Cette pièce, de moyenne grandeur, avait un aspect presque sinistre malgré le luxe bizarre de sa décoration et de son ameublement.

Un mince filet d'argent bruni tranchait seul sur la teinte de deuil des panneaux noirs et brillants.

Le plafond à travées était peint d'un rouge vif, avec des arabesques d'argent. L'étoffe des divans et celle des portières était en satin de Chine noir, brodé de fleurs rouges et d'oiseaux d'argent.

Tout cet ensemble offrait au regard je ne sais quoi d'étrange, de mystérieux, de cabalistique.

Edward Malcolm attendait seul dans cette pièce, ne se doutant guère que son frère Georges se trouvait en ce moment sous le même toit que lui.

Le jeune homme était très pâle ; mais l'énergie de son attitude et la fermeté de son regard annon-

çaient une détermination suprême. L'expression de son visage disait clairement que, dût-il y laisser sa vie, il irait jusqu'au bout dans la voie qu'il s'était tracée.

Une porte s'ouvrit... une portière se souleva. Djella parut.

Elle semblait calme, presque souriante, mais son sourire était étrange et plus effrayant qu'une menace.

Elle fit quelques pas dans le salon. — Edward s'inclina devant elle avec la froide courtoisie d'un gentleman saluant une femme du monde.

Djella lui jeta un regard aussi étrange que son sourire.

— Ainsi, — lui dit-elle, — vous êtes venu?

— En aviez-vous douté, madame? — demanda le jeune homme.

— Je l'avoue.

— Pourquoi donc? Vous figuriez-vous que je prenais votre palais d'Allahabah pour l'antre de la tigresse?

— Je l'avais cru...

— Eh bien, vous vous étiez trompée. Edward Malcolm n'a jamais peur; me voici calme et confiant. Un de vos gens m'a remis ce matin votre lettre... Vous pouviez, disiez-vous, m'éclairer sur le sort d'Héva et de Mary et m'aider à retrouver ces jeunes filles. Seulement il fallait venir vous trouver, et votre volonté m'imposait la loi d'y venir seul. L'hésitation était-elle possible? Vous comprenez que non, madame. Je suis venu... me voici... j'attends.

— Que voulez-vous savoir?

— Où sont Héva et Mary.

— Héva et Mary sont ici, — répondit la princesse.

Edward resta impassible.

— Dans ce palais? — demanda-t-il.

— Oui, dans ce palais, toutes les deux. Cela vous surprend, n'est-ce pas, Edward Malcolm?

— En aucune façon.

— Vraiment!

— Que voulez-vous, madame! Je commence à vous bien connaître, et mes pressentiments me criaient que vous seule aviez fait commettre ce nouveau crime.

— Ils ne vous trompaient point! — répondit la princesse avec ironie.

— Mais sans doute, — reprit Edward, — sans doute vous regrettez une action si lâche...

— Croyez-vous?

— Votre démarche semble le prouver.

— En êtes-vous bien sûr, sir Edward?

— Pourquoi m'auriez-vous appelé si cela n'était pas? Eh bien, me voilà! Donnez maintenant des ordres, je vous en prie, madame, et que miss Mary et miss Héva sortent avec moi de cette demeure...

— Allons donc, sir Edward, vous êtes fou! — fit Djella avec un ricanement sinistre. — Vous qui prétendez me connaître, pouvez-vous me juger ainsi? Héva et Mary sont chez moi! elles n'en sortiront pas! Je les tiens, je les garde!

Un nuage pourpre envahit le visage d'Edward. Les veines de son front se gonflèrent. Pendant un instant on put croire que la colère qui grondait au

dedans de lui allait déborder, mais il fit un immense effort, il domina cette colère et la retint captive.

— Madame, — dit-il au bout d'un instant, — d'une voix que la violence de son effort rendait rauque et presque indistincte, je me suis juré de rester calme, mais la patience humaine a des bornes. Ne jouez point avec moi un jeu qui ne serait pas sans danger! Rendez-moi ma fiancée et la fiancée de mon frère...

— Non, — répliqua Djella.

— C'est votre dernier mot, madame?

— C'est mon dernier mot.

Edward était redevenu pâle. Il demanda :

— Mais, si telle est votre volonté, pourquoi m'avez-vous fait venir?

— Pour vous rendre le mal pour le mal.

— A moi, madame?

— A vous.

— Quel mal vous ai-je donc fait?

— Oubliez-vous si vite? Eh bien! moi, je me souviens. La princesse Djella n'est point de celles qui pardonnent une injure. Hier vous m'avez outragée, hier vous m'avez chassée! je me venge!

— Sur d'innocentes jeunes filles...

— Sur elles et sur vous. Hier vous avez foulé aux pieds mon orgueil; je prends ma revanche aujourd'hui en brisant votre cœur.

— Ah! prenez garde! — s'écria Edward que l'indignation gagnait.

— A quoi donc? — demanda Djella.

— A ma voix qui s'élèvera contre vous! à ma main prête à vous démasquer!

La princesse haussa dédaigneusement les épaules.

— Vous êtes fou, sir Edward ! — répliqua-t-elle ensuite.

— Croyez-vous donc m'en imposer à force d'impudence? — continua le jeune homme. — Je vous dis que je veux ces jeunes filles et que je vous forcerai bien à me les rendre.

— Sir Edward, permettez-moi d'en douter, — répondit la princesse avec le plus insultant de tous les sourires.

— Encore une fois, prenez garde! je les veux et je les aurai.

— Excusez ma curiosité, sir Edward... mais je voudrais bien savoir comment vous comptez vous y prendre pour arriver à ce résultat.

— Si la prière est inutile, si la persuasion est impuissante, j'emploierai la violence.

— La violence! — répéta Djella dédaigneuse. — En vérité, sir Edward, savez-vous que j'ai presque peur? Les romans de chevalerie, sans doute, vous auront tourné la tête. Vous vous prenez pour un Galaor, pour un Esplandian, pour un Lancelot du Lac, et, comme ces preux des temps épiques, vous prétendez à vous tout seul devenir le maître de mon palais. Tenez, vous êtes fou !

— Non, madame, je ne suis pas fou et je ne serai pas toujours seul! Je reviendrai, s'il le faut, vous assiéger dans ce palais avec une armée. Je vous arracherai votre proie!

Djella se mit à rire.

— Vous n'oubliez qu'une chose, sir Edward, dit-elle ensuite, — mais cette chose a son impor-

tance... Vous êtes entré chez moi, vous n'en sortirez plus.

— Qui m'en empêchera?

— Moi.

— Emploierez-vous donc la force?

— Je n'hésiterai pas! Vous êtes mon prisonnier.

— Alors, — dit Edward d'une voix qui ressemblait à un râle, — alors, madame, malheur à vous!

Le jeune homme était venu de Bénarès à cheval et à franc étrier, nous le savons. Il portait un costume de chasse. Un ceinturon de cuir fauve soutenait à son côté un poignard à manche d'argent.

Une rage violente et légitime venait de s'emparer de lui et lui montrait la princesse, non plus comme une femme, mais comme une bête fauve. D'ailleurs ne se trouvait-il pas dans le cas de légitime défense?

Il tira son couteau-poignard et voulut s'élancer sur Djella pour la frapper.

Mais la princesse avait prévu ce mouvement.

Elle recula en criant :

— A moi, Saugor!

Les portières du salon d'ébène se soulevèrent aussitôt ; trois Indous bondirent sur Edward et, malgré sa résistance acharnée, il se vit en moins d'une seconde terrassé, désarmé.

— Ah! misérables! misérables! — répétait-il en se débattant. — Les lâches! les bandits! Personne ne me tirera donc de leurs mains? Personne ne viendra donc à mon secours?

— Personne, — répondit froidement Djella.

Saugor venait de relever Edward, impuissant désormais, et les mains liées derrière le dos.

— Princesse Djella, — dit le malheureux jeune homme en mettant dans son accent tout le mépris qui remplissait son âme, — princesse Djella, vous êtes infâme !

— Et vous, vous êtes vaincu !

— Si les hommes m'abandonnent, Dieu me vengera !

— Nous verrons. — Saugor, garde bien le prisonnier, tu me réponds de lui sur ta vie.

— Maîtresse, — murmura Saugor en montrant les cordes avec lesquelles il était en train d'entraver les jambes d'Edward, — à moins qu'il ne lui pousse des ailes, comment s'échapperait-il !

— Oui, les liens sont solides, mais ce n'est pas assez. Je t'ordonne de ne point le perdre de vue, ne fût-ce que pendant une seconde. S'il essayait de fuir, tue-le !

— Maîtresse, — répondit Saugor, — j'obéirai.

— C'est bien.

Djella fit un pas vers la porte, puis s'arrêta.

— Edward Malcom, — fit-elle en se retournant, — hier, chassée par vous, je vous ai dit non pas adieu mais au revoir ; aujourd'hui comme hier je vous dis : *au revoir*.

Et elle sortit du salon d'ébène en murmurant tout bas :

— La fête que j'ai promise au rajah d'Hydérabad commencera bientôt.

IX

LA FÊTE PROMISE

La journée presque entière venait de s'écouler et l'heure du crépuscule était proche.

La princesse Djella, après avoir offert au prétendu rajah d'Hydérabad et à Doorgal-Sahib un repas splendide, venait de les amener sur cette terrasse qui s'étendait entre le palais et les jardins et où les attendaient la fraîcheur des sorbets et le tabac blond et parfumé des narguilhés.

Depuis son arrivée à Allahabad, Georges Malcolm avait joué son rôle avec une perfection qui ne s'était pas démentie un seul instant. Ni la princesse, ni Doorgal ne se doutaient qu'ils étaient les dupes d'une habile et audacieuse comédie.

Un foule considérable se massait autour de nos personnages, et cette foule se composait non seulement des officiers, des gardes, des valets, mais encore de la plupart des fellahs et des Indous de la basse classe, qui vivaient sur les terres de la princesse, et qu'attirait une irrésistible curiosité.

Gardes et valets avaient pour mission de maintenir libre un espace suffisant autour de Djella et de ses hôtes.

Saugor et Djérid absents tous d'eux s'occupaient sans doute d'exécuter d'importantes consignes.

Le soleil couchant éclairait de ses derniers rayons les jardins du palais qui s'étageaient sous les regards depuis la terrasse, et mettait des reflets sanglants sur les feuillages sombres des vieux arbres.

A droite, une longue colonnade de briques rouges, formant un aqueduc, découpait ses profils bizarres sur le ciel enflammé.

A gauche, au milieu d'un massif de cyprès gigantesques, se voyait un monument de marbre noir, en forme de sépulcre.

Les clartés changeantes du soir donnaient à tout ce paysage l'aspect étrange et presque fantastique d'un tableau de *Martynns*.

Georges Malcolm, Doorgal et la princesse étaient assis ou plutôt étendus à demi sur des coussins amoncelés.

Les deux hommes fumaient en silence, avec une gravité caractéristique et un recueillement tout oriental. Djella semblait préoccupée. Stop (sous le pseudonyme de Bentow) se tenait debout à quatre pas de son maître, dans l'immobilité d'une statue d'ébène habillée de drap d'argent.

Tout à coup une sorte de sifflement faible et doux, assez semblable à l'appel d'un oiseau nocturne, se fit entendre.

Sans doute ce sifflement annonçait à la princesse que les ordres donnés par elle étaient exécutés,

car aussitôt elle se souleva sur son coude, et d'une voix impérieuse elle dit :

— Gardes, laissez approcher tout le monde.

Les gardes et les valets s'écartèrent, et la foule, pareille au torrent que la digue rompue cesse de contenir, envahit les parties réservées de la terrasse.

— Enfants de Bowhanie, — s'écria Djella, — écoutez-moi, écoutez-moi tous, car j'ai de grandes nouvelles à vous annoncer.

Il se fit dans la multitude un silence profond.

Djella continua :

— Le chef mystérieux prédit par nos prophètes, l'envoyé de la déesse, a paru dans les Indes.

Une sorte de frémissement agita la foule, comme un souffle de brise agite les épis, et toutes les voix répétèrent, avec l'accent du fanatisme religieux le plus exalté :

— L'envoyé de la déesse !...

— Bowhanie a confié son voile, — poursuivit Djella, — son voile et son anneau, à celui dont la présence parmi nous va nous rendre invincibles.

— Le voile et l'anneau — murmura Georges ; — Kazil avait raison.

— Aussi — reprit Djella, — dans la nuit de demain, à l'heure où l'étoile de Kali brillera sur le sommet le plus élevé des montagnes grises, les chefs de la grande œuvre se réuniront tous dans la vallée d'Airain, au cimetière des Eléphants, au pied de la statue de Siva, dieu du mal.

— Ils y seront ! — répondit dans la foule une voix, celle du fakir.

— C'est là que nos frères recevront les ordres su-

prêmes pour l'extermination genérale, — continua la princesse.

—Et tous obéiront! — reprit la voix de Souniacy.

— Dieu veut notre salut, —se dit Georges à lui-même. — Le lieu du rendez-vous, je le connais!

Des paroles confuses s'échangeaient dans la foule. Djella, d'un geste, commanda le silence, et le silence se rétablit comme par enchantement.

La princesse parla de nouveau.

— Ce n'est pas tout encore, et la protection de Bowhanie s'étend visiblement sur nous. Le plus puissant des princes indous, le rajah d'Hydérabad, mon hôte illustre et vénéré, se joint à nous pour accomplir l'œuvre sainte. En échange de ses bienfaits, la déesse attend nos hommages, et je vais lui offrir des victimes dignes d'elle. Voici l'une, et tout à l'heure je vous montrerai les autres.

Djella fit un signe à Saugor qui se trouvait maintenant au premier rang de la foule.

Saugor à son tour commanda, et les Indous qui l'entouraient démasquèrent, en s'écartant, Edward Malcolm garrotté comme un criminel que l'on va conduire au supplice.

Georges s'était levé. Il sentit son sang se glacer dans ses veines, et des gouttes de sueur (la sueur de l'angoisse et de l'agonie) perlèrent sur ses tempes. Il lui fallut une force surhumaine pour ne pas s'écrier ; « Mon frère ! » dans le premier moment de sa stupeur et de son désespoir.

Il se retourna vers Stop qui, la bouche béante, fixait sur sir Edward ses yeux effarés, et du regard il lui commanda la prudence.

— Maintenant, — ordonna la princesse, — qu'on amène les captives. Rajah d'Hydérabad, regardez ! Regardez, Doorgal-Sahib !

— Les captives ! — répéta Georges. — Oh ! mon Dieu, si c'était... je tremble... Cette incertitude est pire que la mort !

Son attente fut de courte durée.

Djérid parut sur la plate-forme, précédant un groupe de valets et d'esclaves, qui s'écartèrent et laissèrent voir Héva et Mary, pâles, échevelées, vêtues de blanc.

— Oh ! mes pressentiments ! — se dit Georges atterré, — mes pressentiments !

A la vue des jeunes filles, le masque de stoïcisme qu'Edward avait mis sur son visage, tomba soudainement.

Une sourde clameur s'échappa des lèvres du malheureux jeune homme, qui se débattit convulsivement dans ses liens en balbutiant :

— Héva ! Mary !

En entendant cette voix, Héva leva les yeux et s'écria avec désespoir :

— Edward ! c'est Edward ! prisonnier !

— Enchaîné ! — ajouta Mary.

Et toutes deux voulurent s'élancer vers lui; mais une haie de poignards les enveloppa et les contraignit à reculer.

La fureur si longtemps contenue d'Edward arrivait en ce moment à son paroxysme.

— Misérables bandits, — cria-t-il, l'écume aux lèvres, — que la justice de Dieu et celle de l'Angleterre vous écrasent !

Georges Malcolm avait marché lentement jusqu'à son frère. Quand il fut assez près pour le toucher presque, il leva sur lui son poignard, et d'une voix impérieuse lui jeta ces mots au visage :

— Tais-toi, Anglais! tais-toi!

— Vous êtes des infâmes, — continua violemment Edward, — soyez madits!

Tout bas, rapidement, et sans déguiser son organe comme il l'avait fait jusqu'à ce moment, Georges reprit :

— N'ajoute pas un mot, et laisse-moi te sauver!

Les yeux d'Edward s'agrandirent.

— Mon frère! — balbutia-t-il, — c'est mon frère!

— Silence, — ajouta Georges.

Puis après un dernier geste de mépris et de menace il revint prendre sa place à côté de Djella et de Doorgal-Sahib.

Tandis que ceci se passait Héva, tendant vers ses gardiens ses mains suppliantes, s'écriait à travers ses sanglots :

— Au nom du ciel, ayez pitié de moi! Au nom du ciel, ne me fermez pas le passage! Edward m'appelle et je veux aller à lui! pourquoi sommes-nous captives? — que veut-on faire de nous?

— Vous allez le savoir, — répondit la princesse en quittant les coussins sur lesquels elle était assise, et en faisant un pas vers les deux jeunes filles qui comprirent aussitôt que tout espoir était perdu pour elles.

Djella étendit sa main droite vers le monument de marbre noir qu'ombrageait le massif de cyprès.

— Saugor, — dit-elle, — qu'on ouvre ce sépulcre.

Saugor s'éloigna pour obéir. Un frisson d'épouvante passa dans la foule.

— Doorgal-Sahib, — ajouta la princesse, — quand j'ai promis, je tiens toujours! une de ces jeunes filles est à vous, celle que vous aimez! Prenez-la! je vous la donne! l'autre est pour la tombe!

— Pour la tombe! — répétèrent les Indous stupéfaits.

— Ah! c'en est trop! — se dit Georges à lui-même, — mais que faire? que faire? les défendre, n'est-ce pas les perdre?

Héva balbutiait :

— Ensevelie vivante! mourir si jeune et de cette horrible mort! Mon Dieu, mon Dieu, ne m'abandonnez pas!

Mary l'entoura de ses bras, en s'écriant :

— Ma sœur, ma sœur chérie, rien ne pourra nous séparer!

Edward se sentait devenir fou. Il se tordait dans ses liens, sans autre résultat que de faire jaillir le sang de ses membres meurtris.

— Saugor venait d'ouvrir la porte de bronze du sépulcre. La nuit était venue lentement. La lune se levait à l'horizon. Les valets avaient allumé des torches dont les clartés rouges et tremblantes éclairaient lugubrement les scènes terribles que nous racontons.

Djella reprit d'une voix vibrante :

— Qu'on exécute mes ordres et ceux de la déesse!

Un mouvement brusque de Mary, un élan inattendu et irrésistible écarta les valets qui, le poignard levé, se pressaient autour d'elle.

La jeune fille vint tomber aux pieds de la princesse, — en s'écriant :

— Madame, vous ne tuerez pas ainsi ma sœur; vous n'avez reçu d'elle aucune offense! vous aurez pitié de mes larmes! vous ferez grâce!

— Mary, — dit fièrement Héva, — tu sais bien que cette femme est inflexible! Je te défends de l'implorer pour moi!

Sans doute Mary n'entendit pas sa sœur, car elle continua :

— Je suis à vos genoux, madame!... J'embrasse vos mains... je vous invoque comme on invoque le Tout-Puissant! Grâce! madame, grâce! non pour moi, mais pour elle!... Frappez-moi, mais épargnez la!... S'il vous faut une victime, prenez-moi!... Je suis prête à mourir! Inventez pour moi des tortures... mais qu'elle vive... qu'elle vive!

Georges avait caché l'une de ses mains dans sa poitrine et ses ongles déchiraient sa chair.

— Assister à ce spectacle, — se disait-il, — et se taire! c'est horrible! Mes forces sont à bout! Il le faut, cependant! il le faut!... pour elles!

Saugor était revenu sur la terrasse. Djella lui fit signe de s'approcher.

— Qu'on les sépare, — lui dit-elle, — et que mes ordres soient exécutés!

X

UN COUP DE TONNERRE

Saugor fit un geste.

Aussitôt un Indou gigantesque s'empara d'Héva, et, l'arrachant aux bras de Mary, l'entraîna vers le sépulcre, malgré sa résistance et et ses plaintes déchirantes.

Stop n'avait plus la force de se contenir.

— Coquins !... Gredins !... Canailles !... — grondait-il entre ses dents.

Georges lui saisit le poignet, en lui disant vivement et tout bas :

— Silence, au nom de Dieu !

— Ma sœur ! ma sœur ! rendez-moi ma sœur ! — criait Mary dans le paroxysme de son désespoir, en se débattant aux mains des esclaves qui l'entouraient et paralysaient ses mouvements.

— Adieu, Mary ! — balbutiait Héva, — je vais mourir ! Edward, adieu ! nous nous reverrons là-haut, dans le ciel.

Edward, délirant, répétait avec un râle pareil à celui de l'agonie :

— Bourreaux, mais tuez-moi donc !... Oh ! par pitié, tuez-moi !

L'Indou qui emportait Héva acheva de franchir l'espace qui s'étendait entre la terrasse et le tombeau, et la porte de bronze se referma sur la malheureuse jeune fille (1).

C'en était trop pour Mary.

On entendit murmurer d'une voix faible comme un souffle :

— Héva... Héva... je me meurs.

En même temps elle perdit connaissance, et elle serait tombée sur les dalles de la terrasse si les Indous qui l'entouraient ne l'avaient soutenue.

Kazil, qui depuis quelques instants s'était glissé au plus épais de la foule, s'approcha de Georges Malcolm et lui demanda d'une voix sourde :

— Maître, que faire ?

— Patience ! — répondit le faux rajah, — patience !

— Saugor, — commanda la princesse en désignant Mary, — fais préparer une litière et que cette jeune fille soit conduite sans retard au harem de Doorgal-Sahib.

— Ce sera fait, — répliqua Saugor.

Au moment où l'âme damnée de Djella s'éloignait pour s'acquitter de la mission qui venait de lui être confiée, le valet Djérid traversa rapidement les

(1) Historique. — Voir la *Revue des Deux-Mondes*, 1er décembre 1845, *la Begum sombre*.

groupes et s'approcha de notre héroïne. Sa figure était bouleversée.

— Princesse, — murmura-t-il respectueusement, pour attirer sur lui l'attention de la jeune femme.

— Que veux-tu, Djérid? — demanda Djella. — Qui t'amène?

— Une révélation.

— Ne peux-tu parler haut?

— Non, princesse; ce que j'ai à vous dire, vous seule devez l'entendre.

Djella réprima non sans peine un mouvement de surprise puis, sans rien répondre, elle s'éloigna de quelques pas, en faisant signe à Djérid de la suivre.

— J'écoute... — fit-elle ensuite, lorsque tous deux se trouvèrent isolés complètement.

Djérid lui dit quelques mots à voix basse.

Une profondeur stupeur, — une incrédulité complète, se peignirent aussitôt sur le visage de la princesse.

— C'est impossible! — s'écria-t-elle, — je refuse de le croire!

— Et cependant, madame, — répliqua le valet, — c'est la vérité.

— Comment le sais-tu? Qui te l'a dit?

— Un des hommes de l'escorte.

— Cet homme mentait.

— Je l'ai pensé d'abord, mais il a juré sur le nom sacré de Bowhanie! et qui donc oserait se parjurer en faisant un pareil serment?

— C'est bien, Djérid! — répondit la princesse, après avoir réfléchi pendant un instant. — Ne t'éloi-

gne pas et, quand le moment d'agir sera venu, sois prêt.

Le valet s'inclina ; il se perdit dans les groupes, et se mit à parler successivement à plusieurs Indous, de l'air d'un homme qui donne ou qui transmet des ordres.

Tandis que ceci se passait Saugor, après avoir fermé la porte de bronze, gravissait les degrés conduisant à la terrasse.

— Maîtresse, — fit-il en s'approchant de Djella, — voici la clef du sépulcre.

La princesse appela le fakir Souniacy.

— Fakir, — lui dit-elle, — vous avez interrogé nos dieux, et ils ont répondu qu'ils accepteraient le sacrifice. Prenez cette clef. C'est à vous que je confie le soin de veiller sur la victime offerte à Bowhanie !

Souniacy saisit avidement la clef que Djella lui tendait, et son geste, aussi bien que l'expression de son visage signifiait :

— La victime sera bien gardée !

Djella le comprit ainsi, car elle répliqua, avec l'un de ses plus fauves sourires :

— J'y compte !

Elle fit quelques pas ensuite dans la direction d'Edward, devenu silencieux sinon résigné, et elle murmura :

— Voilà comment je me venge, sir Edward ! Qu'en dites-vous ?

Le jeune Anglais releva sa tête pâle, et d'une voix sourde, qui fit tressaillir Djella, il prononça pour toute réponse ces trois mots :

— Le châtiment viendra !

Il sembla à la princesse qu'elle venait d'entendre une lugubre prophétie ; un frisson passa sur sa chair. Mais elle réagit bien vite contre cette faiblesse indigne d'elle, et elle répéta avec une expression sardonique :

— Le châtiment, dites-vous? Vous ne le verrez pas, sir Edward.

— Qui sait?

— Vous tomberez demain sous les balles de mes esclaves.

— Demain n'est pas à vous, madame, il est à Dieu. Sa volonté sera faite et non la vôtre!

La princesse interrompit brusquement le prisonnier.

— Emmenez cet homme, — s'écria-t-elle, — et que le plus profond de mes cachots vous réponde de lui.

Cet ordre fut exécuté sur-le-champ.

— A nous deux, maintenant, rajah d'Hydérabad ! — se dit la princesse à elle-même, en revenant à Georges Malcolm.

Ce dernier (complètement insensible en apparence à tout ce qui venait de se passer sous ses yeux) continuait à fumer son narguilhé chargé de tabac blond.

— Rajah, je vous avais promis une fête, — lui dit Djella avec un sourire. — Vous ai-je tenu parole?

— Vous avez dépassé, princesse, ce que j'avais pu croire et rêver.

— Ainsi, cette fête de la vengeance, vous la trouvez complète?

— Je la trouve digne de vous, ma fille. et c'est tout dire.

— Vous venez de me voir à l'œuvre, rajah d'Hydérabad. Vous me connaissez bien, maintenant?

— Je vous connais comme je me connais moi-même.

— Et vous êtes toujours mon allié!

— Plus que jamais.

— Mes haines sont les vôtres?

— Ne vous l'ai-je pas dit?

— Comme moi, vous invoquez Bowhanie?

— En doutez-vous?

— Comme moi, vous lui demandez l'extermination de l'infâme Compagnie des Indes?

— Certes!

— Et tout le sang du dernier Anglais!

— Oui, je le lui demande, et puisse la déesse m'entendre et m'exaucer!

— Elle vous entend, elle vous exauce. La Compagnie des Indes va disparaître de la surface du monde, et le premier Anglais qui donnera son sang...

Djella fit une pause après avoir murmuré ces paroles; puis, d'une voix éclatante, elle acheva :

— Ce sera toi, Georges Malcolm!

Ainsi prononcé à l'improviste, ce nom retentit dans la foule comme un coup de tonnerre.

Georges, se voyant reconnu, bondit.

— Trahi! je suis trahi! — cria-t-il, — mais vous ne me tenez pas encore!

Il voulut tirer son kandjiar et se défendre; il n'en eut pas le temps.

Saugor et Djérid se trouvaient près de lui, l'un

à droite, l'autre à gauche, et le cercle des Indous s'était resserré autour de lui pendant les dernières phrases de la foudroyante apostrophe de Djella.

Il fut désarmé et terrassé sans même avoir eu la possibilité de faire un mouvement.

Stop balbutiait tout bas :

— La fâcheuse aventure!... Dans quel guêpier sommes-nous fourrés?

Djella étendit la main vers l'infortuné valet de chambre.

— Celui-là est un complice, — dit-elle ; — emparez-vous aussi de lui!

Puis, avec un indicible accent de triomphe, elle ajouta :

— Je les tiens tous! Vous avez échappé aux flots du Gange, Georges Malcolm, mais je vous jure que vous ne m'échapperez pas, à moi! La porte du sépulcre va se rouvrir pour vous. Vous y mourrez avec Héva Burtell.

La princesse se tourna vers le rajah.

— Doorgal, — reprit-elle, — montez à cheval et courez à votre palais de Bankock. Vous y trouverez dans le harem votre bien-aimée Mary. N'épargnez pas les éperons à votre monture, Doorgal! Dévorez l'espace, luttez de vitesse avec l'éclair. Vous devez avoir hâte de prouver votre amour à l'ex-fiancée de Georges Malcolm.

— J'y vole, princesse, — répondit le rajah radieux, en baisant la main de Djella.

Et il s'élança au dehors.

— Dieu m'abandonne, — se dit l'Anglais que les Indous entraînaient vers le sépulcre avec des vo-

cifération hideuses. — Je suis vaincu! elles sont perdues!

Deux grosses larmes tombèrent sur ses joues et sa tête découragée tomba sur sa poitrine.

— Espérez, maître, je suis là! — murmura près de lui, tout bas, une voix faible.

Cette voix était celle de Kazil.

XI

DANS LA TOMBE

La nuit presque entière s'était écoulée. L'obscurité régnait en souveraine, mais du côté de l'orient une bande d'une blancheur douteuse, tranchant sur les ténèbres entre le ciel et la terre, annonçait que l'aurore ne tarderait point à paraître.

Tout semblait endormi dans l'immensité muette du palais d'Allahabad.

Les jardins étaient silencieux et déserts ; seulement quelques formes humaines se dessinaient vaguement autour d'un brasier rempli de charbons ardents, sur les marches conduisant à la porte de bronze du tombeau qui servait de prison à Georges Malcolm et à Héva Burtell.

Les lueurs rouges de ce brasier jetaient des reflets étranges sur les traits décharnés, les formes anguleuses et les membres à demi nus du fakir Souniacy et d'une demi-douzaine de brahmines accroupis autour de lui dans des attitudes bizarres qu'un peintre aurait trouvées pittoresques.

Laissons ces misérables jouer avec une farouche vigilance leur rôle hideux de geôliers, et mettons à profit l'une de nos plus précieuses prérogatives de romancier, pour franchir le seuil redoutable et pénétrer dans l'intérieur même du sépulcre.

Cet intérieur, formant une salle voûtée moins large que longue, n'avait qu'une seule ouverture importante, celle que fermait la porte de bronze, et deux espèces de soupiraux, étroits comme des meurtrières, et pratiqués à la naissance de la voûte pour rendre possible le renouvellement de l'air.

Au centre du monument se trouvait un grand sarcophage de marbre rouge, supportant une dalle inclinée de même matière, semblable à celles qui recouvrent les tombes dans nos églises et nos cimetières.

Des caractères bizarres et des hiéroglyphes incompréhensibles étaient gravés en creux sur cette dalle.

Dans l'un des angles du sépulcre une petite lampe de cuivre, posée sur un fût de colonne, répandait sa clarté pâle et sinistre.

Héva, agenouillée sur la pierre, les cheveux épars, la tête cachée dans ses deux mains, sanglotait.

Georges Malcolm, portant toujours son costume de rajah, mais tête nue et dépouillé de sa longue barbe blanche, était debout, sombre, silencieux, le visage ravagé par une immense angoisse, par une indicible douleur.

Il s'adossait à la muraille comme si ses membres fatigués n'avaient plus la force de le soutenir.

Par instants son regard quittait son expression amère et farouche, et se reposait sur Héva avec une immense compassion.

Tout à coup la jeune fille releva son doux visage baigné de larmes, et tendit ses mains vers le ciel, ou, pour rester dans les limites d'une rigoureuse vérité, vers la voûte du sépulcre.

— Mon Dieu, Dieu de miséricorde et de bonté, — balbutia-t-elle, — n'aurez-vous pas pitié de nous? Seigneur, j'accepte vos décrets, mais mourir ainsi, mourir séparée de ma sœur, mourir sans revoir une dernière fois la lumière du soleil, les fleurs, la verdure... c'est horrible! Seigneur, je ne vous ai jamais offensé et je vous demande grâce à genoux. Sauvez-moi, sauvez-nous! Veillez sur mon fiancé Edward et protégez ma sœur Mary.

Héva ne put continuer sa touchante prière. Les sanglots étouffaient sa voix.

Georges s'approcha d'elle et lui posa la main sur l'épaule.

— Priez, mon enfant, — lui dit-il. — La prière console et soulage. Mais ce qu'il faut demander à Dieu, c'est la résignation et non pas la vie. Nous sommes bien condamnés, allez! condamnés sans appel! La porte de cette tombe implacable s'est refermée sur nous pour toujours. Cette voûte éteindra notre dernier soupir.

La pauvre Héva se tordit les mains. Elle s'écria :

— Mais, qu'avons-nous donc fait, mon Dieu, pour mériter une mort si cruelle? Qu'avons-nous fait? le savez-vous? Et si vous le savez voulez-vous me le dire? car je vous jure que je l'ignore.

— Vous avez été condamnés par la princesse Djella, — répondit froidement Georges Malcolm.

— Quelle haine sans merci cette femme a-t-elle donc contre nous ?

— Elle a toutes les haines.

— Toutes ? — répéta la jeune fille.

— Oui, toutes. Celle de la caste ennemie, celle de l'orgueil froissé ! Elle se venge !

Après un silence Georges ajouta, d'un ton plus bas, comme se parlant à lui-même :

— Et ne rien pouvoir ! l'impuissance, la mort inévitable, obscure et sans combat ! Kazil m'avait dit d'espérer. Mais d'où viendrait l'espoir ? Cet enfant pourra-t-il seulement sauver mon frère ? Aura-t-il la pensée de voir lord Singleton ? Connaît-il comme moi le lieu maudit du rendez-vous ? Le sang de mes compatriotes ne va-t-il pas, demain, inonder l'Inde entière ?

Tandis que le jeune Anglais se posait à lui-même ces terribles questions, dont la solution semblait impossible, Héva essayait de se lever, mais sa faiblesse était extrême. Elle retomba.

— Georges, — murmura-t-elle, — les forces m'abandonnent. J'ai la fièvre. Le vertige s'empare de moi. Il me semble que la mort arrive.

— Héva, chère Héva ne parlez pas ainsi, je vous en conjure, — répondit Georges, vivement. — La puissance de Dieu est infinie et ses volontés nous sont inconnues. Jusqu'à la dernière minute il y a place pour l'espérance. Dites-vous que le salut peut venir. Du courage, mon enfant, du courage !

— Du courage, — répéta la jeune fille, — est-ce

que c'est possible, quand chaque heure qui s'écoule m'apporte une nouvelle torture ! quand la soif me dévore ! quand je sens la folie s'emparer de tout mon être !

— Héva, de grâce, par pitié !

La jeune fille interrompit Georges par un rire convulsif.

— Allez-vous, comme tout à l'heure, — reprit-elle, — me dire qu'il reste encore de l'espoir ? Ah ! vous n'en feriez pas le serment, car vous n'y croyez pas vous-même.

Un véritable accès de rage s'empara de Georges.

— Ensevelis vivants ! — cria-t-il, — et je ne puis briser ce mur, je ne puis enfoncer cette porte ! Je ne puis sauver cette enfant et courir au secours de ma bien-aimée Mary !... l'arracher aux étreintes du misérable à qui l'infâme Djella l'a donnée !... Ah ! cette pensée fait bondir mon cœur et brûle mon sang dans mes veines. Héva, Héva, vous avez raison. Oui, c'est à en devenir fou, et comme vous je sens que ma raison s'égare !

Une fièvre ardente dévorait la jeune fille. Une sorte de délire commençait à s'emparer d'elle.

— Edward, — murmura-t-elle avec désespoir, — je ne te verrai plus... Et je t'aimais pourtant... oh ! oui, je t'aimais bien. Si tu savais comme je t'aimais... Je vais aller à toi, mon fiancé... Je ne veux pas mourir sans avoir ouvert mon cœur devant toi.

Par un suprême effort Héva s'était dressée. Elle chancela et, pour ne pas tomber, il lui fallut

s'appuyer des deux mains à la dalle du sarcophage.

— Georges... Georges... — dit-elle d'une voix à peine distincte. — Mon cœur se brise... j'étouffe... De l'air, par pitié... donnez-moi de l'air...

— Est-ce qu'on demande de l'air à la tombe ? — répliqua Georges avec amertume.

— Alors je vais prier, prier encore, — reprit Héva en abandonnant son point d'appui et en se laissant retomber à genoux.

Mais presque aussitôt elle ajouta, en pressant convulsivement sa poitrine de ses deux mains crispées :

— Ah ! je ne peux plus... je ne peux plus.

Georges se meurtrissait le visage et répétait :

— Quelle agonie ! et je ne puis rien ! Ah ! c'est à se briser la tête contre ces murailles maudites !...

Tandis que cette scène déchirante avait lieu dans le sépulcre, le fakir Souniacy, debout sur les marches extérieures au milieu des brahmines, tournait les yeux vers cette bande blanche qui se dessinait à l'orient.

— Frères, — dit-il, — l'étoile du matin pâlit à l'horizon. Jetons les parfums dans le brasier. Le feu qui brûle en l'honneur de Bowhanie ne doit s'éteindre que lorsque les victimes auront succombé.

L'un des brahmines laissa tomber sur les charbons ardents des aromates réduits en poudre. Des nuages d'une fumée blanche et odorante s'élevèrent aussitôt.

— Prions ! — reprit le fakir en tombant à genoux

et en élevant ses deux bras au-dessus de sa tête.

Tous les brahmines prirent à l'instant la même attitude.

Le fakir se mit à psalmodier, sur un ton lent et monotone, une sorte d'invocation bizarre aux terribles divinités indoues, et les voix des brahmines firent chorus avec la sienne.

Georges, dans le tombeau, se dressa et prêta l'oreille..

— A travers cette porte de bronze un bruit de voix m'arrive, — murmura-t-il. — Les bourreaux veillent.

Une forme blanche sortit du palais, traversa la terrasse et se mit en devoir de descendre les degrés qui conduisaient au jardin.

Derrière cette forme blanche se dessinaient trois ou quatre silhouettes sombres.

— Qui vient ici? — demanda le fakir.

— Moi, la princesse Djella, — répondit l'apparition.

C'était bien la princesse en effet, suivie de deux hommes et d'un enfant.

Les deux hommes appartenaient à l'élite des sectaires de Bowhanie qu'on appelait *les tueurs d'Anglais;* l'enfant était Kazil.

Djella arriva près du sépulcre. Le fakir et les brahmines s'inclinèrent devant elle.

— Gardiens de la tombe, — demanda la princesse, — les victimes ont-elles cessé de vivre?

— Non, princesse, — répondit le fakir. — C'est le troisième jour seulement que la soif et la faim achèveront leur œuvre.

— Le troisième jour ! — répéta Djella. — Seulement le troisième jour ?

— Oui, princesse.

— Vous en êtes certain ?

Le fakir fit un geste affirmatif.

— Alors, — s'écria la jeune femme, — c'est trop long !

XII

DANS LA TOMBE (*Suite*)

— Oui, — répéta Djella d'une voix sourde en s'approchant du sépulcre, — c'est trop long !

Elle appuya son oreille contre la porte de bronze.

— Je n'entends rien, — murmura-t-elle. — C'est le silence... un silence de mort...

— Princesse, — demanda le fakir, — que décidez-vous? que faut-il faire?

— Il faut en finir, — répondit Djella. — Des nouvelles qui m'arrivent à l'instant m'appellent à Bénarès où je resterai jusqu'au soir, pour, de là, regagner le cimetière des Eléphants et donner le signal de l'extermination ! Il n'y a que la mort dont on ne revienne pas! je veux ne rien confier au hasard, et laisser ici derrière moi des cadavres et non des vivants.

— Ordonnez donc, — reprit le fakir. — Vos volontés, quelles qu'elles soient, seront accomplies sur-le-champ.

— Dieu des chrétiens, protège-nous! — se dit

Kazil à lui-même. — Que va-t-elle commander?

Dans l'intérieur du tombeau, Georges Malcolm prêtait toujours l'oreille.

— Le murmure des voix continue, — balbutia-t-il, — mais je ne puis distinguer les paroles.

— Eh qu'importe? — reprit Héva, — qu'importe, puisque nous n'espérons plus, puisque rien ne peut nous sauver!

— Princesse, — répéta le fakir, — ordonnez, nous obéirons.

— J'ai donné les captifs à Bowhanie. Quant le carrosse qui va me conduire à Bénarès aura franchi la limite de mes domaines, un de mes esclaves viendra vous dire : *La déesse attend.*

— Et alors? — demanda le fakir.

Djella désigna les deux Indous qui l'accompagnaient.

— Alors, — dit-elle ensuite, — ces deux frères de l'œuvre terrible entreront dans le sépulcre que tu leur ouvriras, et se serviront de leurs lassos.

— C'est bien, — fit Souniacy, — les volontés de la déesse nous trouveront dociles.

La princesse, s'adressant à Kazil, reprit :

— Kazil, mon enfant, le couteau d'Edward Malcolm a fait couler ton sang à l'attaque du bengalow. Je remets ta vengeance en tes propres mains. Quand le signal sera donné, c'est toi qui conduiras les Thugs à la prison d'Edward Malcolm.

— Merci, princesse, — répondit Kazil.

Djella étendit sa main vers le tombeau.

— Maudits, — s'écria-t-elle, — vous serez les premiers offerts en holocauste.

Puis se tournant vers Souniacy :

— Fakir, — reprit-elle, — nous nous reverrons la nuit prochaine, à l'heure où notre front courbé si longtemps par la domination anglaise se relèvera pour ne plus s'abaisser. Je vous donne rendez-vous au cimetière des Eléphants !

— Au cimetière des Eléphants, — répéta le fakir, — j'y serai, nous y serons tous.

Djella s'éloigna, et bientôt elle ne fut plus qu'une forme indistincte dans l'obscurité.

Le fakir reprit son attitude extatique; les brahmines s'assirent de nouveau sur les degrés, et les jardins redevinrent silencieux.

— Georges, Georges, joignez-vous à moi, — dit Héva tout à coup dans l'intérieur du tombeau, — je souffre tant que je demande à Dieu de me rappeler vite à lui.

— Orgueil humain, courbe la tête, — s'écria Georges avec amertume. — Voilà que cette enfant est plus forte que moi ! Elle peut prier encore, moi je ne veux plus que maudire !

— Mon ami, mon frère, — fit la jeune fille d'une voix suppliante, — pas de blasphème ! Oubliez-vous donc que tout à l'heure que vous me disiez d'avoir du courage. Qu'avez-vous fait du vôtre?

— Du courage? — répéta l'Anglais. — A quoi m'a servi le courage nécessaire pour affronter vingt fois la mort? A quoi m'ont servi les trésors arrachés à la pagode de Bowhanie, et ce voile, et cet anneau, qui devaient me donner la suprême puissance? A rien. Où m'ont conduit tant d'audace, de ruse et d'énergie? A me trouver captif dans cette

tombe à jamais fermée, avec une enfant que j'avais juré de protéger et de défendre, tandis qu'en ce moment peut-être, ma fiancée, ma bien-aimée, se débat vainement dans les bras de Doorgal-Sahib !

» Ah ! Kazil, Kazil, pourquoi m'as-tu montré l'espérance, puisqu'elle ne devait être qu'un rêve? Pourquoi m'as-tu mis dans les mains ces talismans, égides menteuses, qui n'ont pu sauvegarder ni moi ni ceux que j'aime ?

Georges plongea son visage dans ses mains et se laissa tomber, accablé, sur la dalle du sarcophage.

Une demi-heure environ s'écoula.

Au bout de ce temps le bruit d'un pas rapide se fit entendre derrière le massif de cyprès.

Le fakir Souniacy, vigilante sentinelle, releva vivement la tête.

— Qui vient là ? — demanda-t-il.

Un esclave parut devant lui et répondit :

— Fakir Souniacy, la princesse Djella m'envoie vers vous.

— Que dois-tu me dire?

— Trois mots.

— Lesquelles?

— Ceux-ci : *La Déesse attend !*

— C'est bien.

Le fakir se tourna vers les deux Thugs et leur demanda :

— Êtes-vous prêts?

— Nous sommes prêts.

— Venez donc, et faites votre devoir.

Souniacy gravit lentement les dernières marches,

et introduisit une clef dans la serrure de la porte de bronze.

— Mais d'abord, — ajouta-t-il, — invoquez la déesse et préparez vos lassos.

La clef tourna deux fois avec un grincement d'acier rouillé.

Georges bondit.

— Le bruit d'une clef dans la serrure, — s'écria-t-il.

Immobile et muet, il écouta. Son âme tout entière s'était concentrée dans un seul de ses sens.

— Eh! — murmura tristement Héva, — c'est la mort qu'on nous apporte! la mort que je demandais à Dieu.

— Non, — répondit Georges transfiguré, — non, ce n'est pas la mort, j'en jurerais.

— Qu'est-ce donc?

— C'est la vie peut-être, et peut-être la liberté.

— La liberté? la vie? — répéta la jeune fille, — Georges, au nom du ciel, que dites-vous?

Une inspiration soudaine, rapide et lumineuse comme l'éclair, venait de traverser la pensée du jeune homme.

— Enfant, — répliqua-t-il impétueusement, — ne m'interrompez pas et obéissez-moi!

Il désigna la dalle de porphyre rouge qui recouvrait le sarcophage.

— Couchez-vous sur ce marbre. Hâtez-vous! Hâtez-vous!

La jeune fille ne comprenait pas, mais elle fit ce que Georges lui commandait de faire et elle s'étendit sur la dalle.

Georges la recouvrit du voile sacré, enlevé de la statue de la déesse dans le sanctuaire de la pagode, et lui-même se cacha derrière elle.

En ce moment la porte de bronze tourna sur ses gonds avec un bruit sinistre, et la voix du fakir s'éleva.

— Entrez et frappez! — dit cette voix.

Les Thugs, le lasso à la main, entrèrent dans le sépulcre et s'avancèrent lentement, avec une sorte d'instinctive défiance et de terreur superstitieuse.

Derrière eux venait Souniacy, tenant une torche,

Soudain ils reculèrent tous les trois en poussant un cri, et la stupeur la plus profonde se peignit sur leurs visages bouleversés.

— Levez-vous et marchez! — dit tout bas Georges à Héva.

La jeune fille, enveloppée dans les plis du tissu sacré, se dressa et fit un pas en avant.

Les deux Indous tombèrent à genoux.

— Le voile de la déesse! — s'écria le fakir en se prosternant à son tour et en appuyant sur le pavé sa tête chauve.

Georges prit Héva dans ses bras.

— Oui, — dit-il d'une voix tonnante, le voile de la déesse!... Courbez-vous, esclaves, devant l'envoyé de Bowhanie, et souvenez-vous que celui d'entre vous qui trahirait par un mot le secret de ce qui vient de se passer ici, mourrait foudroyé par Bowhanie.

— Nous serons muets! — balbutia le fakir.

Les Thugs et les brahmines répétèrent à leur tour et d'une voix docile :

— Nous serons muets !

— C'est bien ! — reprit Georges, — sinon malheur à vous !

Il sortit du tombeau et descendit les marches.

Derrière lui ses geôliers restaient prosternés, le front dans la poussière.

Kazil attendait avec anxiété, caché sous l'ombre profonde du massif de cyprès.

— Que le Dieu des chrétiens soit béni ! — murmura-t-il ; — maître, vous voilà !

— Grâce au voile de Bowhanie, — répondit Georges, — et à l'aveuglement de ces insensés !

— Nous ne perdrons pas une seconde ! — reprit l'enfant. — Venez délivrer sir Edward et Stop. Des chevaux vous attendent et vous fuirez ensuite.

— Tu sais où est la prison de mon frère ?

— Je le sais.

— Conduis-moi, Kazil !

— Venez !

Avons-nous besoin de dire que les gardiens du cachot d'Edward étaient aussi superstitieux et non moins crédules que les geôliers de Georges et d'Héva.

Le voile sacré produisit son infaillible effet. Les portes de la prison s'ouvrirent et notre héros put serrer dans ses bras son frère, et donner une cordiale poignée de main à son fidèle valet de chambre.

En revoyant Héva, et en la revoyant vivante, Edward eut un accès de joie délirante.

Héva, tout en remerciant Dieu du salut de son fiancé, versait des larmes abondantes.

— Rien n'est fait, — s'écria-t-elle, — puisque ma

sœur est toujours en danger! Le ciel nous a pris en pitié, mais la voix de mon cœur me crie que, s'il nous a fait libres, c'est pour nous permettre de sauver Mary.

— Héva, — répliqua Georges, — n'êtes-vous point injuste, et ne savez-vous pas que je suis prêt à donner pour Mary mon sang jusqu'à la dernière goutte ?

— Oh! mon frère, — répondit Héva, — je le sais... mais hâtez-vous?

— Où sont les chevaux, Kazil? — demanda Georges.

— Hors des grilles du palais... dans un petit bois tout près d'ici.

— Connais-tu le palais du rajah Doorgal-Sahib?

— Oui.

— Combien mettrai-je de temps pour arriver à ce palais, en attachant des ailes aux flancs de ma monture?

— Deux heures.

— Partons alors, et hâtons-nous! l'impatience et l'angoisse me dévorent; il me semble que je suis sur un brasier.

— Frère, — dit Edward, — je t'accompagnerai.

— C'est impossible! — répliqua Georges.

— Je veux partager avec toi les périls que tu vas courir.

— Encore une fois, c'est impossible!

— Pourquoi?

— Parce qu'il te faut, sans perdre une minute, reconduire à Bénarès Héva, ta fiancée, pour l'y mettre en sûreté dans le palais du gouverneur, et

ce n'est pas tout encore... le salut de nos compatriotes, l'existence même de la Compagnie des Indes, sont entre tes mains.

— Comment ? je ne te comprends pas.

— Tu sauveras le pouvoir anglais dans les Indes en prévenant lord Singleton que l'immense complot, deviné par notre père, est au moment d'éclater comme la foudre ! Tu lui diras que la nuit prochaine, au cimetière des Eléphants, la princesse Djella, chef suprême des conjurés, doit donner le signal du massacre et faire couler assez de sang pour que le Gange débordé roule des flots rouges jusqu'à la mer ! comprends-tu, maintenant, Edward que ta place est à Benarès ?

— Je le comprends, — répondit le jeune homme, — et je vais partir ; mais dis bien à Mary, mon frère, que je voulais, pour la sauver, combattre près de toi, et près de toi vaincre ou mourir.

— Dans quelques heures, Edward, c'est toi-même qui le lui diras.

Toutes ces paroles s'étaient échangées en gagnant le petit bois sous les ombres duquel attendaient les chevaux.

Il y en avait quatre. L'un d'eux portait une selle de femme. — Kazil pensait à tout, il savait tout prévoir et tout préparer.

Georges prit Héva dans ses bras et la plaça sur sa monture, une fine cavale de sang oriental qui devait dévorer l'espace.

Ensuite les trois hommes se mirent en selle.

— Maître, — dit Kazil, — nous ne nous séparerons pas... vous ne pouvez vous passer de moi... le

pays vous est inconnu, et je vais vous guider par les chemins les plus courts et les moins dangereux... Votre visage habilement bronzé vous donne l'aspect d'un chef indou... Faites un turban avec votre ceinture et, si nous rencontrons des fellahs, ils passeront sans vous remarquer.

Georges suivit la recommandation de l'enfant, et lorsqu'il se fut composé une coiffure pittoresque avec la ceinture aux larges plis multicolores, il reçut d'Edward lui-même l'assurance qu'il n'était pas reconnaissable.

— Adieu, frère, murmura le jeune homme.

Tandis qu'Edward courait en toute hâte au palais du gouverneur communiquer à lord Singleton les révélations effrayantes que son frère venait de lui faire au sujet du complot ourdi par la princesse contre ses compatriotes et la Compagnie des Indes, Georges Malcolm, accompagné de Kazil, prenait la direction du palais de Doorgal-Sahib, où se trouvait prisonnière Mary Burtell.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à une petite distance de la résidence princière du rajah, Georges et Kazil s'arrêtèrent pour concerter le plan qui leur permettrait de pénétrer dans l'intérieur du palais sans être vus et sans courir aucun danger.

Quelques minutes d'inspection suffirent pour les convaincre que les abords du palais étaient soigneusement gardés.

— Le repaire du chacal après l'antre de la tigresse! — murmura-t-il à demi-voix.

Et tout haut il ajouta :

— Kazil, qu'allons-nous faire?

— Je ne le sais pas encore, maître, — répondit l'enfant.

— Le rajah Doorgal-Sahib est sans doute entouré de nombreux serviteurs? — poursuivit Georges Malcolm.

— Ses officiers, ses valets, ses esclaves, sont aussi nombreux que les grains de sable au bord de la mer.

— Comment nous introduire dans le palais sans attirer sur nous l'attention de tous ces yeux ouverts? il m'importe peu de risquer ma vie, mais je veux vivre assez pour accomplir ma tâche. Je ne veux pas mourir sans avoir sauvé ma fiancée.

Kazil réfléchit pendant un instant, puis il répliqua :

— Nous allons mettre pied à terre, nous entraverons nos montures afin qu'elles ne puissent prendre la fuite, et nous les laisserons se repaître de l'herbe touffue qui pousse sous les grands arbres. Avant qu'un temps bien long se soit écoulé, elles auront sans doute besoin de leurs forces pour nous emporter de nouveau. Je vais continuer mon chemin, et vous m'attendrez ici, maître.

— Eh! quoi, — s'écria Georges, — tu songes à me quitter!

— Il le faut! Parmi les plus jeunes serviteurs du rajah, il en est un que les liens du sang unissent à moi; il est le fils du frère de ma mère. Je le verrai... je le questionnerai adroitement... je saurai par lui bien des choses... enfin je trouverai quelque moyen de vous introduire dans le palais sans attirer l'attention et sans exciter la défiance. Maître, je vous

en supplie, fiez-vous à moi. Vous ne m'attendrez pas longtemps.

— Va donc, mon enfant, — répondit Georges, — mais hâte-toi. N'oublie pas, au nom du ciel, que chaque seconde qui s'écoule peut faire naître pour Mary Burtell un péril pire que la mort! Souviens-toi que, si tu tardais, mes angoisses et mon épouvante m'auraient tué avant ton retour.

Kazil débrida les deux chevaux, il tira de sa ceinture des cordelettes pour les entraves des pieds de devant et, ceci fait, il parcourut avec une rapidité prodigieuse le chemin qui conduisait au palais.

Georges le suivit des yeux jusqu'au moment où il disparut derrière une touffe de verdure. Quant il eut cessé de l'apercevoir, il se laissa tomber sur la mousse, au pied d'un sycomore gigantesque, et il s'abîma dans des réflexions dont nos lecteurs devineront facilement la nature, sans qu'il soit nécessaire de la leur expliquer.

Nous allons précéder Kazil et pénétrer, plus facilement qu'il n'aurait pu le faire lui-même, dans une des salles de la partie de l'habitation destinée spécialement aux femme du harem.

Cette salle était vaste et décorée avec tout le luxe oriental. De larges divans, recouverts d'une étoffe de soie et d'or, régnaient tout alentour. Elle n'était close que de trois côtés; le quatrième, donnant sur la cour du bain des femmes, se trouvait formé par deux arcades de style moresque. De grands rideaux, d'une étoffe pareille à celle des divans, pouvaient au besoin fermer ces arcades.

Au moment où nous franchissons le seuil de

cette salle, ils étaient entr'ouverts, et ne dérobaient aux regards qu'une partie de la cour.

Cette cour, entourée de murailles et recouverte, comme les cirques romains d'un *velum* de toile rayée de blanc et de rouge, offrait un dallage de granit rose, merveilleusement poli. A l'une de ses extrémités se voyait un immense bassin de marbre blanc, dans lequel des jets d'eau retombaient en pluie.

Ce bassin assez large et assez profond pour qu'il fût possible d'y nager à l'aise, constituait le bain des femmes.

Au milieu de la salle un guéridon, incrusté de nacre et d'écaille selon la mode orientale, supportait un timbre richement monté.

Doorgal-Sahib se promenait d'un pas rapide et saccadé dans cette salle; s'arrêtant par instants, pour recommencer bientôt après cette promenade presque pareille à celle de la bête fauve dans sa cage.

Quand il avait longtemps marché, il se laissait tomber, vaincu par la fatigue, sur le large divan circulaire, mais presque aussitôt il se relevait brusquement comme si le repos lui semblait impossible.

Toutes les passions mauvaises se lisaient sur son visage contracté. Un cercle d'un bleu violacé se dessinait autour de ses yeux, dont les regards, tantôt sombres et tantôt ardents, exprimaient successivement la luxure et la colère.

Cette colère n'était pas sans motif.

Doorgal avait vu, depuis le commencement de la nuit précédente, ses désirs impétueux, sa volonté

jusque-là toute-puissante, se briser devant la fermeté d'une jeune fille.

La résistance, les dédains de Mary, étaient devenus des obstacles insurmontables contre lesquels tout avait échoué, les prières comme les promesses, les supplications aussi bien que les menaces.

Vaincu par une enfant! honteusement vaincu! c'en était trop pour l'orgueil du rajah. Il sentait son amour se changer en haine, et les farouches instincts de sa nature primitive reprenaient le dessus dans son âme un instant amollie.

Tout à coup Doorgal s'arrêta près du guéridon de marqueterie et frappa sur le timbre.

Il venait de s'arrêter à une résolution définitive. Il allait essayer une dernière tentative... et puis ensuite... si cette tentative échouait...

Mais comment exprimer la pensée de Doorgal? comment faire comprendre que le misérable s'arrêtait à cette détermination honteuse, d'employer contre une malheureuse enfant la ruse et la violence, si la séduction ne l'amenait point à ses fins?

Les sonorités métalliques avaient à peine cessé leurs vibrations, quand l'un des eunuques chargés de la garde du harem se présenta respectueusement devant le rajah et, ne se permettant point de prendre la parole, attendit, à demi courbé, qu'une question ou un ordre lui fussent adressés.

— Kador, — lui demanda Doorgal, — quelle est celle des matrones du harem qui veille en ce moment auprès de la jeune fille arrivée cette nuit au palais?

— Illustrissime Seigneur, — répondit l'ennuque

sans oser lever les yeux sur son maître, — cette matrone est Ayesha.

— Va la prévenir que je l'attends et donne-lui l'ordre de venir me trouver ici. Tu la remplaceras auprès de la prisonnière pendant son absence, et souviens-toi de faire bonne garde, si tu ne veux périr sous le fouet.

Kador fit un geste de soumission et sortit.

Doorgal recommença sa promenade.

Elle fut courte d'ailleurs, car au bout de quelques secondes une petite vieille, plus ridée qu'une pomme de reinette à la fin de l'hiver, les joues peintes de vermillon et les sourcils tracés à l'encre de Chine, entra vivement et, se précipitant aux genoux du rajah, voulut à toute force lui baiser les pieds.

— Relève-toi, Ayesha ! — lui dit Doorgal d'un ton impérieux, — écoute-moi, et quand tu m'auras entendu, que ce soit la vérité qui parle par ta bouche.

— Illustrissime Seigneur, — s'écria la matrone, — interrogez votre servante. Votre servante se souviendra que parmi les lois de nos dieux il en est une qui dit : *Tu ne mentiras point!*

— Que fait la jeune fille ?

— Elle pleure.

— N'as-tu donc trouvé aucune parole pour la rassurer, pour la calmer ?

— Tout ce qu'une femme peut dire à une autre femme, je le lui ai dit, Illustrissime Seigneur, et je crois, sans vanité, que vous auriez été ravi de m'entendre.

— Qu'a-t-elle répondu ?

— Pas un mot.

— Tu lui parlais en anglais, cependant?

— Et en bon anglais, car cette langue maudite je la sais aussi bien que les visages pâles aux cheveux rouges.

— Et la jeune fille?

— Elle n'avait seulement pas l'air de comprendre mes consolations. Plus je parlais, plus elle sanglotait.

— A-t-elle consenti à goûter les aliments préparés pour elle ?

— Elle n'a pas approché un fruit de sa bouche ; elle n'a pas trempé ses lèvres dans un verre d'eau. On lui a servi, sur une petite table, les choses du monde les plus appétissantes... qui auraient donné de l'appétit à un mort ! elle ne les a seulement pas regardées.

— A-t-elle, au moins, pris un peu de repos, sur son lit ou sur un divan?

— Ni sur l'un ni sur l'autre, Illustrissime Seigneur. D'abord, au lieu de se déshabiller et de se coucher, elle s'est accroupie dans un coin de la chambre, les cheveux défaits, la tête dans ses mains, et depuis son entrevue avec vous elle n'a pas cessé, ne fût-ce qu'une seconde, de sangloter et de gémir. Ah ! qu'on a donc raison de dire que la jeunesse est sotte ! moi je ne demanderais qu'une chose à la déesse Kali, c'est d'avoir cinquante ans de moins, et de me trouver à la place de cette folle enfant !

— Mais, — répliqua Doorgal d'une voix sombre, — si elle ne veut ni manger, ni boire, ni dormir, elle mourra.

— Illustrissime Seigneur, — répondit Ayesha, — je crois que c'est son intention.

XIII

MARY

Doorgal tressaillit violemment.

— Elle veut mourir? — s'écria-t-il.

— Hélas! elle ne souhaite pas autre chose.

— Te l'a-t-elle dit?

— Non, puisqu'elle ne m'a point adressé la parole, mais elle appelle la mort à grands cris. C'est le refrain de toutes ses plaintes.

Le rajah demeura pendant un instant silencieux et pensif.

— Allons! — murmura-t-il ensuite d'une voix sombre, — je vais tenter l'épreuve suprême... je vais tâcher de sauver Mary... si elle résiste, malheur à elle!

Il se tourna vers la matrone et lui dit :

— Tu vas aller chercher la jeune fille, tu l'amèneras et tu me laisseras seul avec elle. Mais, d'abord, préviens l'esclave Myndha que je l'attends ici, et qu'il faut qu'elle vienne me trouver sur-le-champ.

Ayesha sortit pour aller s'acquitter de sa double mission. Myndha parut presque aussitôt.

— Illustrissime Seigneur, — demanda-t-elle en se prosternant, — qu'avez-vous à commander à votre servante?

— Myndha, — lui dit Doorgal en lui donnant une clef, — monte dans ma chambre, ouvre avec cette clef le meuble de bois de fer qui se trouve en face de mon lit. Sur le rayon supérieur de ce meuble tu verras un flacon d'argent, un plateau de vermeil et un gobelet d'or. Tu placeras le flacon et le gobelet sur le plateau, tu reviendras ici et, si je ne suis plus seul, tu te cacheras derrière cette tenture.

Le rajah désignait les rideaux qui, tombant à grands plis, fermaient à demi l'une des arcades. Il continua :

— Quand tu m'entendras frapper sur ce timbre, tu sauras que tu dois paraître, et tu t'avanceras vers moi, le plateau à la main. M'as-tu compris?

— Illustrissime Seigneur, j'ai compris.

— Va donc, et hâte-toi.

L'esclave disparaissait à peine, lorsque la porte qui donnait accès dans les appartements des femmes se rouvrit, et la matrone reparut avec Mary. Elle lui fit franchir le seuil de la grande salle, et se retira sans prononcer une parole, obéissant ainsi aux ordres donnés par le rajah.

Mary, depuis la veille, était changée au point d'être presque méconnaissable, mais sa beauté ne rayonnait pas cependant d'un moins vif éclat. Sa splendide chevelure dénouée flottait autour de ses joues et ruisselait sur ses épaules. Une étrange pâ-

leur donnait à son visage une apparence marmoréenne. Ses yeux, si grands déjà, semblaient encore agrandis. De grosses larmes, pareilles à des perles liquides, se suspendaient à ses longs cils et tombaient une à une.

En voyant Doorgal en face d'elle, les regards de la jeune fille exprimèrent non point la terreur, mais un écrasant mépris et une généreuse indignation.

Au lieu de reculer, de chercher à fuir, elle fit quelques pas pour se rapprocher du rajah, et d'une voix assurée elle lui dit :

— Est-ce pour me torturer encore que vous me faites amener près de vous? Imposer un pareil supplice à une pauvre enfant qui ne l'a pas mérité, c'est bien lâche et c'est bien cruel !

— Mary, — s'écria Doorgal, — est-ce vous imposer un supplice que de vous dire, que de vous répéter que je vous aime ?

— Oui, — répliqua la jeune fille, — car votre amour est un outrage.

— Un outrage !

— Sans doute, puisque vous savez bien que je ne pourrais vous appartenir sans devenir la plus vile, la plus méprisable des créatures.

— Mary, vous n'avez donc pas compris jusqu'où va ma passion pour vous?

— Je ne veux rien comprendre !

— Si vous saviez...

— Je ne veux rien savoir !

— Ecoutez-moi, du moins...

— Je ne veux rien entendre !

Doorgal frappa du pied avec colère.

— Je parlerai, cependant ! — s'écria-t-il ; — et, que cela vous convienne ou non, il faudra bien que mes paroles tombent dans votre oreille ! Vous m'accusez de cruauté, Mary, et c'est vous qui tenez mon cœur dans vos mains, et qui le meurtrissez sans pitié ! Suis-je donc coupable de vous avoir aimée ? La faute en est à vous bien plus qu'à moi, a vous dont la beauté rayonne et enflamme comme le soleil !... mon seul crime est d'avoir des yeux... Vous parlez de honte et d'infamie ! vous ne pouvez être à moi, dites-vous, sans devenir une créature vile et méprisée ! Est-ce donc un amour déshonorant, celui que je vous offre ? Je suis prince, et je possède d'immenses richesses ; eh bien, je mets à vos pieds mon nom, mon titre, ma fortune !

— Je refuse, — répondit Mary vivement, — et je refuserai toujours !

— Parce que la défiance vous aveugle ! — reprit Doorgal-Sahib, — parce que vous ne pouvez croire en moi, et qu'il vous semble deviner une trahison sous mes paroles ! Bannissez ces folles terreurs ! consentez à devenir ma femme, et j'offre de remplir toutes les formalités prescrites par vos lois et par votre religion, pour serrer les liens d'une indissoluble union ! Les mœurs anglaises, je le sais, n'admettent point la pluralité des femmes ; je répudierai dès aujourd'hui, je chasserai dans une heure, à l'instant même si vous le voulez, toutes celles qui peuplent mon harem ! Vous voyez, Mary, que je suis sincère ; vous voyez que mon amour, pour si ardent qu'il soit, n'en est pas moins respec-

tueux ! Vous voyez, enfin, que mon vœu le plus cher et mon plus impérieux désir sont de faire de vous mon épouse !

— Vous savez bien que c'est impossible ! — répliqua Mary.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai donné mon cœur à Georges Malcolm.

— Eh ! — s'écria Doorgal, — Georges Malcolm est mort !

— Tué par vous, n'est-ce pas ?

— Par moi ou par un autre, qu'importe, pourvu qu'il ne soit plus mon rival ?

— Si Georges Malcolm est vivant encore, — répondit Mary avec une fiévreuse exaltation, — je suis sa fiancée ! s'il a cessé de vivre, je suis sa veuve !

— Vous l'oublierez !

— Jamais !

— A votre âge, on n'enferme pas son cœur dans une tombe ! Ce cœur, vous le reprendrez pour me le donner !

Mary Burtel regarda Doorgal-Sahib bien en face et lui dit :

— Connaissez-vous donc une magie assez puissante pour changer en amour la haine et le mépris que vous m'inspirez ?

Ces dernières paroles, prononcées avec une ironie sanglante, eurent pour résultat immédiat de développer outre mesure la colère qui grondait sourdement dans l'âme du rajah.

Ses sourcils se rapprochèrent de manière à dessiner sur son front un arc menaçant ; une ardente

rougeur envahit son visage, et les éclairs jaillirent de ses yeux, aussi pressés que ceux qui s'échappent des nuées par les temps d'orage.

— Imprudente enfant ! — s'écria-t-il d'une voix rauque et tremblante, — Vous me bravez, prenez garde !

— Qu'ai-je à craindre ? — répliqua Mary, — Dieu me protège !

— Oubliez-vous que vous êtes dans mes mains ?

— Non, mais je sais aussi que vous êtes dans celles de Dieu !

— J'implore quand je pourrais commander ! Je supplie quand il dépend de moi d'imposer ma volonté ! Encore une fois, Mary, prenez-garde !

— Que pouvez-vous contre moi ?... me tuer ! voilà tout ! Car, si puissant que vous soyez, je vous défie de me faire subir les outrages de votre odieux amour !

— Eh bien, oui, je puis vous tuer, et si vous vous obstinez dans une résistance qui m'exaspère, je le ferai !

— Faites-le donc ! C'est le seul bienfait, c'est l'unique grâce qu'il me soit possible d'attendre de vous ! Tuez-moi, Doorgal-Sahib ! tuez-moi vite ! je vous bénirai ! vous m'enverrez rejoindre Georges !

Pendant une ou deux secondes le rajah resta muet et chancelant comme un homme qui vient de recevoir, en plein cœur, un coup terrible.

Il se remit bientôt cependant, mais c'est d'une voix à peine distincte qu'il fit à Mary cette question :

— Ainsi donc, entre la tombe et mon amour, vous choisiriez?

— La tombe! — répondit la jeune fille, — et faites-moi l'honneur d'être bien convaincu que je n'hésiterais pas.

— Eh bien, soyez donc satisfaite!

Mary recommanda son âme à Dieu.

Elle s'attendait à voir Doorgal tirer de son fourreau de velours garni de corail et d'or, le kandjiar qu'il portait à la ceinture et le lui plonger dans le cœur.

Ceci ne se réalisa point.

Le rajah s'approcha de la petite table de marqueterie, et frappa sur le timbre.

Un mouvement se fit aussitôt derrière les tentures de l'arcade, et Myndha parut, portant sur le plateau de vermeil le flacon d'argent et le gobelet d'or.

Doorgal lui désigna le guéridon.

— Pose cela sur cette table, — lui dit-il, — et va-t'en!

L'esclave obéit et disparut avec une merveilleuse promptitude. On eût cru qu'elle devinait que quelque chose de terrible allait se passer dans la grande salle après son départ.

Le rajah fixa ses yeux sur les yeux de Mary dont le regard ferme et limpide ne se baissa point. On lisait dans ce beau regard l'énergique et sublime résolution qui fait les martyrs.

Doorgal comprit que toute insistance nouvelle amènerait infailliblement un échec nouveau, et il ne s'obstina point à plaider une cause perdue.

Il s'approcha du guéridon, prit le flacon d'argent

et remplit à moitié le gobelet d'or avec la liqueur qu'il contenait.

— Tenez, — dit-il, en présentant le gobelet à la jeune fille : — buvez !

— Est-ce la mort? — demanda-t-elle.

— C'est la mort! mais il est temps encore de l'éloigner de vous! Dites un mot... vous vivrez... et vous vivrez heureuse.

Mary saisit le gobelet en s'écriant :

— Je bois !

Elle le porta à ses lèvres et le vida d'un trait.

— Me voilà libre ! — s'écria-t-elle ensuite avec un accent de sombre triomphe, en le jetant aux pieds du rajah ; — je vais mourir, tuée par vous, comme est mort mon fiancé ! — Doorgal-Sahib, soyez maudit ! !

XIV

LE BREUVAGE

Une ou deux secondes s'écoulèrent...

Il semblait à la jeune fille que son cœur cessait de battre et qu'un frisson mortel coulait dans ses veines avec son sang.

Doorgal attachait sur elle un regard étrange, et le sourire, où plutôt le rictus qui contractait ses lèvres, donnait à son visage une expression tout à la fois ironique et cruelle.

— Ah ! — balbutia Mary, — vous me faites peur !... Au nom du ciel, laissez-moi mourir en paix !... ne me regardez pas ainsi !...

— Mourir ! — répéta le rajah d'une voix moqueuse. — Allons donc ! Est-ce que véritablement vous avez cru que vous alliez mourir ?

— Suis-je en délire ?... — se demanda tout haut Mary, en passant ses deux mains sur son front, avec ce geste involontaire qui fait penser à la folie.

Puis, s'adressant à Doorgal, elle continua :

— Je vous entends, mais je ne vous comprends pas... Que dites-vous ? que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que vous avez cru m'échapper, — répondit le rajah, — mais que vous vous êtes trompée !... Je veux dire que vous avez donné tête baissée dans le piège que je vous tendais !...

— Un piège ! — s'écria Mary avec une sorte d'égarement.

— Il était habilement préparé, — continua Doorgal, — et vous deviez vous y laisser prendre ! Ce n'est pas la mort que vous venez de boire, Mary Burtell, c'est l'anéantissement ! Avant quelques minutes vous serez vivante toujours et toujours éveillée, mais inerte de l'âme et du corps, sans force pour la lutte et sans volonté pour la résistance ! Vous serez alors une chose à moi, une esclave passive et docile ! Vous m'appartiendrez, Mary, malgré votre haine et malgré votre fierté, et je n'aurai pas même besoin de faire un appel à la violence ! Comprenez-vous, maintenant, jeune fille ? Songez-vous, encore, dans votre orgueil farouche, à me braver comme tout à l'heure ?

Le rajah disait ces paroles lentement, froidement ; il avait les bras croisés sur sa poitrine, et le même horrible sourire que nous avons déjà signalé se jouait autour de sa bouche pendant qu'il parlait.

Soit qu'elle ressentît déjà vaguement l'influence du breuvage qu'elle venait de boire ; soit que sa pensée reculât instinctivement devant l'indicible horreur de sa situation, Mary fut un instant avant de comprendre...

Soudain la lumière se fit, éclatante, aveuglante, à la façon de ces grands éclairs qui jettent leurs clartés sinistres dans les ténèbres les plus opaques.

L'épouvantable réalité apparut nettement à la malheureuse enfant...

Elle poussa un cri, un seul, mais si déchirant, si plein d'angoisses et de désespoir, qu'il retentit jusque dans les plus lointaines parties du palais, et qu'il alla frapper, au dehors même de l'enceinte, des oreilles attentives.

Ensuite, saisie de vertige, s'efforçant de lutter contre l'évidence et de dominer l'impossible, Mary voulut fuir...

Doorgal ne fit pas même un mouvement pour s'opposer à cette tentative insensée... il demeura immobile et se mit à rire, connaissant d'avance la bizarre et terrible scène à laquelle il allait assister.

Il vous est arrivé plus d'une fois, n'est-ce pas, de vous croire assailli par quelque formidable péril ? La fuite immédiate vous semblait l'unique moyen de vous y soustraire, et vous éprouviez tout à coup une sensation horrible, une de ces sensations qui blanchissent les cheveux et qui figent la moelle dans les os !... Vous vous aperceviez que la fuite vous était impossible !... Vos pieds ne pouvaient plus se détacher du sol! Vos jambes amollies refusaient de vous porter ! Haletant, baigné de sueur, vous vous épuisiez en efforts surhumains, et vous étiez dominé de plus en plus par cet anéantissement qui vous condamnait à l'immobilité...

Il en fut ainsi pour Mary...

A peine avait-elle fait quelques pas qu'il lui fallut s'arrêter. — Par suite d'une étrange illusion, les dalles de marbre que foulaient ses pieds lui paraissaient se dérober et se fondre... Le vide se faisait autour d'elle... Elle voyait un abîme, elle voulait s'y précipiter et ne pouvait pas...

Elle chercha des yeux une arme pour la saisir et se la plonger dans le cœur... Un kandjiar brillait à la ceinture de Doorgal-Sahib, mais une distance de cinq ou six pas séparait la jeune fille et le rajah, et Mary comprit bien qu'il lui serait aussi facile de franchir l'Océan que de parcourir cette distance.

Ce fut d'ailleurs le dernier effort de sa volonté, car cette torpeur physique et morale prédite par Doorgal l'envahit tout entière avec la rapidité de la foudre...

Ses bras retombèrent inertes le long de son corps qu'agitaient des frissons convulsifs, ses paupières battirent de l'aile sur ses prunelles, comme si le soleil de midi l'eût éblouie de ses rayons...

Elle ne lutta plus, elle cessa de penser, il ne resta plus rien en elle que le sentiment vague d'une profonde douleur et d'un immense effroi ; elle offrit enfin l'image d'une statue de chair dont le cœur battait et dont les larmes coulaient lentement.

Tout ceci s'était passé en beaucoup moins de temps que nous n'en avons mis à le raconter.

Le rajah avait attendu avec la patience de l'homme sûr de sa proie.

Lorsqu'il vit que l'effet convoité s'était produit

d'une façon complète, il fit un geste de triomphe, l'expression de son visage changea, il souleva Mary et la porta sur le divan large qui garnissait les murailles de la grande salle...

La jeune fille ne prononçait pas une parole et ne faisait pas un mouvement.

On ne voyait qu'elle était vivante que parce que ses yeux étaient ouverts et qu'elle continuait à pleurer, car sa pâleur était si grande qu'on aurait pu la croire morte.

Doorgal recula de quelques pas, et fixant sur sa victime un regard où luisaient de fauves ardeurs, il s'écria :

— Tu m'appartiens, Mary Burtell, et ni les dieux, ni les hommes, ne pourraient maintenant t'arracher de mes bras !

— Tu en as menti, Doorgal-Sahib ! — répondit une voix éclatante, et le rideau derrière lequel Myndha s'était cachée un instant, fut brusquement soulevé et laissa voir Georges, un couteau-poignard dans la main gauche, un revolver tout armé dans la main droite.

Le rajah se retourna comme s'il avait senti entre les deux épaules la piqûre d'un stylet.

Du premier coup d'œil il avait reconnu le nouveau venu, et c'est avec l'accent d'une effroyable rage qu'il s'écria :

— Georges Malcolm !

— Oui, Georges Malcolm, qui va t'enlever ta proie !

— Ou m'en livrer une seconde ! — répliqua le rajah avec un farouche ricanement ; — tu as pénétré

dans mon palais, Georges Malcolm ! mon palais sera ta tombe!

— Crois-tu?...

Pour toute réponse, Doorgal bondit vers la petite table et sa main se souleva pour presser le bouton du timbre.

Mais déjà le jeune Anglais l'ajustait, et tout en le tenant au bout de son arme, lui disait :

— Doorgal-Sahib, après avoir, sur l'initiative de la princesse Djella, fait mourir mon père et tenté de m'assassiner, tu as cru me ravir ma fiancée pour en faire l'ornement de ton harem ; les rôles sont maintenant changés ; la Providence qui nous protège a mis un terme à tes crimes. Tu vas périr, et périr de ma main!

Et une balle de son revolver vint frapper Doorgal-Sahib en pleine poitrine. — Croyant au succès de son guet-apens, il s'était découvert avec la plus complète imprudence.

Le rajah, frappé à mort, tomba, mais un sourire funeste écarta ses lèvres expirantes que colorait une écume de sang, et en rendant son dernier souffle il râla ces mots :

— Je vais mourir... mais mourir vengé!... Tu es perdu, Georges Malcolm!...

En effet, la détonation du revolver avait donné l'éveil dans toutes les parties du palais, et déjà on entendait le bruit des pas et des voix qui se rapprochaient...

Un instant encore et la grande salle serait remplie des serviteurs du rajah qui, trouvant un inconnu auprès du cadavre de leur seigneur, le

massacreraient, séance tenante, comme coupable d'assassinat...

C'est là-dessus que comptait Doorgal-Sahib.

Une convulsion suprême agita son corps et il expira.

Le dénouement fatal prévu par le rajah semblait, nous devons en convenir, la chose du monde la plus probable, et cependant le visage de Georges n'exprimait aucune inquiétude.

Une seconde encore se passa, puis la foule des valets et des esclaves, comme une marée humaine, envahit la grande salle par toutes ses issues.

A la vue de cet homme, basané comme un Indou, vêtu richement et debout à côté du cadavre de Doorgal étendu dans une mare de sang, une clameur d'épouvante s'éleva...

A cette clameur se mêlèrent presque aussitôt des cris de mort, et les lames des poignards étincelèrent.

Toujours calme, toujours impassible, Georges Malcolm soutint sur son bras gauche Mary, plus que jamais semblable à une morte dont on aurait oublié de fermer les yeux et, marchant d'un pas ferme vers la foule qui hurlait contre lui, il dit d'une voix éclatante, en étendant devant lui sa main droite où le diamant de la pagode jetait des feux éblouissants :

— Au nom de Bowhanie, dont voici l'anneau, à genoux tous ! Je suis votre maître ! C'est par l'ordre de la reine que j'ai frappé Doorgal-Sahib ! c'est par son ordre aussi que je vous donne ce palais et toutes les richesses qu'il contient !

— L'anneau de Bowhanie! l'envoyé de la Déesse ! — répétèrent les Indous, saisis d'un respect superstitieux, — à genoux!... à genoux!...

Et ils se prosternèrent devant l'Anglais, comme s'étaient prosternés le fakir, le brahmine, les Thugs, quelques heures auparavant, dans les jardins d'Allahabad.

Georges, d'un pas lent et solennel, traversa cette foule qui n'osait même pas relever la tête pour le contempler.

Il atteignit l'issue par laquelle il s'était introduit dans le palais en entendant le cri poussé par Mary Burtell, et près de cette issue il retrouva Kazil qui poussa une joyeuse clameur en le voyant paraître tenant la jeune fille dans ses bras.

— Les victimes sont sauvées! — murmura Georges Malcolm, — aux bourreaux, maintenant!...

XV

LE CIMETIÈRE DES ÉLÉPHANTS

La nuit était profonde ; l'étoile de Kali brillait sur le piton le plus élevé des montagnes grises, et le cimetière des Éléphants, ce lieu sinistre où s'est passée la scène terrible de l'assassinat du civilian, paraissait complètement désert.

Tout à coup une forme humaine, à peu près indistincte au milieu des ténèbres, franchit le défilé qui de la plaine conduisait dans l'enceinte sacrée, se glissa parmi les roches, évita de se heurter aux squelettes gigantesques dont les silhouettes vaguement découpées offraient des aspects fantastiques, et arriva jusqu'au pied de la statue du dieu Siva.

Là cette forme, ou plutôt cet homme, demeura pendant quelques secondes immobile, attentif, l'oreille au guet, écoutant le silence, et interrogeant du regard les profondeurs du cimetière.

Convaincu par cet examen qu'il se trouvait au sein d'une profonde solitude, il tira de sa cein-

ture un silex, un morceau de fer, et un fragment d'amadou qu'il enflamma en battant le briquet.

Avec cet amadou il mit le feu à la mèche d'une fusée dont il était muni ; — une longue traînée d'étincelles jaillit, accompagnée d'un sifflement aigu, fendit l'espace et disparut bien au-dessus des falaises granitiques qui formaient les murailles du cirque naturel.

L'homme qui venait d'allumer cette fusée n'était autre que Saugor, l'âme damnée de la princesse Djella.

— Pour les Anglais, — murmura-t-il, — ce sillon lumineux doit être une étoile filante, pour nos frères c'est un signal, et ce signal leur annonce qu'ils peuvent pénétrer sans danger dans le cimetière des Éléphants, où notre reine attend les chefs !...

Un bruit de pas et de voix se fit entendre au dehors.

Saugor prêta de nouveau l'oreille en se disant :

— On approche... ce sont eux sans doute....

Et il se dirigea vers l'entrée du cimetière, où il échangea le mot d'ordre avec les nouveaux venus qui passaient successivement devant lui, et allaient ensuite se prosterner au pied de la statue de Siva, cette idole grossièrement sculptée et bizarrement enluminée.

Au bout d'un quart d'heure environ, les principaux parmi les fanatiques sectateurs de Bowhanie se trouvaient réunis dans le cimetière, au nombre de cinquante ou soixante.

Alors arriva la princesse Djella, accompagnée de Jubbée, la grande-prêtresse.

— Jubbée, — murmura la princesse à l'oreille de sa compagne, au moment où toutes deux franchissaient le défilé, — la route a été longue ! ! mais nous touchons au but ! ! !

— Siva et Bowhanie nous protègeront jusqu'au bout ! — répondit la prêtresse.

— Allumez les torches ! — commanda Djella qui prit place sur les marches de granit brut servant de piédestal à l'idole.

Cet ordre fut exécuté sur-le-champ, et les clartés rouges et mouvantes des torches de résine combattirent vaguement les ténèbres dans la vaste enceinte du cimetière des Éléphants.

La princesse fit un signe à Saugor qui s'approcha.

— Les Jémadars des triuts sont-ils en nombre ? — lui demanda-t-elle.

— Je les ai comptés tous au passage, — répondit-il, — il n'en manque qu'un seul...

— Lequel ?

— Je ne sais pas...

— Comment ? — s'écria la princesse étonnée.

— Maîtresse, l'obscurité me cachait les visages, chacun disait le mot de passe, et je ne demandais pas les noms...

En ce moment Djella vit le fakir Souniacy qui se dirigeait de son côté.

Elle fit deux pas à sa rencontre et lui demanda vivement et à voix basse :

— Eh bien, sont-il morts ?

— Princesse, — répondit Souniacy, — les volontés de la Déesse sont accomplies !

En parlant ainsi qu'il venait de le faire, Souniacy ne mentait pas ou du moins ne croyait pas mentir.

On se souvient des ordres qu'il avait reçus de Georges Malcolm, qu'il prenait pour le mystérieux envoyé prédit par les prophètes.

De son côté Djella interpréta sa réponse dans le sens favorable à ses désirs, et son âme s'inonda d'une joie cruelle.

— Jubbée, — dit-elle à la prêtresse, — mon cœur bondit d'allégresse et d'orgueil ! ! ! Cette nuit pour moi est belle entre toutes ! Je suis vengée, et je touche au moment du triomphe ! Mes ennemis n'existent plus, et demain je reprendrai ma place sur le trône où s'asseyaient mes pères !

— Oui ! — répondit Jubbée, — demain la princesse Djella sera reine de l'Inde entière ! ! Demain refleurira le sang des Tamerlides ! !

— Pourquoi le rajah Doorgal-Sahib n'est-il pas auprès de moi ? — demanda la princesse. — Est-ce donc lui qui n'est point arrivé ?

Un instant de silence succéda à cette question, puis une voix cria dans la foule :

— Le rajah Doorgal-Sahib ne viendra pas... il est mort....

Djella tressaillit violemment.

— Il est mort ! — répéta-t-elle d'une voix sourde, — mort assassiné sans doute ?...

— L'envoyé de la Déesse l'a frappé dans son palais, au milieu de ses serviteurs, — répondit la voix,

— et son sang a coulé jusqu'à la dernière goutte...

Djella fit un geste d'horreur.

— Si l'envoyé de la Déesse l'a frappé, — dit-elle, — c'est qu'il avait offensé Bowhanie et mérité la mort! Que sa mémoire soit maudite!

— Princesse, — murmura le fakir, — les Jémadars attendent les ordres de leur reine!

— Je ne les ferai pas attendre.

Djella s'éloigna de la statue, de manière à se trouver au milieu de la foule qui se courba respectueusement devant elle, et elle prononça les paroles que nous allons reproduire :

— Enfants de Bowhanie, frères de l'œuvre terrible, la Déesse approuve nos desseins! Elle nous en a donné la preuve irrécusable en faisant apparaître aux yeux des prêtresses et des brahmines, dans la pagode sainte, le fils aîné du dieu Siva! Il est cette nuit au milieu de nous, invisible et présent! Il combattra demain dans nos rangs!

Des murmures de joie et des cris d'enthousiasme aussitôt réprimés éclatèrent parmi les Indous.

La princesse continua :

— Le jour si longtemps attendu va luire enfin! l'heure de la revanche va sonner! Depuis que la race anglaise a mis le pied sur vos territoires, en osant écrire sur son drapeau ces trois mots : COMPAGNIE DES INDES, elle a pris vos richesses, usurpé votre puissance, humilié votre culte, insulté vos dieux! Hypocrite et rampante d'abord, la Compagnie des Indes (il y a de cela plus d'un siècle) a commencé par bâtir un fort qui dominait la ville! Après avoir bâti le fort, elle a voulu posséder la ville, qui pou-

vait s'insurger! Après avoir pris la ville, il lui fallut s'emparer des campagnes qui l'entourent et qui la nourrissent! Elle a conquis la plaine d'abord, et, après la plaine, la montagne! Pour être sûre de Calcutta, il était bon de posséder le Bengale! Pour s'assurer la possession du Bengale, il fallait dominer dans l'Oude. Le Doab contenait la ville sainte des Indous, il ne pouvait rester indépendant. Loi fatale! la conquête engendre la conquête, comme le mal engendre le mal! La Compagnie des Indes a grandi peu à peu! Elle grandit encore, elle grandirait toujours! Elle nous déborde, elle nous absorbe! L'Inde n'est plus à nous, l'Inde est à l'Angleterre! Il faut que le géant succombe... nous allons l'étouffer? Etes-vous prêts?

— Nous sommes prêts, — répondirent toutes les voix, — le signal! donnez-nous le signal!...

Djella reprit :

— Je vais le donner. Il est minuit, au premier rayon de l'aube que l'extermination commence, que le sang forme des ruisseaux, que les ruisseaux fassent des torrents, que les torrents deviennent des fleuves!

— Oui!... oui!... — crièrent les Indous saisis d'un farouche délire, — du sang, du sang partout!

La voix de la princesse résonna comme le clairon des batailles, tandis qu'elle achevait son discours par cette terrible péroraison :

— Thugs et Phansigars, employez la ruse et la force! Frappez tous! Que vos lacets étranglent, que vos couteaux déchirent, que vos torches enflamment! Glissez-vous comme des serpents, bon-

dissez comme des panthères!! Siva, Dieu du mal, vous conduit! La prêtresse va bénir vos armes!

Les Indous se prosternèrent, en élevant au-dessus de leurs têtes leurs lassos et leurs poignards.

Alors, d'une voix lente et sonore, Jubbée prononça cette invocation :

— Siva, Dieu de la haine et des vengeances, frère de Bowhanie et père de Kali, tes fidèles enfants t'implorent, donne-leur la ruse et la force et fais qu'ils soient victorieux. En ton nom je bénis leurs armes!

Elle étendit la main sur la foule agenouillée, qui se releva en criant ;

— Gloire à Siva!

— Et maintenant, —reprit Djella, —que le dernier Anglais meure frappé par vous, et tombe comme, à cette même place est tombé John Malcolm! Il faut que dans trois jours l'Inde soit délivrée!

— Oui, délivrée de vous, bandits! —répondit une voix tonnante qui fit bondir Djella, prise soudainement de stupeur et d'effroi.

Et la statue du dieu Siva, tombant brisée de son piédestal, laissa voir Georges Malcolm debout, un revolver dans chaque main...

Devant cette vision étrange, inattendue, incompréhensible, les Indous reculèrent.

— Lui! lui, vivant! — balbutia la princesse.

— Georges Malcolm! — cria le fakir, — à mort!

— Oui, à mort! — répéta Djella, — au nom de Bowhanie, tuez-le!

A cet ordre donné par leur reine, le fanatisme

religieux remplaça sans transition dans l'âme des Indous la surprise et la crainte.

Ils poussèrent une clameur sinistre, et ils allaient se ruer sur notre héros, quand de toutes parts les roches entassées autour de l'enceinte, au pied des falaises, parurent s'animer... chaque bloc de granit, par une métamorphose inouïe, devint un soldat anglais, et tous, rejetant loin d'eux les toiles peintes à l'aide desquelles ils avaient pu jouer le rôle de rochers, s'élancèrent sur les Indous, les enveloppèrent et les désarmèrent.

En même temps, de cette caverne profonde dont nous avons signalé précédemment l'existence dans le flanc de l'une des falaises, s'élancèrent Edward Malcolm, Anatole Dieudonné, lord Singleton, Kazil et Stop.

— Hurrah ! — crièrent les Anglais.

— Faites-les prisonniers ! — commanda lord Singleton aux soldats, — ne tuez que ceux qui résisteraient.

Déjà Stop avait saisi Saugor à la gorge.

— Ah ! brigand, — lui dit-il, — te voilà donc enfin sous ma patte ! la joie que j'en éprouve compense bien des tribulations ; l'Inde a du bon, décidément !

Anatole Dieudonné avait suivi l'exemple de Stop, il tenait par le cou le fakir Souniacy, et il lui disait :

— J'ai beau être myope, mon drôle, je ne te lâcherai pas !...

Puis, se tournant vers lord Singleton, il ajoutait :

— Je l'avais dit à vos jolies compatriotes, la nuit de votre fête, qu'il nous faudrait un jour ou l'autre

nous déguiser en singes ou en rochers pour venir à bout de ces mécréants. Cela ne nous a pas trop mal réussi, qu'en pensez-vous, milord ?

Djella promenait autour d'elle un fauve regard, où flamboyaient toutes ses fureurs vaines et toutes ses haines impuissantes.

— Vaincue ! — murmura-t-elle, — ah ! du moins, je ne verrai pas leur triomphe !

Et, tirant de sa ceinture un poignard, elle voulut s'en frapper.

Mais Kazil s'était glissé derrière elle.

Il lui saisit le bras et lui arracha le poignard, en lui jetant ces mots au visage :

— Non, pas ainsi, madame ! il faut que justice se fasse !

— A moi ! Saugor, — cria la princesse.

L'Indou entendit cet appel et se débattit sous la main de Stoop, mais le valet de chambre lui appuya sur la tempe le canon d'un pistolet, en formulant cette recommandation claire et explicite :

— Face de pain d'épice, ne bouge pas ! sinon, je lâche le chien !... et ça mord.

Saugor redevint immobile.

En ce moment Djella fit un mouvement brusque, et sur son visage pâle se peignit un nouveau débordement de rage et de haine.

Elle voyait devant elle Mary et Héva, qui venaient de quitter la caverne.

— Elles aussi ! — balbutia-t-elle, — qui donc les a sauvées ?

— Le Dieu des chrétiens, madame ! — répondit Kazil, — il a combattu vos idoles avec leurs propres

armes, le voile et l'anneau de Bowhanie l'ont fait triompher en vous aveuglant.

— Voici vos victimes, madame — dit Georges Malcolm à son tour, — les voici vivantes et libres? Une seule, hélas! ne peut plus revivre! Mais John Malcolm n'est pas mort tout entier; j'ai tenu mon serment, j'ai terminé son œuvre et mon père est vengé!

— Merci, frère, — murmura Edward en serrant les mains de Georges.

— Au nom de l'Angleterre reconnaissante, — s'écria lord Singleton, — je proclame, Georges Malcolm, que vous avez fait de grandes choses, et je vous promets une récompense digne de vous.

— Ma récompense, milord, la voilà, — répondit notre héros en étendant la main vers Mary, — n'est-ce pas la plus belle et la plus douce de toutes?

Les deux sœurs se jetèrent dans ses bras.

— Georges, nous vous bénissons! — dit Héva.

— Georges, — balbutia Mary, — nous vous aimons!

— Vive l'Angleterre! — hurla Stop en jetant en l'air son chapeau qu'il rattrapa au vol.

Anatole Dieudonné lui donna la réplique en criant.

— Vive la France!

— Et gloire au Dieu vengeur! — murmura Georges tout bas, en levant les yeux vers le ciel.

FIN

TABLE DES CHAPITRES

DEUXIÈME PARTIE

La Fête de Jagarnath.

TROISIEME PARTIE

Le Voile et l'Anneau.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny

